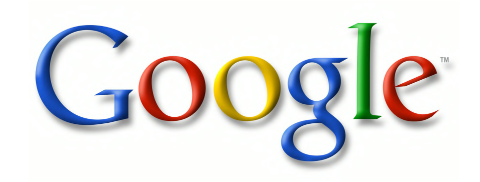
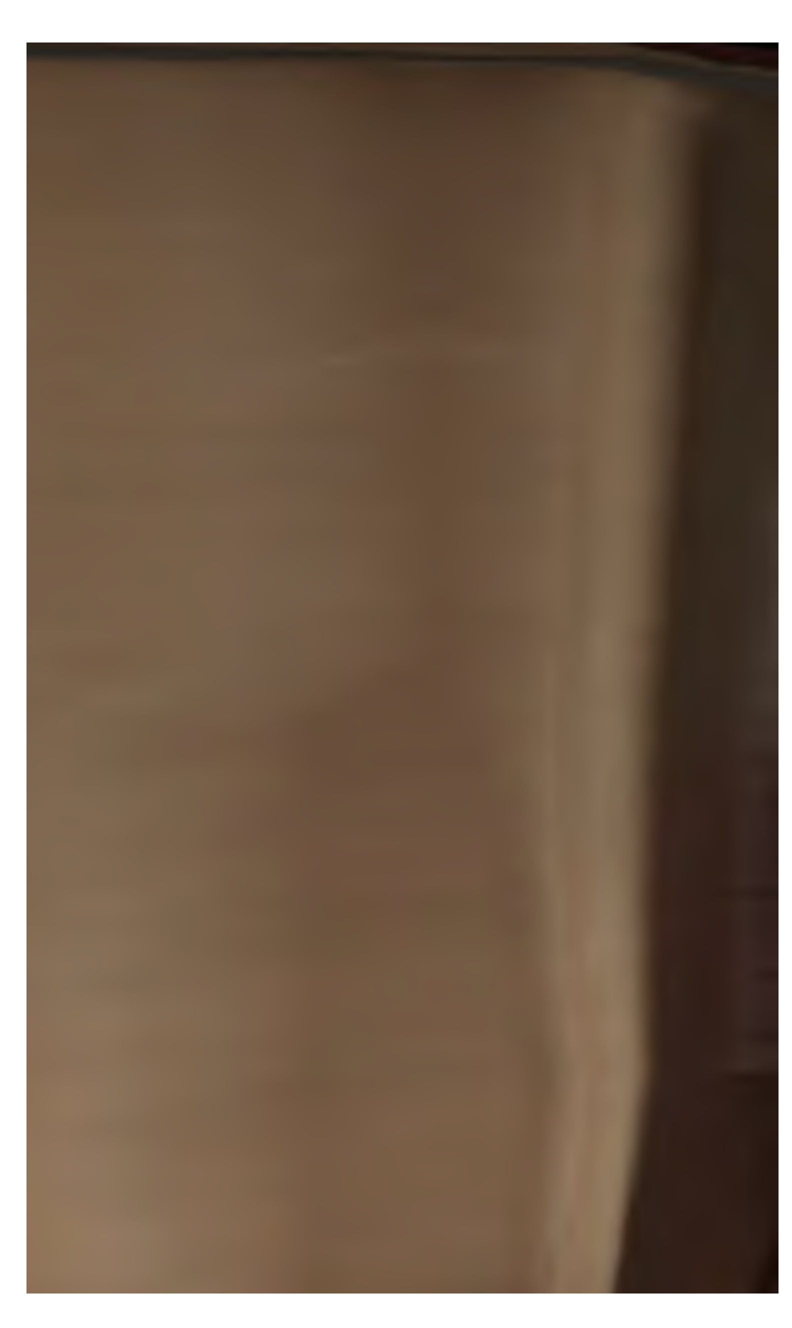
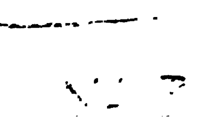

Google







OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

qui se trouvent aux mêmes adresses.

ARCANES DE LA VIE FUTURE DÉVOILÉS, ouvrage contenant les preuves irréfragables de la faculté que les somnambules magnétiques ont de voir des décédés et de converser avec eux, etc., etc. 1848-54. 3 forts vol. in-12 (2e tirage)...... 15 fr.

MAGIE MAGNÉTIQUE, ou traité historique et pratique de fascinations, de miroirs cabalistiques, d'apports, de suspensions, de pactes, de charmes des vents, de convulsions, de possessions, d'envoûtements, de sortiléges, de magie de la parole, de correspondances sympathiques et de nécromancie. 1854. 1 volume grand in-18, 2e édition revue et annotée, 1858.. 7 fr.

SANCTUAIRE DU SPIRITUALISME, étude de l'âme humaine et de ses rapports avec l'univers, d'après le somnambulisme et l'extase, enseignant les moyens d'entrer en extase à toute personne, à volonté. 1 fort vol. in-12, 2e édition, 1858. 5 fr.

LE MAGNÉTISEUR SPIRITUALISTE, journal de l'ex-société des *Magnétiseurs spiritualistes de Paris* (reste peu d'exemplaires), 2 vol. grand in-8. 1849-51................ 6 fr.

LE GUIDE DU MAGNÉTISEUR, ou procédés magnétiques d'après Mesmer, Puységur et Deleuze, etc. (Epuisé).

TRAITEMENT DES MALADIES, par l'extatique Adèle Maginot. Études sur les propriétés médicinales de 150 plantes les plus connues et les plus usuelles, avec diverses méthodes de magnétisation. 1 vol. in-12. 1851 .... 2 fr. 50 c.

LUMIÈRE DES MORTS, ou Études magnétiques, philosophiques et spiritualistes, dédiées aux libres penseurs du XIXe siècle. 1 fort vol. in-12. 1851................ 5 fr.

ENCYCLOPÉDIE MAGNÉTIQUE SPIRITUALISTE, publication trimestrielle. 7me année. Abonnement : 6 fr. par an, et 7 fr. pour la Province. Quatre volumes sont parus jusqu'à ce jour. Prix : 4 fr. le volume. — 16 fr. pour Paris; 20 fr. pour la Province.

RÉVÉLATIONS D'OUTRE-TOMBE, par les Esprits Galilée, Hippocrate, Franklin, etc., sur Dieu, la préexistence des âmes, la création de la terre, l'astronomie, la météorologie, la physique, la métaphysique, la botanique, l'hermétisme, l'anatomie vivante du corps humain, la médecine, l'existence du Christ et du monde spirituel, les apparitions et les manifestations spirituelles du XIXe siècle..... 5 fr.

ÉTUDES SUR L'HOMME, 1858................. 1 fr.

LETTRES ODIQUES MAGNÉTIQUES du chevalier de Reichenbach, traduites de l'allemand, suivies des appréciations de l'auteur des *Arcanes*. 1 vol. in-12. 1853................ 1 fr. 50 c.

ABRÉGÉ DU TRAITÉ DES MERVEILLES DU CIEL ET DE L'ENFER, d'Emmanuel Swedenborg, publié et annoté par L. A. Cahagnet. 1 fort vol. in-18........................... 3 fr. 50 c.

(Ajouter 1 fr. au prix coté de chaque volume pour la Province.)

Magnétisme.

ENCYCLOPÉDIE

MAGNÉTIQUE SPIRITUALISTE

TRAITANT SPÉCIALEMENT

DE FAITS PSYCOLOGIQUES, MAGIE MAGNÉTIQUE SWEDENBORGIANISME, NÉCROMANCIE, MAGIE CÉLESTE, etc.,

PAR

L.-A. CAHAGNET,

Auteur des *Arcanes de la vie future dévoilés,* etc., etc.

TOME QUATRIÈME.

CHEZ L'AUTEUR,

PORTE SAINT-GERMAIN, ROUTE DE BEZONS, A ARGENTEUIL,

ET CHEZ GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE,

17, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, A PARIS,

1859

INTRODUCTION.

Nous commençons le tome IV de l'*Encyclopédie magnétique* avec la même confiance que les tomes précédents ; avec peut-être plus de confiance au point de vue de nos études, en ce qu'un nouvel auxiliaire, dans la *Revue spiritualiste*, sous la gérance de M. Pierrart, vient de naître, et promet de nous prêter son appui. Une seule tribune magnétique existait il y a douze ans, sous la gérance du baron Du Potet, tribune ayant pour titre *Journal du Magnétisme*, et ayant été fréquentée par des penseurs très-profonds. La partie magnétique y a été plus avantageusement traitée que celle spiritualiste ; mais celle magique y a été développée très-chaleureusement par M. Du Potet lui-même, qui, dans ce jour encore, semble être fidèle à cette étude.

Un deuxième organe, dans l'*Union magnétique*, fut fondé il y a trois ans par une société de magnétistes, pleins de bons vouloirs et de bons rapports avec le monde magnétique. Cet organe ne traite du magnétisme qu'au point de vue médicinal, et n'aborde les questions somnambuliques (qui naturellement sont la base des démonstrations spiritualistes) qu'avec regret, et, dirons-nous, avec une ironie regrettable pour des penseurs de cet ordre.

Un troisième organe, dans notre *Encyclopédie magnétique*, a atteint sa septième année, et pense qu'avec le secours de ses Abonnés fidèles, elle atteindra plus

loin encore. Nous désirons que la *Revue spiritualiste* qui vient de naître, afin de traiter spécialement — au point de vue des *libres penseurs* — des questions spiritualistes, existe aussi longtemps que possible, et produise des résultats dignes de la bonne érudition de son fondateur, M. Pierrart.

Un organe étranger, portant le titre le *Spiritualiste*, sous la gérance de M. Barthé, de la Nouvelle-Orléans, a pris place parmi nous, en nous apportant de ces contrées lointaines, et si remuées en ce jour par les manifestations spirituelles, les relations de ces curieuses manifestations, racontées en notre langue. Cet organe a élu domicile au bureau du *Journal du Magnétisme*. Nous le recommandons à nos lecteurs, ainsi que ceux précités. L'article BIBLIOGRAPHIE contiendra les annonces de ces organes nouveaux. Nous pensons faire de notre publication, comme par le passé, une suite des *Arcanes de la vie future dévoilés*, en y insérant, comme dans cet ouvrage, les séances les plus curieuses d'apparitions et d'études que nous continuons de faire.

Nous nous proposions de commencer dans cette livraison un très-curieux récit de différents voyages faits par notre excellent lucide Ravet sur la planète Mercure ; mais l'abondance des matières nous déborde, et restreint beaucoup notre besoin de communiquer le fruit de nos travaux à nos lecteurs aussi vite que nous le voudrions. Espérons plus d'extension, par conséquent plus de facilité.

ALP. CAHAGNET.

PHILOSOPHIE SPIRITUALISTE.

QU'EST-CE QUE DIEU?

Qu'est-ce que Dieu? qui a créé Dieu? quelle forme a Dieu? de quelle substance est composé Dieu? etc. Telles sont les questions qui sans cesse sont posées à tout homme religieux qui veut croire, prier, et espérer plus complète compréhension, plus grande harmonie, plus juste répartition, plus stable amour des êtres et des choses.

Nous pourrions répondre à ces hommes, dont la toute petite intelligence veut s'élever jusqu'à Dieu, dont la toute petite existence terrestre doute d'un être antérieur, supérieur et ordonnateur des mondes, qu'ils adressent cette question aux plus savants, aux mieux posés, aux plus vénérés des temps passés et des temps présents, qui sont les étudiants catholiques. Ces derniers leur répondront que Dieu ayant tout créé de sa parole, *est* en tout ce qui *est*, ce qui conviendra aux panthéistes.

Ils leur diront en plus que Dieu étant avant que la lumière fût, la lumière fut sa première manifestation (1), par conséquent la vie, la clé de son œuvre, ce qui conviendra aux adorateurs du soleil.

Ils leur diront encore que Dieu ne peut être

(1) Voir la Bible.

compris, par les exigences de la raison humaine, que comme *point* et *cercle*, dénomination qui conviendra aux métaphysico-spiritualistes (1).

Ils ajouteront que ce qui existe étant le produit de l'émanation divine, chaque partie de ce tout doit représenter la même égale somme de puissance d'émanation, par conséquent que la partie est Dieu comme le tout (2), ce qui conviendra aux aspirants à la divinisation, qui ne sauraient sans cela comment devenir dieux eux-mêmes.

Si ces chercheurs de dieux demandent aux mêmes savants christicoles quelle figure plus saisissable de Dieu ils pourraient présenter à leurs yeux, ils leur diront qu'ils ne sont pas des adorateurs d'idoles; mais que pour les besoins de l'esprit humain, ils ont un livre sacré qui est la parole de Dieu même; qu'ils ont un saint sacrement qui est la véritable émanation divine; et que pour plus obtuse intelligence, ils ont un vieillard à barbe blanche, un jeune homme à barbe rouge, et une colombe aux ailes lumineuses; que ces trois allégories représentent Dieu enfantant, enfanté et pensant. On ne peut mieux être assorti de démonstrations saisissables pour l'esprit humain. Mais si vous objectez que ce livre, que ce soleil,

(1) Le sacrement de l'Eucharistie.

(2) Saint Paul devant l'Aréopage.

que ces tableaux allégoriques ne sont pour l'homme studieux, qui ne se contente pas de la crédulité populaire, que de nouveaux sujets de controverse, et qu'il lui faut un dieu autrement prouvé et défini, ils vous répondront par ce mot : *mystère*. Le catholicisme étant une mosaïque des écoles les plus anciennes de la terre, veut, mais ne peut prononcer en dernier ressort sur cette haute question. Les brahmes, les Égyptiens, les Grecs, les Romains avaient dit leur dernier mot avant lui sur ce labyrinthe de l'esprit humain. Le catholicisme en a fermé la porte par le mot *mystère*, tout en agissant au nom de cet Être dont l'essence lui est inconnue, et se disant être la seule école à laquelle cette essence est révélée.

Désirant, comme tout autre, remonter jusqu'aux portes de cette révélation, j'ai consulté attentivement le livre sacré des catholiques, ainsi que la généalogie humaine qu'il renferme, afin d'arriver plus sûrement jusqu'à mon premier père. Cette généalogie répondant peu à celle admise en nos jours, vu la différence de la durée de l'existence humaine, je m'en suis rapporté à ce que je vois; car en toute étude il est bon de *voir pour croire*. Le terme moyen de l'existence humaine étant reconnu être de trente-trois années, par les plus savants de nos jours, j'ai donc dû en déduire que j'ai eu trois mères de mortes depuis un siècle,

par conséquent trente en mille années; accordant, de par ledit livre, à la création humaine 6858 années, je me trouve avoir perdu cent quatre-vingt-cinq mères et deux tiers d'une autre depuis cette époque. Effrayé de cette nombreuse souche, je me suis bien gardé de recourir à l'ère indienne qui l'aurait triplée, et encore moins à celle chinoise qui l'aurait centuplée. Je me suis arrêté à cette prétendue première mère, et je lui ai demandé qui l'avait produite. Elle m'a montré mon cent quatre-vingt-cinquième père, bien entendu. J'ai adressé la même question à ce bon centuple aïeul, il m'a répondu : « Ta mère est la chair de ma chair, et l'os de mes os. »

D. Je sais que ma dernière mère peut en dire autant de moi, car je suis bien les os de ses os et les chairs de ses chairs; mais vous, mon père, qui vous a uni à ma mère, et d'où sortez-vous?

R. Je n'ai point vu naître ta mère, comme tu verras naître celle de tes fils, et je ne me suis pas vu plus naître que toi, est tout ce que je peux te dire.

D. Mais enfin vous provenez de quelque chose; c'est ce quelque chose qui doit me conduire jusqu'à Dieu; et lorsque j'aurai trouvé Dieu, je le suivrai pas à pas, comme j'ai suivi la ligne qui m'a conduit jusqu'à vous, je finirai alors par connaître l'essence de Dieu ou des dieux.

R. Ralentis tes pas, ô mon fils! et surtout tes besoins de connaître... Toute étude à laquelle tu voudras assigner une fin doit avoir un commencement; par conséquent, si tu veux faire l'étude des émanations divines, retourne sur tes pas pour pouvoir répondre à Dieu ce que tu voudrais que Dieu te répondît à toi-même, qui est de lui conter l'histoire de ton dernier à ton premier père. Dieu pourra alors te dire celle de son dernier à son premier émanateur.

Sache donc te connaître avant d'exiger connaître Dieu : le temps ne te manquera pas. *Crains plus le complément de ton savoir que le vide de ton ignorance!...* Ta main n'est pas encore assez habile pour feuilleter le livre des soleils... et ton cœur n'est pas assez plein d'amour pour s'élever jusqu'aux dieux!... Moins susceptible de douter de la main qui me plaça où je me trouvai, je n'élevai pas l'erreur de ma raison jusqu'à croire que tout ce qui m'entourait était une œuvre accidentelle. Tant d'harmonie dessus, dessous et à mes côtés, force mes regards de s'étendre au delà de l'horizon, d'où je n'ai pas encore vu apparaître le dernier de mes enfants, quoique beaucoup m'ont rejoint, tu dois le penser. C'est lorsque le dernier de tes frères reposera sur mon sein que nous prierons Dieu, tous ensemble, non de nous dire son âge, mais de nous dire le nôtre; non de nous dire

quelle est sa forme, mais de nous dire quelle est la nôtre ; non de nous dire de quelle substance il est formé, mais de nous dire de quelle substance nous sommes formés nous-mêmes ; non de nous dire quelle est sa science, mais de nous dire si la nôtre est bonne.

D. Quoi ! mon père, tu ignores encore, à ton âge, ta forme, tes constituants et ta science ?

R. Oui, mon fils, comme tu ignores encore toi-même le degré de liberté que t'accorde la chair ; comme tu ignores la sagesse dans le gouvernement de tes frères, la justice dans la répartition des droits de tous, la religion dans les temples des hommes, l'honnêteté dans tes rapports fraternels, l'amour au foyer domestique... Si j'ignore mon âge, ma forme, mes constituants et ma science, c'est que, par mon âge, étant enfermé dans les temps, je ne peux connaître au-delà des temps... C'est que, par ma forme, ayant passé de celle la plus lumineuse, la plus diaphane, la plus éthérée à celle la plus obscure, la plus opaque, la plus tenue, je ne sais celles qui me sont réservées, et quand pourrai-je n'être plus autrement que je crois être... C'est que, par mes constituants, j'ai reconnu en moi tout le substantiel de ce que je vois au dehors de moi. Me voyant être un composé non pas que de tous les règnes de la nature, mais de tous les amours, de toutes les fonctions, de tous

les enfantements de la nature, je ne sais si je suis un *point* ou un *tout*... C'est que ma science me démontre qu'en tout ce que j'étudie, l'affirmation est toujours détrônée par la négation, la stabilité par l'instabilité, le composé par le simple, le mouvement par le point d'arrêt, le dessin par la mosaïque, les chiffres par les faits, les attractions par les répulsions, la force par l'adresse, et la plus compliquée combinaison par la plus simple proposition. Ferme tes oreilles, mon fils, aux démonstrations de tes frères, ta bouche aux arguments qu'elles enfantent, et ouvre ton cœur aux douces contemplations. Lorsque tu auras écrit l'histoire des règnes qui t'entourent, des soleils et des mondes qui accompagnent le tien dans le cercle éternel qu'ils décrivent; lorsque tu auras mesuré les étendues des cieux, touché au point central et sphérique de l'univers, nous mêlerons nos savoirs ensemble, et peut-être pourrons-nous alors, non étudier l'histoire des dieux, mais celle du mouvement de tous les corpuscules de leurs œuvres! Osons espérer cette connaissance et n'ambitionnons pas davantage.

Je fais la même réponse à ceux qui ambitionnent connaître l'avant *de l'avant*, le *point du point*, le mouvement *du mouvement*.

ALP. CAHAGNET.



ÉTUDES

SUR

LA VIEILLESSE EN ENFANCE, LA FOLIE ET LES FONCTIONS DE LA VIE MATÉRIELLE,

PAR LE LUCIDE RAVET.

---

19 février 1858.

Le 10 du présent mois, j'endormis Ravet pour lui soumettre des questions photographiques. Son guide lui apparut vêtu et armé d'une certaine manière, vue que je n'avais pas provoquée, et dont l'explication ne m'est pas permise envers le lecteur. Je mentionne seulement que ce qu'il lui a prédit dans cette circonstance s'est parfaitement réalisé.

Aujourd'hui, 19 février, je le prie de demander à son guide s'il est disposé à traiter de la vieillesse, et de l'enfance dans laquelle elle entre?

R. Le guide de Ravet, avec cet entrain bref et dégagé qu'on lui connaît, lui répond : C'est vrai, parlons de la vieillesse qui ne vieillit pas.

D. Pouvez-nous dire à quelle cause est due l'enfance dans laquelle entrent certains vieillards avant que l'âge ait assez pesé sur eux pour permettre cet état, et d'où provient généralement l'enfance de la vieillesse?

R. Le vieillard en enfance est une âme qui a non pas totalement abandonné son corps, mais assez pour ne plus pouvoir veiller au classement et à la direction de ses pensées.

D. Mais cette hébêtude, cette atonie, d'une part, et cette exigence enfantine ou joueuse qu'on remarque dans cet état, à qui ou à quoi sont-elles dues?

R. Je vous le répète, au délaissement du corps par son directeur, son ordonnateur. Les pensées se trouvent alors, par rapport au domaine abandonné qu'elles habitent, semblables à une classe dont les écoliers, en l'absence du professeur, prennent sa place, et exécutent les choses les plus bizarres, les plus hardies, les plus turbulentes, les plus exigeantes. Elles sont les premières à vouloir dominer, faire obéir et obtenir l'objet de leur désir. Dans d'autres cas — où ces mêmes pensées sont à l'état d'habitude — ce sont des pensées à l'état d'enfance elles-mêmes, comme vous le remarquez chez les enfants lourds, peu actifs et stationnaires en toutes choses.

D. Qui peut ainsi pousser l'âme à se séparer de son corps matériel?

R. Des dégoûts pour cet état ou des absences trop longues. Vous vous rappelez que je vous ai dit, en traitant du sommeil (1), que l'âme, la nuit,

(1) Voir tome III de l'*Encyclopédie*, page 310.

lorsque tous les corpuscules matériels de son corps sont en état de repos, quittait ce corps pour prendre des impressions au dehors en rapport avec ses affections. Eh bien ! dans l'enfance de la vieillesse, ce sont des âmes retardataires, négligentes et peu soucieuses de l'état matériel, ressemblant à un professeur qui remet le soin de sa classe à son sous-maître, ou à un chef d'atelier qui remet également le soin de son atelier à ses ouvriers. La manière de gérer les choses n'étant pas semblable chez tous les êtres, le professeur, comme le chef d'atelier, en rentrant dans leur domaine, trouvent tout dans un ordre qui n'est pas le leur, et éprouvent une fatigue très-grande à remettre les choses de leur goût en place. C'est cette fatigue qui engendre le dégoût, et le dégoût la séparation ; mais comme dans cette séparation il ne peut y avoir cessation complète de rapports entre les deux états, ou ce serait un genre de suicide, l'âme ainsi *séparée et unie* encore à son corps souffre le double de le voir dans un tel état sans pouvoir y rétablir l'harmonie. C'est la matière qui a le dessus, et qui agit sans direction harmonique ; il n'y a plus d'ordre, de distinctions, d'appréciations, de classement : c'est le trouble dans tout son triomphe.

D. Ce que vous me dites me paraît être admissible pour les êtres qui, comme moi, par exemple,

ne professent pas une affection très-grande pour l'état matériel; mais l'enfance de la vieillesse se remarque également chez des *sans-soucis*, ce qu'on nomme vulgairement des viveurs, sorte de gens qui ne voient et n'aiment que l'exister matériel.

R. Ne vous fiez pas à ces apparences souvent trompeuses. Les hommes desquels vous me parlez sont parfois les plus insouciants, dans leur état de rêves, envers leur corps et l'exister matériel. Sachez que qui rit des lèvres, pleure souvent du cœur. Il se trouve également des causes par des lésions aux organes du corps qui produisent ces dérangements des fonctions des pensées.

D. Des enfants se sont trouvés ne pouvoir entrer dans le plein des fonctions vitales des pensées, par conséquent sont restés idiots pendant toute leur existence terrestre.

R. Parce que leur âme, trop absente de son corps, n'a pas organisé, ni dirigé en premier lieu l'ordre de ses pensées : c'est la même cause, c'est la même indifférence qui produit les mêmes effets.

D. Quelle différence votre guide fait-il entre le genre d'enfance dont vous parlez avec la folie?

R. Une très-grande. L'enfance, comme je vous l'ai dit, est le règne et la domination de la chair sur l'esprit; quand, au contraire, dans la folie, c'est le règne et la domination de l'esprit sur la chair. Dans le premier état, l'homme ne sait pas

assez, et dans le deuxième, il sait trop. Il est vrai qu'il n'obtient pas plus harmonique existence; mais au moins il est dans la vraie existence, dans l'état de folie, et n'est, au contraire, que dans le sommeil de l'existence dans l'état d'enfance.

D. Est-ce l'homme qui détermine, comme dans le cas d'enfance, l'état de folie?

R. Oui, dans la folie, c'est ou l'orgueil des pensées, ou leur tension trop soutenue vers un point qui déterminent cet état.

D. Il y a cependant beaucoup d'états de folie qui ne laissent pas présumer qu'il en doit être tel que vous le dites; par exemple, dans ceux où certains malheureux se trouvent poursuivis par des bêtes féroces, par des assassins, des gendarmes, par des idées d'impudicité, de vol, de crime même, par des idées de grandeur ou de dépendance, de divinité ou d'athéisme; enfin, mille idées bizarres qui mettent la médecine, la physiologie et toutes les sciences aux abois.

R. Tous ces genres de folie ont des causes particulières. Il y a celles que je vous ai citées qui embrassent toutes les aspirations déréglées dont un grand nombre des cas que vous me citez dépendent; mais il y a les cas d'obsession étrangère et personnelle qui sont également très-communs. L'obsession étrangère provient de vengeances suscitées par l'être ou ses aïeux, par des jalousies de

position, par des besoins de faire le mal et de troubler les êtres. L'obsession personnelle provient, au contraire, de l'individu même, dont l'œil est tellement illuminé par l'état de ses pensées, qu'il a la puissance de les voir extérieurement, telles elles se produisent intérieurement en lui. Il les vivifie, les anime de sa surexcitation d'activité, de manière qu'elles sont pour lui aussi matérielles que les vôtres le sont pour vous lorsque vous les avez rendues objectives à votre œil matériel par le revêtement dont vous les couvrez dans tous vos travaux manuels.

D. Vous me parlez de vengeance invoquée par les aïeux ou l'être même, de jalousie et de besoins de mal faire. Si cependant il en était ainsi, il n'y a personne à l'abri de ces vengeances, ni privé de porter envie aux jaloux?

R. N'abordez pas cette question, elle est trop compliquée. Ces dépendances et ces méchancetés existent, croyez-en ma parole; mais elles sont maîtrisées et paralysées par des influences plus fortes : là c'est la science du droit et du devoir, n'y touche pas qui veut.

D. Touchons un peu celle de l'obsession personnelle; car moi-même je suis un peu sous sa dépendance. Je m'obsède, avec connaissance de cause, de différentes dépendances que ma raison récuse, mais que mon corps me force de subir. Comment

puis-je ainsi être en révolte ouverte contre ma raison ?

R. Oh ! vous, c'est tout une complication d'étude et de maladie. Par vos études, vous fouillez très-profondément dans le domaine de vos pensées, vous les remuez toutes, et ne les facilitez pas de rentrer dans leur domaine respectif. Elles sont sans cesse dans l'attente de répondre à votre appel, ce qui fait que quelques-unes, que vous avez plus particulièrement agitées, vous agitent à leur tour. En recherchant la cause de tout ce que vous étudiez, comme vous le faites, vous vous éloignez trop de l'état matériel, ce qui fait que cet état vous paraît plus pesant qu'à un autre. Vous ne le subissez qu'à regret ; par ce fait, vous négligez de prendre soin de votre corps et de satisfaire à tous ses besoins. La chair a ses exigences aussi, ce qui fait qu'elle vous impose avec force de lui donner ce que vous lui devez. Vous devez penser que l'épuisement doit s'en suivre, et la maladie doit envahir tout l'être. Vos organes, par leur constitution, ne sont pas en bon état ; par conséquent ils ont besoin, plus que chez d'autres, de soins et d'attentions assidus, ce que vous n'observez pas à leur égard. Par vos méditations soutenues, vous faites des cours continuels à tous les corpuscules qui composent votre corps, sur tout ce que vous observez. Vous leur enseignez, sans vous

en douter, ce que vous découvrez vous-même; vous les rendez dépendants, par ce fait, de vos dépendances propres. Ces corpuscules de notre vêtement matériel sont, par rapport à nous, comme des élèves à l'égard d'un professeur : selon la chose enseignée, se trouve être l'étude et le savoir des élèves. Il en est ainsi chez tous les êtres qui méditent, qui dissèquent, dirai-je, les choses de leur observation; ce qui fait la puissance de leurs convictions sont celles de tous leurs constituants. Vous, par un exemple que je vais vous citer, vous étudiez tous les degrés de la propreté; vous voyez en ce genre ce que quatre-vingt-dix-neuf êtres sur cent ne voient et ne se doutent pas. Vous arrivez, par ces observations, à ne plus oser toucher la moindre chose sans vous laver les mains, ce qui est une dépendance dont vous voudriez bien ne pas être esclave maintenant, en vue de l'impossibilité absolue d'être vraiment propre dans toute l'acception de ce mot. Qu'en arrive-t-il? Que vos doigts, et toutes les parties externes et internes de votre corps susceptibles de contact, parties que vous avez instruites et soumises à vos exigences, sont maintenant dépendantes elles-mêmes des habitudes que vous leur avez fait prendre. Les papilles de vos doigts vous paraissent être sèches et agitées jusqu'à ce que vous les ayez trempées dans l'eau. Celles de votre estomac s'engour-

dissent également à l'idée qui leur est communiquée par votre regard d'une chose qui ne vous semble pas être propre. Cette même chose leur répugne, et de là la non fonction digestive, et même, à l'occasion, l'agitation par la convulsion et la douleur aiguë. Il vous faudrait, pour vous guérir, passer le même temps dans une méditation opposée, afin de leur enseigner que ce que vous leur avez appris ne doit pas être, ce qui est une question de temps beaucoup plus longue que vous ne le supposez. Ces observations obsédantes sont contagieuses; car moi-même, d'après ce que vous m'en avez enseigné et fait observer, je me trouve très-souvent obligé de quitter de manger, ou de toucher à une chose pour laver mes mains, ce que je ne faisais pas avant de connaître ce que vous m'avez dit à cet égard. Par cet exemple que je prends chez vous, vous voyez que chez tous les êtres il doit en être de même, les uns c'est sur un sujet, les autres sur un autre : chacun est soumis à ce genre de dépendance obsédante, et cela d'après les observations diverses de tous.

D. On remarque cependant les mêmes dépendances chez les enfants dont l'intelligence n'est pas encore susceptible de telles observations. Notre petite sœur, Alphonsine Maugis, se trouve en ce moment dans un état semblable; cette enfant n'a que cinq ans au plus.

R. Cette enfant est tenue très-proprement par ses parents; au moindre attouchement d'une chose sale ou à la moindre tache, on la gronde, en lui faisant apercevoir qu'elle ne doit pas toucher a ces choses. Les parents, sans s'en douter, font à l'égard de son corps ce que vous avez fait à l'égard du vôtre, ce qui a déterminé chez elle cette grande répugnance qu'elle a en ce moment. La maladie qu'elle vient de subir a mis aussi les nerfs de son petit corps dans un état de crainte et d'inquiétude difficile à décrire. Si vous voyiez cela comme moi, vous diriez quelle immensité de responsabilité dans la conduite de tant d'êtres; que de savoir et de juste classement des choses il faut posséder pour obtenir l'harmonie parfaite de la vie matérielle. Mon guide me dit : un temps viendra où les anatomistes, les médecins et les physiologistes étudieront l'homme dans tous les détails des organes qui le composent. Dans ce jour, la médecine essaie de diviser son savoir, en le classant par spécialités d'études, en ne traitant que d'une espèce de maladie ou d'opération chirurgicale. Mais ces spécialités sont encore toutes matérielles; elles se renferment dans la connaissance et le classement des constituants visibles et sensibles des êtres. Au temps où je te parle, ces mêmes études, au contraire, se porteront sur l'*interne* et non sur l'externe des êtres; sur la vie stimulante, et non

stimulée; sur les divisions des constituants des organes de l'être, et non sur l'ensemble de ces organes. Un anatomiste, par exemple, connaîtra les fonctions vraies d'un bras, fonctions compliquées de tous les ressorts internes divisés des constituants de cè bras; quand aujourd'hui ils en sont à ce qui se montre de soi-même, les muscles, les nerfs, les divers ligaments et les os. Ils étudieront le principal propulseur de l'existence matérielle, qui est l'air; ils le verront entrer et fonctionner, comme je vais te le faire voir, dans le poumon principalement. Quand ils parlent de cette force, ils n'en parlent que d'après des intuitions et des déductions, comme l'aveugle parle des couleurs et des formes. S'ils pouvaient être arrivés à notre hauteur, et qu'ils pussent voir, comme nous les voyons, toutes les divisions des fonctions de cette existence, c'est là où ils ne pourraient croire qu'ils ont été si longtemps à connaître des choses si belles et si naturelles.

Mon guide me fait voir, me dit Ravet, l'air entrant dans le poumon. Cette entrée et cette puissance ne peuvent être comparées qu'à celles des lois de la pesanteur. C'est par un même effet de pesanteur qu'il y a gonflement et extension des parties, extension qui fait compression sur les organes les plus près de cet organe. L'estomac, par exemple, reçoit également de l'air par son

tube supérieur, ainsi que celui qui filtre, dirai-je, par la compression du poumon. Celui que cet organe reçoit par son tube supérieur, l'*œsophage*, n'est bien, comme vous l'avez écrit, qu'un composé de corpuscules divers ; ces mêmes corpuscules sont soumis à des températures différentes, et semblent être plus ou moins vigoureux les uns que les autres. Il y en a qui restent dans ce tube et paraissent s'y plaire, en ce que leur nature n'exige qu'une chaleur tempérée ; d'autres descendent plus bas, où ils se plaisent également ; d'autres pénètrent beaucoup plus avant : ceux-là sont les plus vigoureux, ils peuvent supporter une température beaucoup plus élevée que les premiers ; aussi sont-ils plus turbulents, ce qu'on nommerait stimulants ; ils sont même impérieux, et dominent à l'occasion les corpuscules leur plus proches voisins. Lorsque, par l'absorption de la nourriture, les plus élevés comme les plus bas se trouvent dérangés ou entraînés, il y a des combats, des victoires et des défaites, des fuites et des charges ; de là les agglomérations, les forts groupages qui se manifestent sous les formes de vents, de gaz. Les vents et les gaz ne sont pas d'une autre nature que des agglomérations de corpuscules aériens qui parcourent l'immensité de l'estomac et des intestins. Selon les milieux qu'ils traversent, et les séjours qu'ils font dans ces milieux, se trouvent

être les troubles qu'ils occasionnent, ce qu'on remarque par les spasmes, les syncopes ou les coliques qu'on ressent en pareil cas. Lorsque, par une entrée nouvelle d'air ou de substances médicinales appropriées à cet effet, il y a des dilatations et des fuites bruyantes de ces êtres ainsi agglomérés, il est facile de le reconnaître par le bruit qu'ils font en sortant, et surtout par les arômes qu'ils manifestent.

Tout ce mécanisme m'est montré comme celui d'une guerre entre les hommes : ce sont les mêmes puissances brutales, ce sont les mêmes défenses et les mêmes défaites ; le tout est combiné et exécuté de la même manière.

D. Puisque vous parlez des gaz, il y a des maladies dans lesquelles ils sont beaucoup plus forts, nombreux et troublants que dans d'autres.

R. Ce n'est pas étonnant. Si vous voyiez l'intérieur d'un corps comme je le vois, vous verriez que c'est en tous points comme une caisse d'emballage pleine d'ustensiles plus ou moins fragiles ; tout y est casé, étayé, empli de manière à ne pouvoir être dérangé, c'est un plein parfait. Mais lorsque dans la maladie, ou par une surexcitation de distillation de liqueurs ou d'acides plus ou moins corrosifs, il y a cessation dans les fonctions alimentaires, il se trouve par conséquent des vides, et le surcroît des liqueurs ou des acides dont je vous

parle enfante des foyers plus ou moins ardents, qui, à leur tour, enfantent des fièvres et une atonie générale. Là, la circulation se trouve plus ou moins entravée; il y a des stationnements ou des rassemblements, si vous aimez mieux, comme dans une ville inquiète à la veille d'une révolution. Ces stationnements produisent des gonflements, des élargissements, des *évachissements* (permettez-moi ce mot) des organes où ils se font, ce qui fait que la santé revenant, ces organes n'en sont pas moins déformés, et ne concourent plus, dans l'avenir, à une circulation harmonique. Là se trouve la source de ces santés débilitantes qui, sans être malades positivement, ne sont et ne peuvent plus fonctionner après comme avant.

Mon guide me dit que le poumon est le siége, la force, la vie de l'existence matérielle, et que le cœur est celle de la vie spirituelle.

Ces mêmes stationnements peuvent également, par la création de leurs foyers brûlants, enfanter ces besoins d'eau comme vous les éprouvez; car il y a des corps qui, par ces faits, se trouvent presque privés d'eau, comme il y en a d'autres qui, au contraire, ont besoin du contact du feu, tellement ils sont fournis d'humidité; d'autres se trouvent encore être brusquement trop fournis ou trop privés de cette humidité si nécessaire à l'existence matérielle. Cela se remarque dans les besoins que

ressentent ces êtres de quitter, par exemple, un trottoir bien uni et bien sec pour un chemin plus humide, un gazon, une berge, aimer à côtoyer les rivières, tendre leur front brûlant à une pluie d'orage, n'être bien que mouillés. Ces êtres ne voient et ne se doutent pas que ce sont les papilles nerveuses, dirai-je, de leurs pieds, de leurs bras ou de leur front qui les conduisent et se délectent de ces gouttes de pluie, ou de ce frais du voisinage de l'eau. Tout cela paraît s'opérer mécaniquement, quand, au contraire, ce sont des besoins et de grandes satisfactions des corpuscules qui forment notre vêtement matériel. Il y a, je vous le répète, une immense étude à faire sur cette question.

R. L'ensemble de tout ce que vous m'avez dit ce soir, concernant surtout la vie et les besoins des corpuscules qui forment notre vêtement matériel, répond on ne peut plus à la brochure que j'ai présentement sous presse, portant le titre *Etudes sur l'Homme*. Vous ne connaissez cette brochure que de nom, et vous n'avez pas la spécialité de la communication des pensées, ce qui me fait supposer que je suis dans le vrai, en traitant comme vous des constituants de l'homme. Pour vous en donner une idée, priez votre guide de prêter quelque attention à la lecture que je vais vous faire de quelques propositions contenues dans cette brochure. Je lis alors à Ravet les paragraphes 16, 40,

62, 63, 64 et 65 de ladite brochure, paragraphes que son guide trouve très-exacts, mais trop en dehors des études présentes de l'homme pour être comprises. Il me dit : « Remettez à quelques siècles le succès de ces propositions ; nous serons alors à même de juger de leur étendue. »

Là se termine cette curieuse séance, qui se trouve confirmer une partie de mes études précédentes sur ces questions, et surtout ce que dit Adèle, *Encyclopédie magnétique*, tome III, sur une semblable question faite par un fils sur l'état mental de son père. Voir page 112, etc., dudit volume.

Nous laissons à nos lecteurs le soin d'apprécier et de confronter ces identités d'opinions sur la même question. ALP. CAHAGNET.

MALADIES.

CURE MAGNÉTIQUE.

ANGINE COUENNEUSE. — FIÈVRE SCARLATINE.

J'ai cité, tome Ier des *Arcanes de la vie future dévoilés*, la cure que j'avais faite en 1847 sur une jeune fille aux dernières limites de l'existence matérielle, cure opérée par une seule magnétisation ; mais une magnétisation que j'ai rarement reproduite,

en ce que l'état d'esprit dans lequel j'étais entré, et dans lequel j'entre *peu souvent*, avait centuplé mes forces et ma foi. Une circonstance tout à fait identique vient de se représenter à Argenteuil, chez un de mes amis, M. Alp. Maugis, tourneur en tabletterie. La petite fille de cet ami, âgée de cinq à six années, d'une santé ordinairement assez bonne, est attaquée par cette triste et mortelle maladie nommée *angine couenneuse*, maladie de même nature que le croup, mais plus terrible encore. Par les soins assidus d'Adèle, l'enfant est tirée de ce mauvais pas. Mais la fièvre scarlatine, dans tout ce qu'elle a de plus complet succède à l'angine; ce n'est qu'après deux mois des plus grands soins qu'elle ne donne plus d'inquiétudes. A peine cette enfant peut-elle tenir sur ses jambes, qu'une fausse fluxion, suivie quelques jours après d'une fluxion de poitrine, la replacent dans un état désespéré. L'enfant, qui jusqu'alors a accepté tous les remèdes qu'on lui a offerts, qui a montré beaucoup de courage et même de présence d'esprit, ne veut plus rien prendre, ni rien entendre. L'action magnétique du père ne produit plus sur elle, épuisé qu'est ce bon ami par trois mois de tels soins prodigués jours et nuits. La désolation est dans tous les cœurs, et de succès aussi heureux, il ne reste aujourd'hui que la crainte d'une catastrophe très-rapprochée.

Je n'avais pas vu cette petite fille tout le temps de sa maladie, absorbé que je suis par mes affaires personnelles, et l'état même de ma santé qui ne me permet pas de magnétiser aussi souvent que je le voudrais. Voyant que tous les soins se trouvaient suspendus, et le désespoir en toute âme, j'allai visiter cette enfant. A peine fussé-je auprès d'elle, que je fus saisi d'un sentiment de tristesse que je ne saurais décrire. Cette petite, que j'avais vue si fraîche, si jolie et si spirituelle, ne représentait plus à mes yeux qu'un cadavre tout préparé à revêtir sa dernière toilette matérielle ; depuis deux jours, elle ne souffrait plus ses joujoux sur son lit ; les fonctions secrétoires étaient arrêtées ; plus de matières, plus d'urines, plus de sueur, plus de voix même ! il fallait approcher très-près son oreille de ses lèvres pour en comprendre les articulations. Hélas ! m'écriai-je, qui pourra jamais répandre quelques feuilles de roses sur ces joues où elles étaient si bien placées il y a quelques mois? Que peuvent le magnétisme et toute la science humaine en une telle circonstance? Dieu est tout-puissant, lui seul peut tout. Oh ! mon bon père, veuillez que cette belle enfant ne rejoigne pas sa sœur, qu'il y a à peine une année a quitté cette demeure pour vos sphères angéliques. Veuillez me permettre de la rendre à la santé, et en même temps de rendre le bonheur à

cette famille désolée... Un état de surexcitation, je le répète, s'empara de moi : je jetai mon pardessus sur le meuble le plus près, et me mis à magnétiser cette enfant, comme si j'étais assuré de la rendre à la vie : massages, insufflations, eau magnétisée, tout fut prodigué... Je la quittai très-calme, et le soir même elle demandait à manger. Le lendemain la voix était revenue, et elle s'*était levée un instant* !!! Dix à douze jours de magnétisation et quelques carafes d'eau magnétisée pour *tout remède* (1), rétablirent les fonctions de tous les organes, et les muscles en un tel état de tonicité, que le huitième jour elle fit une partie de la route à pied qui la sépare de ma demeure : il y a pour dix bonnes minutes de chemin à franchir. Cette enfant comprenait tellement ce traitement et le genre de bien qui lui en revenait, qu'elle n'oubliait pas de demander de l'eau magnétisée, selon ses besoins, ni de me montrer le matin son

(1) Je dois faire observer que si je n'avais pas une foi parfaite dans la promesse qu'on me fait qu'aucun remède et qu'aucune autre manière de soigner les personnes que celle que je conseille ne seront tentés pendant au moins vingt-quatre heures, je ne produirais que des effets très-secondaires en de telles circonstances. J'ignore pourquoi dans cet état tous les remèdes me font horreur, et que je suis d'un détail de *propreté* et de précautions qui peuvent sembler ridicules, mais qui font ma force, ma foi, et par conséquent un succès inespéré.

vase de nuit, pour que j'apprécie l'état des matières rendues.

Quelles réflexions faire sur une telle cure? Il n'y a qu'à engager tous les hommes à espérer une telle grâce *accidentellement* de Dieu, et d'avoir une foi bien sincère dans la gent magnétique.

ANGINE COUENNEUSE.

J'ai dit dans l'article précédent que la petite Maugis avait été atteinte de l'*angine couenneuse*, espèce de croup, mais d'une nature plus compliquée de brutalité et non étudiée jusqu'alors. Cette maladie a sévi à Argenteuil avec une grande puissance. Un dixième des enfants en a été atteint, et un bon quart, pour ne pas dire plus, a succombé.

Voilà plus de six mois que cette affection règne, et elle n'est pas encore disparue. Il n'y a pas que les enfants auxquels elle s'attaque, les grandes personnes n'en ont pas été exemptes. Cette maladie se manifeste par un mal à la gorge qui progresse avec une si grande rapidité, qu'en deux ou trois jours il s'est formé une telle condensation de mucus glaireux dans le larynx qu'elle intercepte tout passage d'aliments, de liquides et d'air en dernier lieu. L'étouffement en est la suite. La médecine s'est occupée avec beaucoup de soins à combattre cette terrible affection, et n'a réussi que par les fondants

sous forme de sels. Adèle n'a pas eu un seul insuccès en ce genre par la simple insufflation d'alun en poudre, dans l'arrière-bouche, au moyen d'un tube de plume d'oie, ou tout autre objet pouvant remplacer à l'occasion ce tube. Le contact de ce sel est très-douloureux à supporter pour le patient; mais il le serait encore davantage, si ces parties si sensibles n'étaient pas couvertes littéralement du mucus précité. L'action de l'alun est de fondre et de disjoindre cette espèce de couenne, et faciliter de la rendre par les titillements causés par l'attouchement de ce sel. Ce qu'il èst préférable de faire dans une telle occasion, c'est, dès le début de l'atteinte du mal, de provoquer les vomissements par le sirop d'ipécacuanha préparé à cet effet, ou tout autre excitant, afin de ne pas laisser s'attacher dans le larynx et l'œsophage les glaires qui forment aussi spontanément cette couenne.

Cette affection, comme toutes ses compagnes, n'existe pas sans cause. Adèle la trouve dans les éléments de l'eau qui, par l'année de sécheresse que nous avons subie, a donné naissance à des myriades d'animalcules de très-mauvaise nature, que les vases et les limons des rivières, des étangs et des marres desséchées par la chaleur, ont mis à découvert et facilité l'éclosion. Ces animalcules recherchent, dit la lucide, des degrés de chaleur différents dans les corps pour ou y séjourner ou s'y

[illegible]

barrasser de ce corps? Il sait que les enfants en meurent, et n'est guère rassuré sur son sort; aussi dans un moment de cruelle souffrance et de brutalité fourre-t-il ses deux doigts dans sa bouche, atteint l'objet qui l'étrangle et l'arrache brusquement : une grande perte de sang s'ensuit. On appelle le médecin qui trouve la position du malade peu commune, et ordonne ce qu'il croit convenable. Deux heures sont à peine écoulées; le sang est arrêté, le malade se trouve mieux, et le lendemain il reprend ses travaux.

Une mère ayant perdu tous ses enfants et n'ayant plus qu'une petite fille âgée de dix années, la voit prise par cette cruelle maladie; le médecin est appelé aussitôt; tous les remèdes restent sans effet. Le moment terrible arrive où la science déclare ne pouvoir répondre de l'enfant. Le trouble le plus grand règne dans la maison. Le père ne peut comprendre comment son enfant a une couenne dans la gorge, lui qui affirme, à qui veut l'entendre, qu'il n'est pas entré de couenne chez lui depuis plus de deux années, et que le médecin ne sait ce qu'il dit. La mère qui, sans être plus scientifique, sait qu'on nomme la maladie de son enfant *angine couenneuse*, et qui a entendu dire que c'est une espèce de couenne qui se forme dans la gorge du malade : en plus, que si cette couenne était enlevée, la malade serait guérie. Cette mère déses-

pérée réfléchit, ne consulte que son amour et la sentence du médecin.... Elle se dit : si j'enlevais cette couenne à mon enfant, elle serait guérie; mais si je la tuais!.... Elle soumet son projet à son mari. Ce dernier dit que le médecin n'est qu'un fou, que sa femme n'est qu'une sotte de croire de telles choses, et qu'il ne veut nullement voir tuer son enfant : pour cela faire, il se sauve et laisse cette pauvre femme en proie à sa douleur et à son incertitude d'agir pour le mieux.... Un râle déchirant de l'enfant réveille cette torpeur de l'âme de la mère, qui d'un bond saute vers le lit de l'agonisante, appelant Dieu à son secours et lui demandant pardon pour l'acte peut-être criminel qu'elle allait commettre; puis, ouvrant la bouche de son enfant, fourre ses deux doigts jusqu'où ils peuvent atteindre, saisit cette lettre de cachet de la mort, cette peau strangulatrice, et l'arrache en détournant les yeux et fermant les oreilles.... Le même phénomène précité s'opère et les mêmes résultats en sont la suite : l'enfant est sauvée, et le père ne peut plus douter, à la vue de cette peau couenneuse, qu'il n'est pas besoin d'aller chez le charcutier l'acheter; qu'il y a dans la nature des placiers en ce genre qui vous la livre gratis.

FIÈVRE SCARLATINE.

La fièvre scarlatine s'est montrée aussi cette année

dans un accoutrement peu observé jusqu'alors. Non contente de son éclatant manteau écarlate, elle a désiré partager le sceptre de Neptune, et faire de ses victimes autant d'îlots vers lesquels la science médicale n'abordait pas facilement. Il a été délivré bon nombre de feuilles de route au nom de cette tyrannique déesse.

La science, habituée jusqu'alors à ses visites presque anodines, ne se doutait pas de ce tour de sa façon; aussi, au moment où le vigilant médecin criait victoire, la mort en criait autant : un gonflement subit de l'épiderme venait donner asile à toutes les cataractes des émonctoirs humains, et d'un pauvre enfant assez chétif on possédait un être enflé outre mesure et méconnaissable. Tous les absorbants extérieurs, les astringents intérieurs sont restés sans effet devant la période inattaquable de dix-huit jours, quand cette période n'était pas entravée par une inconséquence de la part du malade, soit en recevant un coup d'air, ou absorbant des boissons par trop rafraîchissantes : c'est là où alors la désolation régnait au logis matériel, et où l'hymne de la liberté se chantait au logis spirituel.

Je m'informai auprès d'Adèle, en sommeil magnétique, quelle était la cause primordiale de ce gonflement peu observé jusqu'alors dans cette maladie? Elle me dit que cette cause était dans l'ab-

sorption d'animalcules à l'état de lumière *brûlante*, animalcules inflammables, dirai-je, dont l'atmosphère se trouvait surchargée.

D. Mais de tout temps cette fièvre a existé, et si elle est occasionnée par les animalcules dont tu parles, pourquoi n'ont-ils pas produit antérieurement le phénomène qu'ils produisent aujourd'hui?

R. Parce que leur nature était moins brûlante qu'aujourd'hui, qu'elle était moins excitée à l'inflammation que cette année.

D. Ces animalcules s'attaquent-ils à l'épiderme ou à l'intérieur du corps?

R. C'est par l'intérieur qu'ils sont absorbés, et comme les enfants ont généralement les tubes musculaires plus souples que nous, ces animalcules ne tardent pas à les traverser, et fuir des lieux dans lesquels ils ne se plaisent pas autant qu'à l'air libre. Lorsqu'il arrive qu'ils ne peuvent sortir par le fait d'un refroidissement qui occasionne un resserrement de ces tubes, ils produisent des ravages mortels intérieurement; mais lorsqu'ils peuvent reconquérir leur liberté, le malade en est quitte pour subir les mêmes ravages extérieurement. Logés que sont ces animalcules dans les petites cellules rouges qu'on remarque sur l'épiderme, ils brûlent les papillès les plus délicates de cet épiderme, ce que l'intérieur voudrait éviter, en envoyant à l'extérieur tous les liquides qu'il absorbe et toutes les

humidités qu'il possède. Il arrive alors que les fonctions intestinales ne se font plus avec ordre, que les voies urinaires sont taries, que la salivation est rare et la fièvre très-étendue. Il faut boire beaucoup et manger peu, afin d'humecter le foyer intérieur qui menace la vie du malade. La preuve que ce que je te dis est exact, c'est que généralement il y a un dépouillement complet de l'être lors de sa guérison ; il fait peau neuve à fond. Ce que tu peux remarquer par ces espèces d'écailles farineuses qui s'enlèvent très-facilement et laissent apercevoir une peau plus fraîche, plus rose et plus vivante par conséquent.

D. Tout cela est très-exact ; mais pourquoi cet air que tout le monde respire ne produit-il pas les mêmes effets sur tous ?

R. Il en est à l'égard de cette maladie comme à l'égard de toutes celles épidémiques et contagieuses : il y a des dispositions, des âges et des résistences dont la connaissance nous échappe, ou au moins exigerait une étude plus sérieuse que ces quelques questions que tu me poses à l'improviste.

Obs. Il ressort de l'étude très-sommaire de ces deux espèces de complications de maladies qui ont fait verser plus d'une larme et jeter plus d'un cri de douleur cette année, qu'elles sont dues à l'absorption d'animalcules qui ont pris naissance et

[illegible]

[illegible]

[illegible]

CORRESPONDANCE SPIRITUALISTE.

A M. CAHAGNET.

Bezons, le 15 avril 1858.

Monsieur,

Dans un temps, j'ai douté du spiritualisme; cependant je ne me serais jamais refusé à me rendre à toute épreuve qui aurait pu m'en convaincre.

Ce fut dans le courant du printemps de 1851 que je reçus, ou tout au moins que j'eus la conviction d'avoir reçu une de ces manifestations spirituelles; il était vers neuf heures du soir, douze à quinze petits coups insonores (ne produisant point précisément un bruit métallique, quoique venant de la direction d'objets en métal) furent frappés à environ un mètre et demi de moi. Sur-le-champ, j'eus l'idée que ces coups provenaient de quelque Esprit; j'acquis même à peu près la certitude que c'était un avertissement d'être sur mes gardes à cause d'une personne qui arrivait dans ce moment, personne que j'aurais été fâché qu'elle ne m'eût pas trouvé à mon devoir, car je faisais un service duquel je ne craignais rien.

Après le départ de cette personne, j'essayai de plusieurs manières à reproduire ce bruit sans pouvoir y parvenir; enfin je priai, si c'était un Esprit qui avait voulu me protéger, de bien vouloir me rendre le même service, si besoin était, le lendemain matin, à une heure indiquée. Le fait se renouvela positivement et exactement à l'heure que j'avais désirée, mais sous une autre manifestation :

ce fut une espèce de coup prolongé frappé sur une table où j'avais la tête appuyée. Ceci me produisit un grand effet ; je commençai à ne plus douter de la cause du phénomène.

Ces manifestations se renouvelaient souvent toutes les nuits, quelquefois même à plusieurs reprises et de différentes manières, quand je faisais un service de nuit.

Malgré que je n'avais plus à douter que ces faits n'étaient pas des faits matériels, je formai un soir le désir d'entendre, à onze heures de la nuit, un bruit quelconque, afin que je pus être sûr qu'il n'y avait aucun effet de hasard (je n'avais pas désigné ni pensé comment je désirerais entendre). A l'heure indiquée, à onze heures précises, à la minute et même à la seconde, trois coups assez forts furent frappés dans l'intervalle d'environ une seconde et demie. Ces trois coups furent frappés très-régulièrement, bien égaux, tant pour la force que pour l'intervalle de temps ; ils me semblèrent venant de l'autre côté de la muraille, au sommet de ma tête qui en était tout près. Dès le premier coup, je redressai la tête comme par l'effet d'une surprise. J'entendis très-distinctement, car j'étais bien éveillé.

Malgré que personne ne fût dans le secret de ma pensée, je n'en visitai pas moins les lieux très-minutieusement, car ce fait pouvait n'être accompli que par une volonté ; mais j'étais bien seul et même isolé de tout être vivant ; il eût été impossible même de penser que j'eusse été l'objet d'aucune mystification ni même d'illusion.

Je continuai, comme auparavant, à entendre quelque bruit de différents genres ; une fois, no-

tamment, j'en reçus une impression assez vive : c'était environ vers une heure du matin. J'attendais quelque chose, je n'avais aucune idée de sommeil ; j'entendis, à environ deux mètres de distance, un bruit semblable à quelque chose qui se serait déchirée (comme du papier) ; je fus sur le moment obligé de sortir pour cause, et j'éprouvai une certaine émotion pour rentrer. Une autre fois, dans les bruits les plus remarquables, j'entendis comme une espèce d'explosion produisant un bruit très-fin semblable à du verre qui se fendrait ; cela fit comme l'effet d'un éclair en traversant la pièce où j'étais, et passa sur le verre de ma montre que je crus brisé en mille morceaux ; j'y portai de suite la vue, mais il était bien intact.

Une autre fois, je renouvelai le désir d'une nouvelle épreuve. Cette fois je demandai trois coups à une heure indiquée ; je les reçus, mais cinq minutes plus tôt que je les avais désirés. Ils furent frappés très-vivement comme étant une marque d'une impatience ou d'un mécontentement ; ils furent même frappés assez fort. Quant à l'heure, je m'informai si ma montre était bien exacte ; je sus qu'elle retardait d'environ cinq minutes. J'avais bien fixé l'heure, mais je n'avais eu ni la pensée de l'heure légale, ni de celle de ma montre.

Par la suite, je continuai toujours d'entendre quelque chose et pendant fort longtemps : le plus permanent a été durant les premiers six mois.

Je tentai depuis une troisième fois d'obtenir trois coups, mais ce fut en vain. C'est là que je compris que si un Esprit vient se manifester à vous pour vous rendre quelque service, qu'on ne peut

pas et à plus forte raison qu'on ne doit pas en abuser.

Je ne sais par quel Esprit j'ai reçu cette faveur; l'idée ne m'est jamais venue d'employer aucun moyen pour pouvoir le connaître.

Comme il y avait environ deux mois qu'un enfant de sept mois, appartenant à un voisin (enfant que ma femme élevait), était mort chez moi, j'aurais pu supposer que ce fût son Esprit, car, comme il était très-bel enfant et très-intelligent pour son âge, j'y étais attaché comme s'il eût été à moi ; il m'aimait aussi beaucoup, je le regrettai vivement.

L'année dernière, c'est-à-dire vers la fin de février 1857, un soir vers les neuf heures, j'entendis un bruit vibratoire comme étant produit par le couvercle d'un meuble (ce couvercle était en métal ayant environ 27 centimètres de diamètre); il semblait par le bruit que ce couvercle tournait vivement et vacillait; j'y mis la main et le bruit cessa.

Le lendemain ou le surlendemain, à peu près à la même heure, ce bruit recommença ; cette fois j'évitai bien d'y toucher, je m'approchai tout près avec une lumière, je fixai de petites parcelles qui étaient sur cet objet ; malgré leur légèreté et leur petitesse, elles ne faisaient aucun mouvement. Ce bruit vibratoire eût pu être entendu de dehors ; ce qui me donna à penser qu'il y avait dans ce fait quelque chose qui n'était pas dans l'ordre ordinaire de la nature : ce bruit a pu durer près d'une minute ; je l'entendis même cesser à regret, tant ma curiosité était excitée (1).

(1) Tout ému de ce fait, j'allai de suite en faire part à un

Était-ce un avertissement qui m'était donné ? Hélas ! je pourrais le croire, car moins de quatre mois après, je fus frappé cruellement dans mes plus chères affections, et peut-être au moment où je recevais ce que j'ai pris pour un avertissement, les premiers symptômes du mal qui devait être si fatal commençaient-ils à se déclarer ; c'est assez probable. Pensant que ces faits, tout simples qu'ils sont, sont dignes de votre attention, monsieur, et de celle de vos lecteurs, je vous les communique pour que vous en disposiez selon leur valeur.

Recevez, monsieur, mes salutations distinguées,

DUPREY,
A Bezons, rue Ombeuze.

Argenteuil, 1er mai 1858.

Mon frère Cahagnet,

Permettez-moi de vous adresser un fait de prévision ; je le tiens d'un ami qui m'a autorisé à le publier, en l'appuyant de son nom.

Un jour, mon ami, en plaisantant, s'engageait envers une personne, pour quand elle mourrait, de lui mettre une pièce de 10 centimes dans la main, afin, disait-il, qu'elle ne s'en aille pas sans le sou. Je dis à mon ami, à cet effet, qu'il ne fallait jamais s'engager légèrement dans une chose semblable, car les morts tiennent à ce qu'on s'acquitte envers eux de ce qu'on leur a promis ; alors il me conta, ainsi qu'il suit, un fait qui lui était arrivé :

voisin qui était tout proche de moi. Ceci lui parut très-extraordinaire.

« Dans une maison où je demeurais, sur le même carré, restait une dame avec laquelle ma femme et moi nous fîmes connaissance. Nous étions sur le point de nous établir, mais nos faibles ressources nous faisaient réfléchir : cette dame nous offrit de nous aider, ce que nous acceptâmes. De là, notre amitié fut plus resserrée. Cette dame était dans sa soixantaine. Un jour elle nous invita à dîner ensemble pour le jour de sa fête. Ce jour-là, elle était très-gaie, et me dit ces mots : « Émile, c'est après-demain que je mourrai ; je tiens à ce que ce soit vous qui m'ensevelissiez ; vous me mettrez dans la main droite le bouquet que vous m'avez apporté pour ma fête. » Je lui dis ce qu'on doit dire en pareil cas à un vieillard qui aborde cette question ; mais la question de l'ensevelissement était ce qui me souriait le moins, vu que je ne peux pas toucher un mort. Enfin, par la reconnaissance que je lui devais, je le lui promis.

» Eh bien ! mon ami, la prévision s'est accomplie comme elle nous l'avait annoncée, et je t'assure qu'elle ne s'est pas suicidée ! non, elle s'est éteinte très-naturellement. Je tins ma parole ; mais l'effet que j'en éprouvai me rendit malade, et mon corps fut couvert de boutons pendant plusieurs jours. »

EMILE DELATRE,

Marchand de vin, rue de la Nation, à Montmartre.

Voilà, frère, tel qu'il m'a été conté, ce fait qui prouve que l'âme peut parfois savoir le jour où elle quittera son enveloppe matérielle.

H. RAVET.

Rouen, le 8 mai 1858.

Mon cher Cahagnet,

Malgré les railleries d'hommes fort légers, qui jugent de tout sans s'être même donné la peine de rien étudier, malgré, dis-je, leurs dénégations obstinées, leur incroyance aveugle sur la multiplicité des faits que produit chaque jour la science nouvelle, le spiritualisme, les tables et les crayons n'en font pas moins des prosélytes chez les sceptiques de bonne foi. Si les médiums inspirés par les Esprits n'ont pas toujours convaincu, du moins ont-ils ébranlé bon nombre d'incrédules. Malheureusement il existe beaucoup de personnes qui, se défiant de leur jugement, n'osent admettre, même avec le témoignage de leurs yeux, les faits métaphysiques, et cela dans la crainte de passer pour des gens crédules, préférant paraître ridicules en imitant certains savants physiciens qui ne veulent admettre que les faits qu'ils peuvent expliquer. Où en serions-nous, s'il en était ainsi? l'aveuglement scientifique irait d'un pas qui aurait beaucoup d'analogie avec celui de l'écrevisse.

Mais l'antipathie que m'inspire la plupart de nos adversaires m'entraîne. Je viens donc au sujet qui me procure le plaisir de vous écrire.

Dans une séance donnée chez une personne de notre connaissance, le 21 avril, à dix heures du soir, non pas de tables tournantes, mais bien du crayon tenu par une personne qui depuis longtemps est devenue un très-bon médium, entre autres questions adressées à l'Esprit que cette dame invoque, celles-ci furent faites :

D. Quelle est votre pensée sur M. Cahagnet?

R. La vérité par sa bouche; son âme a de la foi.

D. Il n'aime pas la cour de Rome, n'est-ce pas?

R. Il aime son Créateur, il se rit du reste; le monde lui fait mal à voir; il n'est pas satisfait de l'espèce humaine.

Je pense, mon cher Cahagnet, qu'il est difficile de ne pas se rendre à l'évidence, et de ne pas reconnaître qu'en effet l'Esprit invoqué a parfaitement lu dans votre pensée. Je comprends que de pareils faits ne sont pas de nature à faire admettre la réalité des crayons, il est tant de gens qui ont intérêt à ce qu'on ne puisse connaître que l'extérieur de leur personne, et non ce que renferme souvent l'enveloppe humaine.

J'oubliais de vous dire que je n'assistais pas à cette séance, ce qui prouve que l'Esprit ne pouvait être influencé par moi, si toutefois l'on pouvait admettre cette supposition.

Premier fait. — Je magnétisais en 1848 deux jeunes personnes. Eugénie et Juliette étaient toutes deux somnambules; j'avais même obtenu de ces deux lucides des faits assez concluants. Voici le résultat d'une séance qui vient augmenter le nombre de preuves rapportées dans votre journal magnétique :

Le père de Mlle Juliette venait de recevoir une somme de 150 fr. de la part d'un prêtre qui avait positivement refusé de lui nommer la personne qui lui faisait cette restitution; car le père de Juliette ne connaissait personne qui lui dû cette

somme. Désirant éclaircir ce mystère, M. D. vint donc un jour avec sa demoiselle, afin d'assister à la séance, où sa fille et Eugénie, son amie, étaient mises toutes les deux en sommeil magnétique.

Je dois vous dire que j'avais l'habitude de me servir souvent, avec mes somnambules, du miroir composé d'après la description que vous en avez donnée dans un numéro de votre journal. L'excellence de ce procédé me fut confirmée par une lucide, qui déclara que ce miroir avait l'avantage de ne point fatiguer le sujet magnétisé ; qu'au contraire, il produisait l'effet d'un panorama vivant dans lequel se présentait tout ce que pouvait désirer le somnambule.

Voici donc les réponses obtenues par M. D., réponses faites par Eugénie :

D. J'ai reçu une somme de 150 fr. ; je désirerais savoir quelle est la personne qui m'a fait remettre cet argent, le lieu qu'elle habite, si cela vous est possible ?

R. Je suis dans une campagne, mais je ne puis vous dire le nom de l'endroit. En ce moment, je vois un homme couché dans une chambre ; cet homme paraît bien malade, il est déjà avancé en âge, ses cheveux sont presque blancs, il est seul pour l'instant. On ouvre la porte de la chambre, un homme entre, c'est un prêtre, il s'approche du lit, il prend la main du malade.

D. Pourriez-vous me donner le signalement de cette personne ?

R. C'est un homme d'une taille moyenne, plutôt petit que grand, il est gros, il a une forte figure, il a surtout le nez très-fort et rouge ; c'est

un brave homme, il porte beaucoup d'intérêt à la personne malade ; ils parlent ensemble, mais je ne puis rien entendre de leur conversation. Le malade remet au prêtre de l'argent qu'il vient de retirer de dessous son oreiller. Le prêtre lui serre la main ; le malade lui sourit, il paraît satisfait.

D. Ne pourriez vous savoir le nom du malade en le lui demandant?

R. Je le veux bien. Il me répond qu'il ne doit ni ne peut me le dire ; cela paraît le contrarier. Il remet un papier au prêtre, papier qui n'est pas plus large que deux doigts, mais c'est votre adresse.

M. D. Cela est très-vrai, même pour l'adresse.

M. D. n'en demande pas davantage, et déclare que ce que vient de dire Eugénie est exact ; que le prêtre qui s'est présenté chez lui et qui lui a remis l'argent est, comme physionomie, d'une parfaite ressemblance.

Je ne vous ai cité ce fait somnambulique que pour vous donner un aperçu de la lucidité d'Eugénie, et vous faire le récit d'une séance qui peut donner quelques éclaircissements sur des faits consignés dans l'histoire.

Dans le nombre des questions adressées aux somnambules par les magnétistes, je n'ai point rencontré celle que m'avait suggéré la lecture des possédées de Louviers, ainsi que des religieuses de Loudun, où se trouve l'histoire d'Urbain Grandier. Je résolus donc de pénétrer autant que possible dans ces mystérieuses révélations qui ont fait tant de victimes, plus encore par l'hypocrisie que par l'ignorance.

Deuxième fait. — Tout le monde connaît la ré-

putation de Madeleine Bavant, si célèbre comme sorcière : ce fut cette dernière que je choisis et que je fis demander par Eugénie.

D. Veuillez demander Madeleine Bavant.

Eugénie me répond qu'elle est près d'elle.

D. Où est-elle ?

R. Je la vois dans une chambre ; elle est assise, elle a les yeux fermés, un homme est debout devant elle ; cette femme est somnambule. Je ne voudrais pas être endormie par cet homme-là.

D. Pourquoi ?

R. Cet homme est méchant, il a de mauvaises pensées.

D. Mettez-vous en rapport avec Madeleine, prenez-lui la main, et priez-là de vous conduire où elle se rend parfois.

R. Elle me repousse la main, elle ne le veut pas.

D. Insistez un peu, je le désire.

Eugénie me dit qu'on vient de l'éveiller. Je ne sais pourquoi, me dit ma lucide, cette femme me produit un effet singulier. Après quelques instants de silence, Eugénie me dit que Madeleine vient d'être endormie de nouveau.

D. Profitez de ce moment pour renouveler votre demande.

R. C'est pour vous faire plaisir, car je n'ai aucune envie de connaître les secrets de cette femme.

D. Consent-elle enfin à vous guider ?

R. Oui ; nous partons.

D. Où êtes-vous maintenant ?

R. Nous sommes dans une plaine sans fin, si toutefois on peut appeler ainsi cet endroit.

[illegible]

que chose, Eugénie reprend sa première position.

D. Paraissent-ils satisfaits de leur repas?

R. Je le crois bien. Ces horreurs auxquelles ils sont accoutumés font leurs délices. Un homme, en ce moment, tient Madeleine dans ses bras. Mais c'est bien vilain ce qu'ils font ensemble; je ne voudrais pas me ressouvenir, éveillée, de ce que je vois.

D. Ne pourriez-vous me dire quelques particularités des scènes qui se passent sous vos yeux?

R. Non, je ne l'oserais même dans l'état où je suis; mais comment des femmes peuvent-elles rester en pareille compagnie? Madeleine m'engage à faire comme nos compagnes; elle voudrait bien me perdre comme toutes celles qui sont au banquet, mais je ne le veux pas. Oh! réveillez-moi, je vous prie, je ne veux pas rester plus longtemps dans un pareil lieu.

Je m'empressai de souscrire à sa demande. Rendue à l'état normal, elle avait tout oublié. Quelques jours après cette séance, j'endormis Juliette et Eugénie. Je priai cette dernière de conduire son amie où l'avait conduite Madeleine à la séance précédente. Je vous guiderai, lui dis-je, en vous tenant la main. Le voulez-vous?

R. Je le veux bien.

Je voulais, par ce moyen, obtenir quelques renseignements; mais je n'obtins rien, ou du moins peu de chose; car Juliette n'eut pas plutôt porté son regard sur le miroir, qu'elle détourna la tête.

D. Pourquoi ne regardez-vous pas? dit Eugénie à son amie.

R. Parce que je ne vois rien aujourd'hui.

[illegible]

[illegible]

éprouvait et auxquelles il n'y avait point d'allégement possible, devaient faire désirer sa fin, comme il la souhaitait lui-même. J'ai eu la consolation de pouvoir lui prodiguer jour et nuit, trois mois durant, tous les soins que réclamait sa cruelle situation, et la consolation plus grande encore de les voir apprécier par lui, qui ne cessait de dire, à qui voulait l'entendre, qu'il remerciait Dieu de ses souffrances, puisqu'elles étaient causes d'une réconciliation qu'il n'avait plus osé espérer, et en mon particulier il me témoignait tant d'affection et tant de regrets du passé que, si j'en étais heureuse d'un côté, de l'autre j'en avais l'âme navrée ! Son repentir m'a fait oublier toutes mes souffrances passées, et je lui ai pardonné du plus profond de mon cœur, sachant combien notre pauvre humanité est sujette à s'égarer.

C'est au cimetière du Père-Lachaise qu'il a été enterré. Nous avons été visiter sa tombe dimanche dernier ; là, j'ai pensé à vous, cher frère. Au milieu de toutes ces tombes, je me suis rappelée vos écrits ; j'ai vu en imagination cette société nombreuse de ressuscités souriant à nos douleurs, en disant : « Pouvez-vous avoir l'intelligence assez bornée pour pleurer ceux qui ne sont plus assujettis aux souffrances de la terre ? ceux qu'une pure lumière éclaire ? qui jugent et apprécient bien autrement les choses que vous ne pouvez le faire, aveugles que vous êtes ?... » J'étais devenue calme et presque souriante, impatientée seulement de la douleur bruyante de personnes qui croient qu'on ne marque bien son affection qu'en l'épenchant avec éclat. Moi, quand je souffre, je ne sais rien

dire, je ne sais même plus pleurer. J'ai trop versé de larmes en ma vie, la source en est tarie.

Pendant ces trois mois, malgré mon désir, je n'ai pu vous écrire ; pendant tout ce temps, il ne m'a pas été possible de m'occuper de quoi que ce soit autre que de mon mari, qui, croyant toujours sa dernière heure arrivée, me faisait vingt fois par jour ses adieux. Je ne l'ai quitté qu'une seule fois, pendant quelques heures, pour le mariage de ma seconde fille, et Dieu sait dans quelle peine il était ! Le jour de Pâques, le dernier de sa vie, dès qu'il a été levé, il a pris mes mains dans les siennes ; je n'ai plus pu faire un pas dans la chambre : Ah ! reste près de moi, me disait-il, tu sais bien que je désire en finir avec la vie ; mais je veux mourir dans tes bras ! » Effectivement, vers huit heures du soir, il me renouvelait toutes ses recommandations pour lorsqu'il ne serait plus. Je venais de le recoucher pour la seconde fois de la journée ; nos enfants causaient dans la pièce voisine ; ses souffrances augmentaient au lieu de diminuer, comme cela arrive ordinairement dans les derniers moments ; il eut un mouvement convulsif qui me fit appeler nos enfants. Pendant qu'ils arrivaient, il me dit : « Dieu me tient rigueur ; il n'a pas encore voulu de moi, cela tenait à si peu ; cependant j'aurais tant voulu mourir aujourd'hui : ah ! quel beau jour cela eût été pour moi ! Mais je n'irai plus loin, deux flammes me dévorent le cœur ; elles se combattent, je ne vois plus d'aliment pour elles ; comprends-tu ? » En apercevant nos enfants : « Ah ! vous voilà tous ! venez recevoir mes adieux ; je vous bénis tous ! Mon Dieu,

dit-il d'une voix forte et vibrante, mon Dieu, protégez-les ; mon Dieu, bénissez-la comme je la bénis, pour tous les soins qu'elle m'a prodigués ! Soyez tous unis ! Messieurs, je remercie Dieu de m'avoir donné des gendres tels que vous... Le moment est venu, je vais mourir étouffé.... » Je le tenais dans mes bras, sa tête appuyée sur ma poitrine ; j'étais inondée de la sueur qui découlait de tout son corps ; il éleva les yeux au ciel. « Mon Dieu, faites-moi miséricorde et recevez mon âme ! Vierge sainte, ma bonne mère, priez pour moi... » Tout son corps frémit, ses yeux se fermèrent, un dernier souffle arriva à mes lèvres.... Il n'était plus !....

J'ai étudié la mort sur toutes ses faces, pendant ces trois mois d'une cruelle agonie qui n'a été pour lui qu'un long gémissement qui a retenti nuit et jour à mes oreilles, ainsi que la prière sans fin qu'il faisait à Dieu, et je ne sais pas si j'y comprends quelque chose. Cette vie qui s'en va, ce cœur qui cesse de battre quand il paraît encore si plein de vie et d'amour ! cette belle tête défigurée par la souffrance qui, quand la vie n'a plus laissé de traces, a repris ses formes et un air de calme heureux ! Un doux sommeil semblait avoir clos sa paupière, lui qu'une insomnie affreuse avait tant tourmenté ! et il n'y avait plus rien, là plus d'âme, plus de pensée ! Où tout cela était-il ? où tout cela est-il maintenant ? Brisée par tant d'émotions, brisée par tant de longues veilles, personne ne comprendra, pas plus que je ne le comprends moi-même, comment j'ai pu résister.

J'avais besoin de vous parler de tout cela, cher

ne vaut pas un chien en vie, comme le dit le vulgaire..

» Pour ce qui concerne Dieu, je dis que les cieux ont toujours été les cieux, que les globes ont toujours été de leur domaine et que la terre a toujours existé. Dieu est je ne sais où ; je crois en lui et je ne le cherche pas ; mais pour l'âme humaine, elle est ce que je vous l'ai fait voir dans ma comparaison de l'homme et du chien. Une fois le dernier souffle rendu, ma foi il ne reste plus que des cadavres ! »

Seriez-vous satisfaite, chère madame, si je vous laissais devant une telle définition de laboratoire qui admet le *caput-mortuum*, en dépit de réactifs, pour en tirer si faible signe d'existence que se soit? Non, il est à présumer que notre ami venait de rechercher la puissance immortelle de la pierre philosophale, la quadrature du cercle ou le mouvement perpétuel ; et n'ayant trouvé que déception, il en était réduit à une telle négligée négation pour un homme instruit. Une telle assertion devant votre serviteur était une tartine de miel à laquelle l'enfant comme le vieillard goûtent, sinon en gourmands du moins en amateurs. Je répondis à M. D... : C'est tout ce que vous faites de nous? c'est tout ce que vous attendez de cette noble et intelligente organisation ?.... autant nous amuser à tirer l'huile essentielle de la camomille, peut-être que cette huile, si nous en trouvions suffisamment, serait moins amère pour nos vœux futurs que votre proposition.—Je vous le répète, me dit M. D...., *ce sont deux cadavres et rien de plus.*

[illegible]

1. [illegible]

1. [illegible]

1. [illegible]

[illegible]

1. [illegible]

[illegible]

1. [illegible]

[illegible]

1. [illegible]

[illegible]

1. [illegible]

[illegible]

1. [illegible]

[illegible]

1. [illegible]

[illegible]

1. [illegible]

[illegible]

D. Le calorique, selon vous, ne doit pas être autre chose que le *ferment*, et l'humidité que les premières condensations de la distillation de ce ferment, de ce grand travail de désagrégation et d'agrégation des particules terrestres ?

R. Oui, aidés du calorique, de l'électricité et de l'humidité atmosphérique.

D. Le calorique, l'électricité et l'humidité atmosphérique ne sont que le même produit, planant dans l'atmosphère terrestre, semblable en tout à la vapeur qui se condense aux obstacles qu'elle rencontre.

R. C'est entendu.

D. Nous commençons à nous entendre. Dans ce grand travail d'agrégats et de désagrégats des parties terrestres, il y a bien, comme en toute distillation, des parties qui montent au chapiteau et des parties qui restent au fond de la cucurbite. Ces dernières sont ce qu'on nomme les *fèces* ou *caput-mortuum;* mais cependant n'étant pas assez *caput-mortuum* pour n'être pas le menstrue actif, le coordonnateur des unions qui se font dans son sein. Les premières sont ce qu'on nomme eau, esprit, éther, parties semblables aux dernières, mais ayant acquis un état de légèreté, de vie, d'électricité, dirai-je, qui en font des existences, qui plaisent mieux à nos sens que celles de leurs sœurs terrestres.... Si tout ce travail est bien tel que je vous le présente et tel vous l'admettez, que viens-je vous proposer de plus qu'une telle distillation de nos deux cadavres chien et homme, que vous déposez dans la grande cucurbite matérielle, afin que les parties légères, spirituelles,

[illegible]

nous le moi moteur qui met en mouvement, en scène les êtres qui l'entourent sous la forme de graine, d'ovaire, etc. Le moi de l'homme, cette voix de la raison, de la coordonnation, du commandement des parties de l'être qui le forme, a autant droit à cette existence spéciale, personnelle et permanente, que celle que vous accordez à toute graine : existence comme nous l'avons définie, renfermant la force propulsive et celle de la conservation de son espèce ; existence qui est le point attractif des parties qui font par leur agrégat, leur soudure et leur savoir se placer, la forme sous laquelle nous nous la voyons, comme la graine du végétal est le point attractif des parties qui constituent la forme sous laquelle elle se représente sans cesse à nos yeux. Chaque graine ou germe des trois règnes possède les mêmes puissances de manifestation et de conservation de formes spéciales : celle végétale est enveloppée d'une pulpe plus ou moins tenue ; celle animale est enveloppée d'une pulpe laiteuse ; celle minérale est enveloppée du voile de la nature. Tant que les unes et les autres ne sont pas en contact avec leurs menstrues réciproques, elles ne présentent aucune marque apparente d'existence ; mais viennent-elles à rencontrer leurs moyens d'extension, qu'elles travaillent à représenter à nos yeux les formes que nous leur connaissons. Tous ces germes ont deux manières de se produire : la première, par la manifestation de la forme sensible à tous nos sens, et la deuxième, par des émanations d'images ou de décalques de leur être, images ou décalques qui contiennent les mêmes puissances d'exister et de se manifester

tituants sans existence, puisque toute cette dernière serait du domaine de leur propre savoir-faire. Ce serait transposer la question, mais non l'annuler, comme vous le voyez.

R. Pour cela faire, il faudrait revenir sur la terre, pour refonctionner à nouveau de par la grande loi dont nous parlons.

D. A cela près, sachons seulement qu'une ère de liberté plus vraie, plus douce et plus enviée de tous, attend toutes les productions terrestres, par le même fait de cette distillation dont nous parlons. Sachons également qu'en tout travail de ce genre il y a des parties plus ou moins légères et éthérées qui s'élèvent jusqu'aux parois les plus hauts de l'instrument de distillation, et espérons que l'atmosphère terrestre qui, d'après l'opinion des plus savants, ne doit laisser sortir ni pénétrer aucun corps de son domaine, n'est peut-être pas assez tenue ni imposée par celui qui a si bien su se rire de cette loi en y plaçant tous les corps qu'elle contient; n'est pas assez tenue, dis-je, pour ne pas laisser errer en liberté vers d'autres globes, *si besoin est*, ces parties éthérées dont nous parlons, ce qui nous rassurerait un peu sur les dépendances du sein de nos nourrices, que nous ne désirons revoir que pour leur donner un baiser d'amour et de reconnaissance.

R. Vous me parlez de souvenir pour savoir opérer; il va sans dire que je ne peux opérer que par le savoir-faire, et que le savoir-faire prouve le souvenir, à défaut de modèle pour imiter... La graine de réséda, *par exemple*, n'a pas de modèle dans le mois de mai pour opérer; elle ne peut donc le

ami, et je vous offre pour consolation le résumé de cet entretien.

Recevez, madame et sœur en Dieu, mes salutations fraternelles.

ALP. CAHAGNET.

REVUE MAGNÉTIQUE.

Dans le numéro du 1er avril dernier, nous n'avons pu rendre compte d'un article de M. Du Potet, paru dans le *Journal du Magnétisme* du 25 novembre.

Cet article nous initie aux faits qui se sont passés devant M. Du Potet, en présence du médium Home. C'est donc non-seulement un rendu compte, mais aussi une opinion formulée sur ces manifestations, opinion qu'il ne nous semble pas superflu d'être connue des magnétistes. Il nous faut tous prendre note et étudier les hommes qui ont acquis une réputation dans le monde magnétique. Toutes ces appréciations doivent former et composer un jour la seule vraie couronne immortelle qui sera transmise aux générations qui nous suivront dans notre voyage terrestre.

Voici donc l'extrait, aussi laconique que possible, de l'article intitulé *Un Médium*. — M. HOME.

D'abord, M. Du Potet fait remarquer à ses lecteurs *combien* il apporte de discernement dans ses examens, et que ce n'est point à la légère qu'il constate un fait.... « Il serait d'ailleurs difficile de

nous abuser, dit-il. Nos sens ne sont-ils pas toujours ouverts et notre attention en éveil ? Nous laisser *tromper*, *halluciner*, mais nous ne sommes point un enfant. Notre imagination n'est point vagabonde, et plus les phénomènes sont inaccoutumés, inconcevables, étranges, surnaturels, et plus nous sommes frais et impassibles. Ces conditions, pour *bien voir* et *bien observer*, ont été, dans les circonstances dont nous voulons parler, *parfaitement remplies*, et voici sans autre préambule le résultat de notre examen. »

M. Du Potet entre ensuite dans les détails qui ont précédé les faits, ceux minutieux du salon, etc.; puis, sur l'invitation de M. Home, il se met, avec quatre autres personnes très-recommandables, autour d'une table d'érable de cinq pieds de long sur trois de large, et couverte de livres de toutes sortes ; cette table ne possédant pas de tapis et pouvant peser cent cinquante livres ; dessus était une lampe avec son pied. « Deux minutes ne s'étaient pas écoulées depuis que nous nous en étions approchés et que nous y avions mis le *bout* des doigts, que la présence d'une force étrange s'y fit remarquer par un bruit de coups frappés çà et là, *coups* bien distincts et dont le son ne peut être confondu avec celui produit par un autre choc quelconque... La table se mut d'elle-même.... un de ses bouts quitta le sol. La déviation de la lampe de la perpendiculaire nous marquait parfaitement les mouvements de la table.... Après ces faits, voici ce qu'il y eut d'étrange. Cette table, *toute chargée de livres*, quitta le *sol entièrement*, se balança *dans l'espace*, y *resta suspendue*, obéissant ainsi à d'au-

tres lois que celles de la pesanteur.... Elle retomba doucement sur le sol, sans bruit, sans choc...... » Puis, « les fauteuils sur lesquels on était assis furent secoués et remués...... » Tous ces faits durèrent assez longtemps pour être bien saisis, bien observés. Aussi ne laissent-ils sur leur *çertitude aucun doute* dans mon esprit, et je les affirme sans aucune crainte de m'être trompé. »

« Je ne veux point dans cet instant entrer en discussion sur l'agent qui détermine la production de ces phénomènes, mais je dois avouer qu'il me paraît tout psychique et venant de *forces intelligentes existant dans l'espace*. Aucun homme ne pourrait produire quelque chose de semblable par lui-même ; il y a indubitablement un concours inconnu : le temps révèlera sans doute bientôt sa véritable essence. »

Il y a dix ans, un homme sans renommée, un ouvrier, un coupeur de cols, ramassait, compulsait dans son grenier les notes éparses de plusieurs années d'études. Des faits produits chez lui par l'intermédiaire de sa lucide avaient été tracés sur le papier pendant des veilles pénibles, au détriment de sa santé. Un jour, ces papiers qui contenaient des révélations aussi grandes qu'elles étaient consolantes, qui devaient calmer bientôt tant de cœurs en deuil, furent pliés et retenus ensemble comme des frères jumeaux éclos sous le même toit ; puis un matin, dont la date devrait être connue et jamais oubliée de tous spiritualistes, le plébéien partit chez l'imprimeur y déposer ce *germe* qui devait, à une époque peu éloignée, répandre ses bienfaits sous toutes les latitudes du

[illegible]

nombre considérable d'intelligences de tous pays, à une cause bafouée à son origine dans une personnalité qui nous est chère, mais qui n'est pour rien ici dans ces lignes, tracées seules par un sentiment de justice et de reconnaissance pour tout individu qui a souffert pour la vérité, surtout quand cette vérité vient répandre sur l'esprit de l'homme le bonheur et le calme, deux choses qui ne nous sont envoyées ici-bas qu'à travers un prisme qui n'en laisse échapper *que peu de rayons*, *souvent de si courte durée*.

— Nous annonçons aux lecteurs de l'*Encyclopédie* un nouvel organe de la cause du spiritualisme, dans la *Revue spiritualiste* (1), journal bi-mensuel consacré à la démonstration du dogme de l'immortalité de l'âme, sous la direction de M. Piérart, ex-rédacteur en chef du *Journal du Magnétisme*.

Le premier numéro contient un manifeste spiritualiste du directeur, dans lequel il fait un appel à tous les spiritualistes, pour se grouper et faire un faisceau qui résiste victorieusement au matérialisme.

2° Une reproduction d'une lettre de M. Tiédeman, extraite du *Journal du Magnétisme*, dans laquelle cette honorable et studieuse personne relate des faits opérés chez lui, par l'intermédiaire de M. Home : des tables soulevées se promenant dans l'espace, des attouchements non douteux, etc., etc.

3° Le récit d'un nouveau médium dans la per-

(1) 10 fr. pour Paris, et 12 fr. pour les départements, au bureau provisoire, 5, passage des Petits-Pères.

sonne d'une jeune fille du département d'Indre-et-Loire. Le sous-préfet, le juge de paix, le receveur et tant d'autres personnes ont constaté les faits merveilleux : les meubles remuent, se transportent à distance sur son invitation ; elle chante, et les chaises battent la mesure sans aucun contact ; sa robe prend une raideur telle, que l'on peut frapper dessus et que cette jupe présente la consistance du bois, etc. Il paraît qu'un médecin devait à ce sujet adresser un rapport à l'Académie de Médecine.

Le deuxième numéro contient une *réponse à quelques objections*, réponse dans laquelle les idées émises par l'auteur des *Arcanes de la vie future* sont partagées et soutenues avec beaucoup de fermeté.

2° Des chansons dictées par des guéridons au moyen de l'alphabet.

3° Un extrait du journal l'*Union* du 13 mars, annonçant un nouveau médium, un nouvel inspiré qui nous arrive du Nord. Ce prodige s'appelle *Friedrich Wolkstager* ; il vient du fond de la Suède, et, d'après M. Paul d'Ivoi, il expliqua au prince Gortschachoff un rêve que ce dernier fit, et dans cette réponse il prédisait la guerre, la défaite des Russes, la mort de Nicolas et la chute de M. Nesselrode, remplacé par le prince Gortschachoff. Cette prédiction, qui s'était répandue en Russie avant sa réalisation, a, comme on le pense bien, dit la chronique, illustré encore plus le nom de Wolkstager.

4° Un extrait de la *Patrie*, que nous donnons plus loin.

Le troisième numéro contient un article philosophique de M. Piérart. Le rendu compte d'un banquet offert au médium Home, et un *nouveau trait de voyance de ce médium*, extrait du *Courrier de Paris*, raconté par M. Paul d'Ivoi. Nous regrettons que cet article soit trop long pour le reproduire ; mais il est d'un très-grand intérêt.

— Le *Spiritualiste* de la Nouvelle-Orléans collationne toujours des faits nouveaux d'une très-grande importance. Nous en extrayons entre autres le passage qui suit (1) :

C'est l'honorable C. W. Catheart qui a envoyé au *Times* de *la Parte* qui se publie aux Etats-Unis, cet article dont nous prenons ce passage :

« J'ai été témoin dernièrement de quelques phénomènes étranges, et j'ai résolu de vous en adresser un petit rapport que vous publierez avec ma signature, si bon vous semble.

» Entendant parler d'un M. Collins, de South Bend, qui devait montrer à Westville ses facultés de médium, je me rendis au lieu indiqué, et je vis M. Collins qu'un jeune D. M. venait d'attacher, aussi bien que pouvait le permettre une bonne corde d'environ quarante pieds de long. Laissé alors dans une chambre, avec une garde de sceptiques, ses liens se trouvèrent défaits, et, comme saint Pierre d'autrefois, le prisonnier était libre. Ensuite l'agent invisible qui l'avait délié, l'attacha comme il l'était auparavant.

(1) Numéro de février. On s'abonne bureau du *Journal du Magnétisme*, 5, rue Beaujolais, Paris. Prix : 12 francs par année.

» M. Collins et M. Putnam, qui l'accompagnent et font des lectures, consentirent à venir passer quelques jours chez moi. Un soir, M. Collins fut attaché, aussi bien que le génie et une bonne corde à linge le permirent ; mais il fut bientôt détaché par des mains *non* de chair, et ensuite attaché par le même pouvoir mystérieux, et si solidement que, désespérant de le délier dans un temps raisonnable, par l'ennuyeux procédé de défaire les nœuds, je coupai la corde avec mon couteau...... »

— Nous lisons dans la *Patrie* du 9 mars :

M. X...., tous les matins, depuis un mois, à sept heures et demie, était réveillé par de grands coups frappés contre la muraille, contre le bois de son lit, contre tous ses meubles. M. X.... croit aux Esprits, et s'occupe avec passion de ce qu'on appelle les phénomènes surnaturels. Il emploie le procédé habituel des gens qui veulent consulter les Esprits frappeurs, et demande :

— De quoi s'agit-il ?

— Annonce de mort, répondirent les coups mystérieux.

— Qui es-tu?

— Albert D...

Albert D... est un ami intime de M. X...., qui habite à vingt lieues de Paris.

Aussitôt M. X.... prend le chemin de fer et arrive chez Albert. Il le trouve au lit, gravement malade.

— Que je suis heureux de te voir ! dit le moribond. Tous les matins, vers sept heures et demie, on me fait prendre de l'opium, et il me semble

alors qu'une force irrésistible m'entraîne vers toi, et que mon âme entre en communication avec la tienne.

— Je le savais, mon ami, et c'est parce que tu m'as averti de ta maladie que je suis accouru vers toi.

M. X.... passa alors dans la chambre voisine où se trouvait le médecin :

— Que pensez-vous de l'état d'Albert?

— M. D..., répondit le médecin, ne s'en relèvera pas.

Le soir même, M. D... rendait le dernier soupir.

Nous ignorons jusqu'à quel point on peut garantir ce fait publié par ce journal; mais combien d'autres semblables existent! faits constatés et garantis par des personnes dignes de foi. Nous ne croyons pas que l'on puisse prouver la relation des âmes d'une manière plus brutale et plus concluante, et donner en même temps mieux raison à l'auteur des *Arcanes* et de la *Lumière des Morts*.

L. Lecocq.

Paris. — Imp. de Brière, rue St-Honoré, 257.

CORRESPONDANCE

SUR LES RÉINCARNATIONS.

A Mme M.....

20 août 1858.

Chère madame et bonne sœur en l'Éternel,

Lorsque je publiai le tome Ier des *Arcanes de la vie future dévoilés*, voilà onze années, je ne me doutais pas que cet ouvrage soulèverait, ou marquerait l'entrée en scène de tant de manifestations, de publications et d'opinions diverses.

Notre pauvre patrie sommeillait alors sur la couverture biblique, protégée par la bonne érudition de l'école de ce temps-là, école qui savait, à n'en pouvoir douter, que tiédeur en toutes questions est la sauve-garde de l'harmonie générale; par conséquent, qui ne provoquait l'enthousiasme ni pour l'autel, ni pour Voltaire, et restait une main tendue vers l'un et l'autre, jusqu'à pression trop forte.

Je ne croyais ni à Dieu, ni à l'existence future; je me contentais au jour le jour, du pain du jour le jour. Lancé, par un réveil de l'esprit, vers l'étude du magnétisme, je me trouvai, comme tout curieux à l'entrée d'un théâtre, porté par la pression des faits jusqu'au foyer même de ce théâtre. Mécontent du passé, accusant le présent, et n'es-

pérant quoique ce soit de l'avenir, je faisais du magnétisme comme on fait de toutes choses qu'on ne connaît pas, on veut voir, *et, trop voir parfois* ébloui la vue. Je crus m'arrêter à temps, pour ne pas compromettre mon appréciation, à laquelle je tenais, et à laquelle je tiens par-dessus toute appréciation *en toutes choses de son domaine.* Je vous connus alors par correspondance, comme j'ai connu tant de frères et tant de sœurs, distancés matériellement de moi, de tous les degrés de notre globe! Un livre, sorti d'une pauvre plume et d'une pauvre maison, avait provoqué cette correspondance, aussi fraternelle qu'instructive *pour moi;* les âmes ambitieuses, souffreteuses, désespérées même s'emparèrent avec empressement des propositions contenues dans cet ouvrage, pour en tirer le meilleur parti possible, convenant à leurs affections présentes. Cent et une combinaisons de communications spirituelles, cent et une propositions religieuses, morales et scientifiques, cent et une prétendues puissances surgirent tout-à-coup. Les presses gémirent sous les pensées humaines, les autels craignirent un moment pour la sécurité de leurs dieux, les sociétés redoutèrent même quelques catastrophes de transmutation, de justice, d'usage, et, voire même de folies, tant l'homme trouve la folie digne, au plus haut degré, de sa sagesse.

Consolée de l'éloignement présent de vos trois enfants, en les sachant en non moins aussi bonne maison, et aussi bonne compagnie qu'ici-bas, vous ne saviez comment me remercier de cette bonne nouvelle, et m'en payâtes le port bien au-delà de la peine qu'elle m'avait coûtée à vous l'apporter. La constance en amitié est pour mon cœur la plus digne des richesses à envier. Mais, hélas! depuis ce temps, vous avez communiqué vous même avec ces messagers de l'existence future, vous les avez questionnés en dehors des renseignements donnés sur leur savoir, dans l'ouvrage précité; aussi, trop souvent vous n'êtes entrée qu'en rapport avez vos pensée, ou celles de vos lucides, agençant, groupant, étendant sous forme de vérités les contre-sens des croyances indoues, les fantasques conceptions des fables égyptiennes, les fantaisies des *Mille et une Nuits*, les inacceptables propositions bibliques, les paraboles du Christ, les philosophiques démonstrations cabalistiques, les amusants contes des fées, enfin, les enviées transmigrations de Fourier. Je vous ai, à vingt reprises différentes, prouvé que ce système existant, la communication des âmes terresco-spirituelles était une fausse proposition, en ce qu'aucun des systèmes préconisant ces rématérélisations, n'en donnant pas la raison, n'en disant pas le pourquoi, n'en équilibrant pas la loi; comme toutes les religions, toutes les philosophies

ont tenté de le faire. On ne pouvait affirmer, *à priori*, le séjour des esprits dans cet état mixte spirituel; puisque le décédé d'hier peut bien être l'incarné de demain.

Dire ces réincarnations terminées pour certains êtres, c'est les placer, pour l'éternité future, où on ne savait les placer dans l'éternité passée. C'est enfin perfectionner l'homme sur la terre, ce qui n'est nullement démontré, devant les folies de nos jours. Ce n'est envoyer que des anges aux cieux, ce qui n'est nullement démontré, par les agitations humaines et atmosphériques. C'est en plus, perpétuer un Néron, un Charles IX ou un Charles VII, et autres monstres et imbéciles de ce genre, ce qui ne se repète pas sur la terre, que je sache, *fort heureusement*. Cette proposition, sans autre démonstration que le besoin de faire subir toutes les gloires, toutes les hontes, toutes les joies, tous les maux, toutes les vertus, tout les vices par les êtres, n'est établie que sur la jalousie des hommes et sur leur vengeance qu'ils nomment justice. Je ne crois pas que le moindre roitelet, le moindre dignitaire religieux, le moindre président d'un tribunal, le moindre général, le moindre propriétaire, commerçant, valet même, à tant de gage aient jamais senti le besoin d'écrire qu'ils seront un jour plus bas, ou plus bêtes qu'ils sont, en vue de la grande gloire de Dieu, ou de la noble

sion ; mais pour cieux, pour autels et pour trônes, je n'ai eu que mon cœur qui veut le bien, la vérité, et les cieux pour tous.

Dieu est, par son nom, dans tous les cœurs, par ses œuvres, sous tous les yeux, mais par ses lois, il est LUI chez LUI. Ce ne sont pas des sens fermenticibles comme les nôtres qui écrivent sous la dictée de ce grand Être, et le meilleur prophète de nous tous est celui qui sait se taire sur le futur, bien fixer le présent, et ne pas oublier le passé.

Croyez-moi, bonne sœur, désirez moins vivre à l'avenir sur cette terre toute troublée par nos sottises, et espérons plus long séjour aux lieux éternels. Si on vous objecte comme preuve de ce retour sur soi-même, les cercles décrits par les globes, acceptez ces cercles, *mais en spirales*.

Tout à vous de cœur,

ALP. CAHAGNET.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

verses, qu'au temps où vous êtes appelé pour en traiter. On sent le besoin de vous laisser du repos ; car aller trop vite et fouiller trop avant dans ces études, c'est s'exposer à de grands troubles corporels ; voyez l'état de votre santé, jugez de la fatigue de votre tête et vous accepterez bien un peu de repos.

D. Qu'il soit fait à cet égard selon la volonté de ceux qui m'inspirent et me veulent tout le bien dont je les remercie ; mais aujourd'hui, je désirerais que vous vissiez ce qui s'est passé entre moi et notre bonne petite Nini Lecocq, il y a quelques jours, lorsque, comme envers notre chère Alphonsine Maugis, je me sentis entraîné auprès du lit où cette enfant était mourante, et que j'eus le bonheur de la rendre à notre existence. Je ne sais si j'ai été aussi heureux envers la petite Nini ? Veuillez vous transporter chez elle et me voir en-train de la magnétiser. Observez bien la cause, les troubles, la puissance, ainsi que les forces utiles que le magnétisme a pu lui apporter.

Après le temps nécessaire à l'étude sollicitée par moi, Ravet s'exprime ainsi : Je dois faire observer, avant de laisser parler Ravet, que cette petite fille, âgée de huit ans environ, avait été atteinte de la fièvre scarlatine, qui a été si terrible cette année à Argenteuil et que, tout allant beaucoup mieux, elle était dans la période d'enflure qui suit cette année cette maladie. Elle se levait sans sortir,

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Cette [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Cette [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

enfant, quoique je savais que le père et nos amis avaient dû faire en ce genre plus peut-être que je ne produirais, car ce jour-là j'avais beaucoup souffert moi-même. Il me sembla que l'Esprit précité de la petite sœur de la malade me prenait la main gauche et m'entraînait vers la demeure de sa sœur. J'obéis à cet entraînement et j'arrivai à la hâte à la maison que je craignais de voir dans le deuil complet. Je trouvai l'enfant dans le plus fâcheux état possible, ne pouvant proférer une parole, les yeux fixes, la pupille dilatée à un tel point qu'elle envahissait toute la cornée ; elle semblait fixer à sa gauche quelque chose qui la tenait très-attentionnée, et faisait des efforts pour se lever et s'en aller sans doute aux lieux de sa vision. Je commençai de la magnétiser avec douceur, puis graduellement avec force, cherchant à dégager la tête, et rétablir une circulation équilibrée. Après une demi-heure d'un tel travail, l'état empira et l'agonie sembla arriver. Les étranglements étaient affreux ; je fourrai mes doigts avec grand peine entre sa mâchoire convulsée jusqu'au fond de l'arrière-bouche, pour en extraire quelque corps qui, je le supposais, l'étranglait : je n'obtins que l'écoulement de matières glaireuses. J'eus recours aux insufflations à chaud sur la gorge, aux *frictions-massages*, sans paraître être plus heureux. Le père (et la mère qui tenait un troisième enfant malade pendu à son

le père ainsi que moi étions couverts de sueur; je ne sais si, dans ce moment, l'Hercule d'outre-tombe aurait pu nous ravir ce précieux bijoux, tellement nos corps étaient soudés au sien.... Les convulsions du larynx cessèrent un peu et laissèrent la respiration plus calme. Je replaçai l'enfant dans son lit avec plus d'espoir qu'en l'en tirant... Le mieux se succéda lentement, sans pour cela me permettre de crier victoire; les yeux étaient toujours fixes et ne voyaient plus la matière; de petites convulsions agitaient encore la partie gauche du corps; mais la tête était retombée sur l'oreiller et semblait s'y trouver bien, ce que je n'avais pu obtenir en deux heures soutenues de magnétisation.... Le médecin arriva, et prononça de suite qu'il y avait congestion céreuse au cerveau; que les glandes de cet organe se trouvaient envahies par l'albumine qui, dans ce genre de fièvre, se trouve être séparée du sang, albumine qui pouvait coaguler en un instant par le foyer de la tête.... que l'enfant donnait peu d'espoir.... Ce savant étudia, prit intérêt à l'enfant, conseilla ce qu'il crut être nécessaire en pareil cas; il revint même plus tard étudier à nouveau et ne put rien faire espérer: le cas était mortel!

Je quittai cette maison de douleur, ayant cependant un peu plus d'espoir au cœur. Je crus un instant que l'enfant était sauvée et je ne me trom-

pais pas, car le lendemain matin, à dix heures, elle était complètement dans son état normal d'enflure scarlatine et demandait même à manger. On n'avait eu recours à aucun autre remède qu'à deux vésicatoires volants aux jambes et à un excitant *vomitif;* mais le mieux s'était soutenu avant ces adjuvants. N'en sachant pas davantage sur la cause de ce mieux, je désirais être renseigné par Ravet à ce sujet. Voici, dis-je, ce qu'il me répondit :

« L'enfant a été contrariée par sa sœur ; son état normal très-sanguin, joint à son état également normal très-nerveux, compliqué de la maladie et de la fièvre de cette dernière, ont mis l'enfant dans une dépendance absolue de vouloir, *quand même,* la chose de sa convoitise présente. Sa sœur, n'obéissant pas à tous ses caprices, l'a contrariée, et la contrariété n'a été pour elle qu'une excitation, qu'une propulsion, qu'un trouble, qu'un envahissement très-prompt des corpuscules ainsi agités vers le foyer, le directeur, le grand bureau de toutes les locomotions qui est le cerveau. Chaque corpuscule se trouvant gêné, compressé, contrarié dans sa marche, a fait des efforts pour atteindre au lieu de ses besoins, par conséquent, tous les corpuscules subissant la même gêne et les mêmes besoins, ont employé les mêmes forces d'ascension vers le cerveau, qui, se trouvant envahi, n'a plus pu fonctionner ni communiquer les

volontés de l'âme à toutes les extrémités du corps, et, par contre-coup, se sont trouvées vides du trop plein de l'extrémité supérieur. De là est né le voile qui a couvert la vue, brouillard qui n'a plus permis de distinguer la matière, malgré les besoins et les efforts inouïs de l'âme., pour rétablir les fonctions indispensables de cet organe... Tous remèdes matériels devenaient insuffisants dans une telle circonstance, en ce que les corpuscules matériels de ces remèdes n'auraient pu communiquer à l'âme l'espoir, ni la force dont elle avait besoin. Il lui fallait répandre sur tous ces corpuscules des sensations de froid et de chaleur. Le magnétisme, ou l'*émanation vitale* d'un corps de semblable nature, pouvait seul lui fournir ce dont elle avait besoin. Vous êtes arrivé pourvu de cet agent, et surtout de ce qui en marque tous les degrés d'existence, *la volonté*. Vous avez sauvé cette âme en peine ; vous avez rendu l'harmonie à son enveloppe matérielle.

C'est bien drôle, me fait observer Ravet, que le froid et le chaud se trouvent réunis en une seule chose ! Le froid, c'est le calme dont avaient tant besoin ces corpuscules après leur ascension précipitée ; le chaud, c'est l'harmonie dont ils n'avaient pas moins besoin pour retourner à leurs lieux respectifs et y fonctionner comme auparavant. De ces deux puissances naît l'électricité ou la vie, la propulsion normale qui est et fait toute l'existence du corps.

Les corpuscules du corps et de ses circulations, dans cette enfant, se sont trouvés dans cet instant (pour vous donner une idée plus nette de leur agitation), comme les habitants d'une cité quelconque qui se trouve à la veille d'une révolution, chacun de ces habitants est inquiet, questionne, court, cherche la cause et la solution de cette révolution; de là, encombrement sur les places publiques, aux ministères et au palais même. Il y a envahissement, compression et bris des lieux et des choses qui font obstacle à l'inquiétude et à l'agitation générale; mais qu'un orateur connu, puissant, vienne haranguer la foule, qu'il soit calme et qu'il leur donne des marques de sa confiance en l'honneur et l'ordre de tous, chacun s'en retournera chez lui, plein d'espoir, fonctionner comme avant ce trouble passager. Si, au contraire, la révolution suit son cours, la chose présente disparaît pour faire place à une autre : voilà l'état de l'enfant lorsque vous êtes arrivé avec des forces suffisantes pour rétablir l'ordre au lieu troublé.

D. Qui a pu me donner de disposer de telles forces, moi qui, par le peu que j'en possède et l'état dégoûté et sensitif que vous me connaissez, ne pourrait en aucune autre circonstance faire le quart de ce que j'ai fait en celle-ci ?

R. Vous étiez assisté à cet effet; vous veniez apporter un contre-ordre de la part d'êtres supé-

rieurs à ceux de troubles qui avaient placé cette enfant dans cet état.

D. Quelle était cette assistance ; serait-ce par l'entremise de l'Esprit de la sœur de la malade ?

R. Peu vous importe ; vous avez été commandé, vous avez obéi ; réjouissez-vous des résultats que vous avez obtenus. Sa sœur était auprès de vous ; je la vois à la gauche du lit de la malade ; elle ne la quitte pas un seul instant, et veut l'emmener avec elle. Cet Esprit est un Esprit supérieur, d'amour, d'amitié, de pureté et de bonté. Il ne pouvait vivre sur la terre ; il était trop céleste pour voir plus longtemps notre dégoûtant égoïsme. Notre frère Lecocq a perdu un des plus beaux joyaux du ciel le jour où cette enfant lui a été ravie. L'homme ne peut comprendre, comme je le comprends dans mon état présent, la suavité, la pureté, la beauté de cette création. Cette chère enfant savait que sa sœur était malade et souffrait dans ce moment plus qu'avant ; c'est pourquoi elle vous l'a recommandée ; mais quand elle a vu que vous ne vous contentiez pas du soulagement, que vous l'empêchiez de la suivre, elle en a été très-attristée, et vous a quitté avec un air si peiné que je ne saurais vous le peindre : ces trois petites filles s'aiment véritablement bien.

D. Pourquoi le père lui-même n'aurait-il pas été aussi bien assisté que moi à cette occasion ?

R. Parce que le père n'est pas vous ; qu'il a ses rapports spirituels et que vous avez les vôtres ; son cœur n'est pas moins bon que le vôtre, surtout envers les enfants qu'il aime beaucoup ; mais je vous le répète, il n'est pas vous ; son état, ses affections, ne sont pas les vôtres. Réjouissez-vous, non pas que la vie matérielle lui ait été rendue ; mais la vue et la liberté des membres du côté gauche du corps. La grâce a été complète.

D. Est-ce que l'âme de cette enfant a entendu et compris mes exhortations ?

R. Certainement ; elles ont été pour elle une loi, une force, une consolation et une harmonie. Se voyant soutenue par une âme aussi dévouée et puissante, *en ce moment*, elle a pu rétablir avec plus de puissance et de promptitude l'ordre parmi ses corpuscules en état de rebellion. Il en a été de même, lorsque vous avez commandé mentalement à l'Esprit de sa sœur de ne pas faire d'efforts pour la ravir à notre monde. Cet Esprit vous a quitté avec moins de plaisir qu'il vous avait abordé. Si vous saviez avec quelle facilité les Esprits, dégagés de la matière, qui conservent de tendres affections pour nous, savent le jour de notre délivrance, et combien ils nous quittent peu. C'est tout semblable à une famille qui sait qu'un des siens subit au bagne la même peine que tous ont subie, et que tel jour son écrou est levé. Oh ! alors, il y a fête au foyer

et joie dans tous les cœurs. Quel contraste d'états, nous pleurons ce qui les rend heureux? »

Ainsi finit cette intéressante séance faite sans aucune préparation, et qui, cependant, n'est pas une des moins instructives et consolantes de toutes celles que nous avons faites jusqu'à ce jour. En ce qu'elle contient plusieurs propositions que sauront bien découvrir les étudiants magnétistes, mais observateurs impartiaux. Nous nous contenterons d'en faire ressortir que : si la parole, dans tous troubles de l'Esprit, a la puissance d'en calmer les agitations, la pensée doit avoir celle, dans les mêmes troubles de l'âme, d'en calmer les émotions. Qu'on ne confonde pas chez l'homme l'Esprit et l'âme, en ce que l'Esprit est la voix collective des corpuscules du corps; voix, dirai-je, *matérielle*, qui exige le contact, le mouvement, la manipulation, le son même des corps; quand la première est une voix éminemment spirituelle, qui n'exige que la sphère, le frôlement, l'arôme, dirai-je, de la pensée. En bonne magnétisation, *manipulez le corps* et PARLEZ MENTALEMENT A L'AME.

Que nos lecteurs raffermissent leur foi dans la puissance de l'agent magnétique curatif, à la lecture de cet article; qu'ils ne désespèrent en semblable occasion, qu'à l'ouverture de la porte des cieux qui est la tombe matérielle.

ALP. CAHAGNET.

DEUXIÈME APPARITION

DE L'ESPRIT PHYDIAS.

Le 13 mai 1856, le même artiste, cité page 320, tom IIIe, désira obtenir quelques nouveaux renseignements de l'Esprit Phydias, vu que cet Esprit avait dit, dans sa première apparition, qu'il réfléchirait sur l'outil qu'il avait enseigné pour tailler le porphyre. L'évocateur me dit avoir eu une vision (comme elle la lui avait été prédite par Adèle), la deuxième nuit qui avait suivi la promesse faite à cet égard par l'Esprit Phydias. Cette apparition était une statue en marbre blanc représentant une femme en pied et debout; mais le voyant ne se rappelait pas au juste ce qu'elle tenait à la main. Aussitôt que la lucide dit l'Esprit Phydias présent, ce monsieur le questionne ainsi qu'il suit :

D. Avez-vous réfléchi à l'outil dont vous m'avez enseigné la composition et la forme ; puis-je en faire faire un semblable ?

R. Oui, je crois que vous réussirez à tailler le porphyre avec lui.

D. Est-ce à vous que je dois la vision que j'ai eue hier au matin entre deux sommeils ?

R. Oui.

D. Que représentait la statue que vous m'avez montrée ?

R. L'Histoire.

D. C'était donc un livre qu'elle tenait à sa main ?

R. Oui.

D. Pourquoi m'avez-vous présenté ce sujet plutôt qu'un autre ?

R. Je vous l'ai présenté comme modèle de forme et de grâce ; je vous en présenterai d'autres.

D. Vous êtes donc bien décidé à m'éclairer de vos lumières sur cet art ?

R. Oui, et vous réussirez. Un jour viendra où vous sculpterez des statues en or.

D. Dites donc qu'on en pourra fondre si l'or devient assez commun pour cela, et non les sculpter, ce qui serait plus coûteux.

R. L'or deviendra assez commun pour cela, et la sculpture sera toujours beaucoup plus recherchée que la fonte : *l'art est et sera toujours l'art.* Vous avez déjà beaucoup trouvé de mines d'or ; mais vous en trouverez encore beaucoup d'autres. On doit en trouver une sous peu en Russie, qui sera de cet or vert dont je vous ai parlé ; elle sera considérable.

D. Dans quelle région de la Russie trouvera-t-on cette mine ?

R. Dans la région la plus froide, vu que l'or jaune se trouve dans les régions plus chaudes.

D. Pourriez-vous me [illegible] à [illegible] Saint-Pétersbourg, par exemple ?

R. A quatre cents lieues [illegible].

D. Est-ce en Russie même ?

R. C'est entre la Russie [illegible]

D. C'est tout ce que [illegible] à cet égard ?

R. Oui, cette découverte [illegible] le pense.

D. Dois-je en parler [illegible]

R. Non, [illegible] connaissance [illegible]

D. Ce sera [illegible] tues en or ?

R. Soyez assuré [illegible]

D. Pourriez-vous [illegible] que je pourrais [illegible]

R. A [illegible] sur son [illegible] son vol.

D. Qu'est [illegible]

R. C'est a [illegible] a montrée [illegible]

D. Je [illegible] mais qu'est [illegible] vous fait voir ?

R. Elle représente [illegible] Temps

D. Le Temps [illegible]

semble ; mais ordinairement on représente le Temps sous la figure d'un vieillard ?

R. C'est le tort qu'on a, car le Temps n'est ni vieux ni jeune ; il est ce que je le vois.

D. Que signifie cette hirondelle que cette femme a posée sur son doigt ?

R. Elle représente la vitesse et la légèreté avec lesquelles le Temps passe. Le bras de cette femme est tendu avec grâce vers l'immensité, que l'oiseau semble mesurer de l'œil et convoiter de franchir. Oh ! si vous voyiez comme cette statue est belle, bien faite et pleine d'expression ! vous voudriez bien en faire une semblable ?

D. Je préférerais faire un groupe de plusieurs personnes.

R. Après un moment d'attente, la lucide dit que l'Esprit Phydias lui fait voir un groupe composé d'une femme un peu âgée, ayant à ses côtés deux jeunes filles dont elle semble être la mère.

D. Que représente ce groupe ?

R. L'Instruction religieuse. Que l'expression de cette femme (que je suppose être la mère des deux autres) est belle de religion, et que sa figure est douce !.... Ses yeux sont fixés vers les cieux qu'elle regarde et qu'elle montre du doigt à ces jeunes filles avec un amour inexprimable. Elle est appuyée sur l'épaule de l'une des deux. L'autre est à sa droite, détachée d'elle, et semble aussi

belle qu'[illegible]
jamais d'[illegible]
D. C'est [illegible]
historique. [illegible]
sujet [illegible]
R. Il [illegible]
que le [illegible]
plusieurs [illegible]
à son [illegible]
poison. Il [illegible]
prêt à [illegible]
son [illegible]
étant [illegible]
l'une [illegible]
avait [illegible]
la [illegible]
remarque. [illegible]
quelques [illegible]
donner [illegible]
[illegible]
fut [illegible]
le sujet. [illegible]
parler [illegible]
forte. [illegible]
ment. [illegible]
maintenant [illegible]
5° [illegible]
son à [illegible]

l'avait corrigé : l'œuvre doit être convenable maintenant, dit-il, en attendant, avec une sorte d'anxiété, l'opinion du grand maître. Hélas ! quel est son désappointement, lorsqu'il entend dire que la pose de Napoléon est *assez* bien, mais que son regard est mauvais, qu'il n'est pas en rapport avec l'action qu'il fait, ce qui en enlève toute l'assurance et même toute la grâce.

4° Une troisième fois, l'inobservation est réparée, l'œuvre est présentable. Vient le tour du groupe de l'enfant protégé par l'aigle; différentes observations sont présentées de la même manière, et à chacune l'artiste reconnaît leur exactitude. Ce qui nous prouve que si bon œil matériel, des mieux exercés à l'appréciation des choses, ne vaut pas l'œil spirituel, tout idéal, tout imaginaire qu'on le dit être.

Des questions intimes terminèrent chaque séance. Ce monsieur (dont nous connaissons le nom et l'honorable position en ce jour) parut on ne peut plus satisfait. Si nous pouvions en dire plus?... Mais le silence qui nous est commandé est respecté religieusement par nous. Nous n'avons désiré extraire de ces séances que ce qu'il nous est permis de publier. Nous ajouterons que ce monsieur a eu une deuxième vision au moment où il allait commander l'outil conseillé, vision par laquelle il l'a vu d'une toute autre forme que celle qu'il allait lui faire

donner. Cet outil pourra être fondu par un ouvrier adroit que ce monsieur a trouvé. Le renseignement cité ne peut être, à n'en pouvoir douter, le fruit de l'imagination de ce monsieur, et qui plus est, nous ne pensons pas que ce savant ait l'imagination assez mobile pour agir sans plus d'examen.

ALP. CAHAGNET.

ESSAI DE POÉSIE SPIRITUALISTE.

Dialogues entre un Magnétiste et une Somnambule (1).

PREMIÈRE SÉANCE.

LA SOMNAMBULE.

Pardonnez-moi, monsieur, on m'a dit que chez vous,
Aux morts, à votre gré, l'on donnait rendez vous;
Qu'ils répondaient à ceux, dont l'âme inconsolable
Les priait d'apparaître au lucide admirable,
Qu'à cet effet vos soins avaient su préparer.
Une telle séance oserai-je espérer?

(1) Une jeune personne, somnambule naturelle, est envoyée par de ses amis chez le Magnétiste précité, afin que ce dernier (sur la recommandation qui lui en a été faite) lui propose d'être endormie, pour calmer, si faire se peut, la douleur très-vive qu'elle éprouve de la perte de l'ami de son cœur. Le Magnétiste connaît cette perte, c'est pourquoi il aborde cette question avec l'indiscrétion que comporte ses premières réponses.

LE MAGNÉTISTE.

Instrument impuissant, sans la bonté divine,
Je ne sais qu'obéir, sous elle je m'incline.
Quel être à vos regards manque donc en ce jour?
Si jeune, quel regret?... Serait-ce de l'amour?...

LA SOMNAMBULE.

Quel regret?... C'est un mort que mon cœur vous réclame;
Léon, mon bien-aimé! la moitié de mon âme;
(Se disant à demi-voix, en pleurant.)
Léon qui ne vit plus!... O folle que je suis!
Que viens-je demander aux ténèbres des nuits?
(S'adressant au Magnétiste.)
Si jeune, pensez-vous, on ne devrait connaître
Que le toit paternel, que les jeux, le bien-être.
C'est ce que j'ai connu jusque dans son berceau;
C'est ce que m'a ravi le marbre du tombeau.
Si je pouvais le voir, que je serais heureuse!
En pensant à la mort, je serais moins peureuse.
Mais que dis-je?... Excusez, monsieur, c'est du transport.
Quand on est mort, hélas! tout en nous est bien mort.

LE MAGNÉTISTE.

Voulez-vous me prêter votre tête agitée
Par cent vœux sans espoir, une foi contestée,
Que j'en calme le feu?

LA SOMNAMBULE.

Calmez et tête et cœur.
Conduisez-moi vers lui, si le veut le Seigneur.

LE MAGNÉTISTE, *se disant à voix basse après un instant de magnétisation.*

Quinze minutes sont tout au plus écoulées;
Oui, l'une à l'autre ses paupières sont collées,

Aurai-je fait erreur, en créant un tableau
Lancé vers l'horizon par mon pauvre cerveau?
Où serait-ce bien lui?... Si c'est lui qu'il revienne,
Qu'avec le mien son cœur un instant s'entretienne.
(*Elle attend un bon moment; ne le voyant pas revenir, elle reprend.*)
Non, il ne revient pas... Je ne l'ai pas créé,
Sans quoi je le créerais, deux, vingt fois à mon gré.
Je n'en peux savoir plus. Quel énorme mystère!
Que savons-nous, hélas! habitants de la terre,
Sur ton œuvre, ô mon Dieu! si riche de grandeur,
D'harmonie et d'amour, de grâce et de candeur?

LE MAGNÉTISTE, *voyant que la Lucide fait de grands efforts pour revoir l'être de son affection, croit devoir ne pas prolonger cette séance, et lui dit à cet effet.*

Nous connaissons bien peu jusqu'où notre puissance
Peut atteindre, ou mieux voir tant de magnificence.
Tout connaître en un jour ne nous est pas permis.
Aux ordres du Très-Haut sachons rester soumis.
Que cette étude soit aujourd'hui la première.
Rouvrez vos yeux, enfant, à l'obscure lumière
Qui vous cache celui que vous verrez demain,
Si votre tête encor veut s'offrir à ma main.

DEUXIÈME SÉANCE.

LA SOMNAMBULE.

Vous me voyez, monsieur, au rendez-vous fidèle.
Mon front vous appartient, prenez-en la tutelle;
Mais laissez à ma main toute sa liberté
Pour satisfaire mieux ma curiosité.
Aucun témoin ne vaut quelques mots d'écriture;
Nul ne sait mieux qu'un peintre étudier la peinture.
Je m'abandonne à vous.

LE MAGNÉTISTE.

J'accepte avec plaisir.
Allez où je voudrais aller à mon loisir.
Avertissez-moi quand vous déploierez vos ailes
Pour mieux vous élever aux sphères éternelles.

LA SOMNAMBULE, *après un instant de magnétisation.*

Mes ailes sont en moi ; l'espace, l'univers,
Les mondes et les cieux en moi se sont ouverts.
Se sont ouverts en moi, n'est pas ce qu'on doit dire,
Mais *sont représentés*, comme en un vaste empire.
Toutes les nations ont leur ambassadeur
Pour faire respecter leurs droits et leur grandeur.
Par eux on peut connaître, exposer et défendre
Les usages, les lois, les droits communs, s'entendre
Avec plus d'harmonie et de facilité,
En tout cœur, tout foyer être mieux écouté.
Voilà ce que je suis, où je suis, et dois être
Un être renfermant ou comprenant tout être.
Dans cet état, mon cœur se trouve trop heureux
Pour ne pas satisfaire au moindre de vos vœux.

LE MAGNÉTISTE.

De mes vœux, le plus cher est d'appeler cette ombre
Qu'hier s'est présentée un moment par trop sombre,
Pour que vos grands beaux yeux puissent mieux la fixer,
Et votre âme avec elle un instant converser.

LA SOMNAMBULE.

Oui, mon Léon chéri ! de mon cœur l'espérance,
L'ange de mon berceau, mon seul ami d'enfance...
Il ne peut être mort... la mort n'existe pas.
Que les hommes sont sots avec leur noir trépas !
Est-ce que du Seigneur l'œuvre grande et si belle
Peut être anéantie et devenir mortelle ?

Allons donc! ce néant est une folle erreur
Qui loin d'amour pour Dieu fait naître la terreur.
Quelle sensation, au moment, éprouvai-je?
Quel être est près de moi?... C'est lui! mais le verrai-je?
Oh!...

LE MAGNÉTISTE, *se disant à part.*

Elle est avec lui, laissons-les un moment;
Surveillons, prévoyons tout trouble, tout tourment;
Apprêtons nos questions pendant ce court silence.
Non... vaut mieux qu'elle écrive, et vue et conférence,
Sous cette impression, les détails mieux rendus
Feront plus sur son cœur et ses sens confondus.

LA SOMNAMBULE, *après avoir écrit quelques lignes et gardé un moment de silence.*

Merci, mon Dieu, merci, votre immense sagesse
Plane trop au-dessus de notre *petitesse*,
Pour être de nos cœurs comprise dans ce jour.
L'aveugle-né ne sait que palper le contour
De tout ce dont il veut reconnaître la forme,
Et là son jugement à son tact se conforme.
L'homme non moins aveugle, en tout ce que ses yeux
Ne peuvent découvrir, ne veut admettre mieux.
C'est ainsi qu'il n'admet qu'une seule existence,
Vu que seule elle fait à ses sens résistance.
Mais là, dans mon interne, est un autre exister
Qu'on ne peut méconnaître et non plus contester:
C'est par lui que je vois, que je sais tant de chose,
Et que la tombe, hélas! que je croyais bien close
Sur tout mon bien-aimé n'a pu le contenir,
Ni son âme si belle un moment retenir.
Je suis bien avec lui, je lui parle à mon aise;
Je l'entends, je le sens, jusqu'à ce qu'il me plaise
De voir ou d'éprouver une autre émotion.

(*La somnambule écrit encore quelques lignes.*

LE MAGNÉTISTE.

Qui sait si dans ce cas l'imagination
Ne jouerait pas un rôle à votre insu, ma chère,
En créant un faux être, une image éphémère?

LA SOMNAMBULE.

Si c'est à mon insu que mon esprit agit,
Loin de rapetisser la question l'élargit.
En m'absorbant ainsi dans un invisible être
Qui sait ce que j'ignore, et paraissant bien être
Détaché, distancé de mes yeux, de mes sens,
Plein de variétés, de savoirs en tous sens,
De manière à charmer votre noble obligeance,
Et vaincre très-souvent votre triste exigence,
C'est toujours accorder un sublime pouvoir
A cet être inconnu de votre grand savoir.
En plus, si c'est par lui que j'annule l'espace,
Que je vois le passé, l'avenir, ce qui passe,
Que je suis dans tout lieu que je ne connais pas,
Que je vois toute vie et me ris du trépas,
Qu'on puisse vérifier et ma vue et mon dire,
Loin d'annuler l'Esprit on en prouve l'empire,
Et l'on fait exister, par la force des faits,
Cet être qu'on récuse, en en marquant les traits.

LE MAGNÉTISTE.

Hier, vous-même encore accusiez la nature
De ne point nous prouver l'existence future.

LA SOMNAMBULE.

Hier, comme aujourd'hui, j'ignorais ce que peut
L'homme dans cet état qui le fait ce qu'il veut;
J'avais trop accordé de vie à la matière,
Et de mort à l'esprit qui lui sert de lumière;
De moteur, de sensuel, d'exister, de soutien,
Qui la fait être tout, quoique simple lien

Entre deux seuls états de la même substance,
Que l'optique, trompé par trop peu de constance,
Certifie ou récuse à son gré, sans souci,
En disant que cela ne peut être ceci.

LE MAGNÉTISTE.

Je suis content de vous; mais la métaphysique
Vous éloigne, je crois, du sujet tout physique
Pour lequel vous avez entré dans ce sommeil.
Occupez-vous de lui, pour qu'à votre réveil
Vous puissiez croire au moins avec plus d'assurance
Qu'il a fait près de vous un acte de présence.

LA SOMNAMBULE, *après un moment d'entretien avec Léon, dit.*

Vous poserez un doigt là, voyez, sur mon front,
Lorsque mes yeux ouverts, les vôtres fixeront;
Puis je me souviendrai de ma douce surprise,
Et que sur le néant j'étais bien mal apprise;
Je saurai que Léon m'a dit... Mais permettez
Que je garde pour moi...

LE MAGNÉTISTE.

Je permets. Admettez,
A votre tour, que je dégage vos paupières
De l'agent qui les tient depuis une heure entière
Closes, comme si vous vouliez toujours dormir,
Et sur tous nos tracas à jamais les rouvrir.

TROISIÈME SÉANCE.

LA SOMNAMBULE.

Une troisième fois dormir je viens encore.
Qui m'entraîne à le faire? voilà ce que j'ignore.
L'écrit qu'hier j'ai lu m'a donné de la foi.
Que votre main, monsieur, s'étende encor sur moi,
Si cela vous convient, j'en serai très-charmée,

LE MAGNÉTISTE.

De mon cœur cette étude est cent fois trop aimée
Pour refuser, hélas! un si doux passe-temps.
(*Le Magnétiste, tout en magnétisant, continue par ces mots.*)
Quittez nos antres noirs pour de plus gais printemps;
Allez du ciel, enfant, reconnaître les charmes,
Et laissez à vos pieds de la terre les larmes.

LA SOMNAMBULE, *étant en sommeil.*

Assez, reposez-vous... Je me trouve très-bien;
L'Esprit a de la chair rompu le lourd lien.
Le ciel éblouissant que je vois, je vous jure,
Ne me fait pas pleurer votre sombre nature...
Avez-vous quelque chose à connaître ou traiter?
Me faire voir un lieu? quelque être à consulter?

LE MAGNÉTISTE.

Hier, vous avez vu votre ami du jeune âge.
Je voudrais qu'aujourd'hui vous me donniez un gage
De complaisante étude, en traitant librement
De Dieu, des cieux, de l'ange, et me dire comment
L'homme ne peut, malgré ses efforts, son génie,
Coordonner, connaître, admettre une autre vie.

LA SOMNAMBULE.

Vous demandez beaucoup, je crois, à votre tour;
Faire les premiers pas, n'est pas la fin du tour
De ce cercle sans points de centre et de limites :
En rapport le savoir est avec nos mérites.
Ce que je sais sur Dieu, dans l'état où je suis,
Est par trop étendu pour être bien compris
De l'homme, si *bouffi* d'orgueil et de sottise,
Qui le façonne, hélas! et l'explique à sa guise;

Au tribunal, en fait un pauvre mannequin,
Et l'adore à genoux sous l'habit d'arlequin.
Les cieux sont en tout lieu : tout corps, toute âme juste,
Tout bienfait, tout amour, ce qui germe s'incruste
Au plus profond du cœur de l'être en général;
Les cieux sont même, hélas! jusqu'au centre du mal.
Les cieux, c'est le bonheur, l'état que chacun rêve,
L'élément du moment, sans trouble, ni sans trêve;
C'est pour l'homme orgueilleux le titre, le blason;
Pour l'homme humble, la paix de l'âme et la raison.
Il n'y a pas de lieux, de globes, ni de sphères
Qui soient à nos désirs plus heureux, plus prospères.
C'est l'interne de l'être où tout vit et produit
Des tracas du salon au calme du réduit.
L'ange, c'est le complet de la noble sagesse,
Qui tout a vu, compris, et bonheur et détresse,
La générosité, la haine, la douceur,
Le pour soi, le pour tous, la force, la souleur,
L'isolement, l'union, le trouble, l'harmonie,
Le nom de citoyen et le nom de patrie,
La chaumière, le trône, et le bagne et l'autel,
Puis l'erreur du néant, le vrai de l'immortel.
L'ange est l'être qui voit, qui conduit, qui gouverne
L'opprimé, le tyran, le palais, la caverne;
C'est le régulateur, le législe divin
Qui connaît tous nos vœux et met à tout un frein.
L'ange est de l'Éternel la puissance sacrée;
Il est l'âme de l'homme à la vie épurée.
L'homme, c'est l'ange encor à l'état d'embryon,
Au banquet de la vie un simple amphytrion,
Portant ses premiers pas dans cette obscure route
Où croît le bien, le mal, le savoir et le doute,
Cultivant avec goût la satire et l'orgueil,
De la raison jamais ne franchissant le seuil;

Dès l'enfance [illegible]
Vieillard, jouant [illegible]
Offrant tout [illegible]
Faisant [illegible]
Voilà l'homme [illegible]
Qui veut [illegible]
C'est un être [illegible]
Qui n'a [illegible]
Je vous a [illegible]
Ce que dans [illegible]
Ce que je [illegible]
Content [illegible]

[illegible]

Votre [illegible]
Votre [illegible]
L'homme [illegible]
Comme [illegible]
Mais [illegible]
Laissons-[illegible]
Par [illegible]
Qu'y [illegible]

[illegible]

Vous voulez [illegible]
D [illegible]
Qu'on [illegible]
Lieux que [illegible]
Vous [illegible]
Où respirent [illegible]
Des [illegible]
Des plaines [illegible]
Habilés, [illegible]
Un soupir [illegible]
Ce sont de [illegible]

Des fleurs sans fenaison, un printemps éternel,
Une pure lumière, un beau ciel sans nuages,
Des mers réfléchissant le calme de leurs plages,
L'harmonie en tout lieu, le bonheur en tout cœur :
Voilà ce que je sais des bienfaits du Seigneur.

LE MAGNÉTISTE.

Connait-on la famille et l'amour de la terre,
Le commerce, les arts, le savoir prolétaire,
Ou la béatitude est-elle des élus
Le seul état heureux qui leur convient le plus ?

LA SOMNAMBULE.

Dépendant quelque temps de nos mœurs, nos usages,
Des grandeurs et des droits, des savoirs et des âges,
Nous nous groupons encore autour du bon foyer
Qui s'ouvrit sur nos pas, et vit se déployer
Nos forces et nos jeux, notre amour de la vie,
Notre âme confiante, en *tous vœux desservie.*
Les noms de père et mère, enfants, frères et sœur,
Sont encor prononcés avec respect, douceur;
Mais on comprend enfin que Dieu, l'unique père
De tout ce qui respire au ciel et sur la terre,
Est le seul point central où tout doit converger,
Qu'une telle grandeur ne peut se partager.
Chacun étant enfant et père au même titre,
Sent qu'il ne peut porter sur son front cette mitre
Qui n'appartient qu'à Dieu... Là naît l'humilité
Qui récuse ses droits à la paternité.
A ce premier état, un deuxième succède;
La domination à la fraternité cède;
Chacun, plus éclairé sur ses droits, sa valeur,
Est moins tout dans le tout, sans honte et sans douleur,
Suit ainsi son chemin comme l'oiseau qui vole
Du bas de l'édifice au haut de sa coupole.

Le commerce, les arts brillent avec éclat,
Mais non par le besoin, comme dans notre état :
C'est une affection, un fraternel échange
De bons rapports; enfin, c'est un heureux mélange
Ne troublant aucun cœur, ne laissant après eux
Que des frères contents d'être et voir des heureux.
Cessons pour un moment cette sublime étude...
Laissez-moi me livrer à la béatitude!...

(*La Lucide entre en extase, et reste dans cet état pendant quelques temps, pendant lesquels son magnétiste ne lui adresse aucune question. Revenant à son premier état, elle s'exprime ainsi.*)

On m'a permis de voir, de goûter le bonheur!
Ce bonheur si parfait dont Dieu seul est l'auteur.
L'air le plus pur et doux qui se puisse comprendre,
Les plus célestes voix que l'âme puisse entendre
Ouvrent ce bel état par les plus doux accents,
Dans le ravissement font entrer tous les sens;
Puis des flots de lumière aux couleurs les plus vives,
Des brises de parfum, essences primitives
De jardins spacieux aux gracieux contours;
Des bosquets, des gazons plus doux que le velours
Qu'habitent de l'insecte au papillon volage,
Du daim vif à l'oiseau, dont le doux voisinage
Invite tous les cœurs à goûter d'un repos
Que ne peuvent troubler de délirants propos,
Du simple couple à la grande et calme assemblée,
Jouissent du bonheur dont chaque âme est comblée.
Le haut savoir préside aux méditations;
Égales en tout cœur sont les convictions.
Plus de professorat, plus d'ennuyeuse école,
Plus de sots arguements, plus de sotte parole,
Chacun sent, voit et sait la nature à son gré;
Table rase a passé sur l'inégale degré.

Des globes on connaît la vieillesse et l'histoire,
Et du Seigneur combien est immense la gloire.
Pleins d'admiration envers tant d'harmonie,
Tous les cœurs, en un chœur riche de symphonie,
Chantent gloire au Très-Haut, gloire aux éternités
Qui voient se dérouler tant d'immenses beautés !
Vous en dirai-je plus ? Le voulant, le pourrai-je ?
Non, l'on ne traduit pas par des mots ce cortège
De globes et de cieux, d'êtres et d'éléments
Qui viennent saluer le Créateur des temps !
Non, cette extension de douces jouissances,
Cet état si complet en savoir, en puissances,
En sagesse, en bonheur, en d'innocents amours,
Où le siècle ignoré, fait ignorer les jours,
Ne peuvent être admis de cerveaux en délire
Qui sur un sac d'écus fondent tout leur empire.
Trop heureuse je suis d'oublier ce beau ciel,
En rentrant parmi vous dans votre lourd sommeil.
Veuillez me rappeler à la triste existence
Que je dois terminer avec calme et constance (1).

ALP. CAHAGNET.

(1) Si je me suis permis cet essai de poésie, ce n'a été qu'en vue de produire un moment de délassement instructif aux personnes qui voudraient réciter ces vers en société; et par ce fait stimuler la curiosité des incrédules. On ne peut trop frapper aux portes des ennemis de nos doctrines. La poésie est une muse qui est reçue en tous lieux. *(Note de l'Auteur.)*

REVUE MAGNÉTIQUE.

Nous croyons faire plaisir aux lecteurs de l'*Encyclopédie*, en leur faisant passer sous les yeux cet extrait de la conversation d'une soirée intime, racontée par M. Paul d'Ivoi, dans sa chronique parisienne parue dans le *Messager* du 4 août 1858.

Cette soirée avait lieu chez une dame Z... où se trouvaient réunies plusieurs personnes de distinction, qui passaient en revue plusieurs gravures du temps passé. Chaque sujet provoquait une conversation plus ou moins philosophique et sérieuse; on arrive à parler de la folie; c'est alors qu'un des acteurs de cette intimité prit la parole. Nous laissons parler le chroniqueur.

« ..... Un de nos peintres, les plus justement admirés, observateur profond, coloriste et penseur, nous racontait à ce propos qu'il avait été fou pendant quelques mois, — c'est pour cela que je ne dis pas son nom. — Fou, lui demanda madame de S..., eh pourquoi? est-ce par amour? par chagrin? Est-ce par... J'étais devenu fou par silence, répondit l'artiste. J'étais allé en Italie, et j'avais loué une maison de campagne à deux lieues de Palerme. Là, seul en face de cette nature grandiose et morne, je me suis mis à observer, à étudier, à peindre. — Au bout de six semaines, j'avais fait un chef-d'œuvre et j'étais fou.

Comment expliquez-vous cela ? s'écria-t-on de tous côtés.

» Je n'explique pas, je raconte. Je dis qu'il n'est pas bon que la rêverie soit privée du secours de la parole et soit comme *emprisonnée* dans l'âme, car alors elle y produit des effets trop violents pour que nous puissions les supporter. *Lorsque nos pensées, débarrassées des mots qui sont leurs corps, se réunissent comme des âmes dans notre pauvre cerveau, elles ont pour notre esprit un langage dont nos organes ne peuvent soutenir la puissance, une musique qui n'est point faite pour les oreilles de l'homme.*

» C'est la rêverie muette qui a fait tant de grands hommes, tant de grands fous ! c'est la rêverie muette qui a fait de Pascal le fou sublime, qui se croyait en enfer ; c'est la rêverie muette qui poussait Goethe à se croire un Dieu ; Jean-Jacques, fondant en larmes après un quart d'heure de rêverie muette, était fou. Quand on rêve, il faut s'entourer des amis de votre toit, des familiers de votre cœur ; il faut causer en rêvant, la rêverie va moins haut, elle ne se perd pas dans les nuages, elle marche d'un pas bien plus doux et bien plus sûr, elle est moins capable d'enfanter des miracles, mais elle ne vous expose pas à la folie. »

Nous pouvons regretter de ne pas connaître cet artiste qui sait entrer ainsi dans la métaphysique,

et qui, nous pouvons le croire, comprend la *pensée* comme l'a comprise l'auteur du *Sanctuaire du spiritualisme*, ouvrage dans lequel nous trouvons ces passages, pag. 46 : « ... La pensée est directement la forme type du sujet. Cette langue universelle, panorama représentatif vivant de tout ce qui existe, *seule et vraie forme interne de la parole*, parole qui n'est *elle-même* qu'une *enveloppe* qui rend la pensée sensible à nos sens. » Et plus loin, pag. 47 : « ... Le paradis terrestre n'est point autre chose que l'homme-univers, le microcosme, l'homme interne, et cette nomenclature n'est aussi autre chose que le *type même enfermé dans les mots, dans les noms, dans les sons substantiels* pour nos organes, et que nous nommons encore substantifs aujourd'hui, etc. »

N'est-ce pas M. Paul d'Ivoi, que votre artiste distingué a bien compris *la pensée* comme nous la comprenons ? Nous sommes persuadés qu'il eût été de l'avis du même auteur, qui a écrit plus tard la *Lumière des morts*, ouvrage qui contient encore cette phrase, qui est la clef de voûte de toutes métaphysiques. — Pag. 91, où il est écrit : « La *pensée*, pour nous, *est un être objectif* ayant *vie* et *forme*, » suit la démonstration claire et précise de cette proposition que comprendrait parfaitement ce peintre observateur.

Nous le répétons ici, tous les penseurs, méta-

physiciens avancés, finiront par reconnaître que tous les ouvrages composés par l'auteur des *Arcanes de la vie future dévoilés*, contiennent des richesses en solutions de cet ordre, et qu'ils seront un jour les seuls qui resteront dans leur bibliothèque. — Mais on eût envoyé ces livres à M. Paul d'Ivoi, comme cela a été fait a tant d'autres, il eût agi de la même manière, il n'en aurait aucunement parlé : un ex-tourneur en chaises, sans réputation littéraire, n'eût pu occuper la plume de ce chroniqueur spirituel. Les mêmes pensées manifestées par un personnage déjà posé dans le monde, lui semblent bien différentes, il est vrai, que pour la masse des lecteurs (je ne dis pas des penseurs), il faut l'enveloppe, la forme, il faut cette personnalité titrée par la société, titres qui fascinent les hommes ordinaires, rien qu'à leur audition, et comme les critiques écrivent pour cette portion du public, ils le servent en conséquence; c'est une faiblesse de conscience, c'est vrai. Mais prendre l'initiative de défendre une cause avec un nom si *maigrelet*, si dépourvu de puissance extérieure, jamais. Non, il faut toujours cet habit qui souvent enveloppe le crétinisme le plus complet; il faut cette forme de littérature à laquelle M. E. Guillot, de l'*Union magnétique*, attache toute puissance. — Dites des absurdités, mais dites-les avec éloquence, et vous serez écouté ; écrivez-les de même, et vous

serez lu. — Mais des solutions, des propositions utiles, élevées, dites brutalement, avec virilité, sans formes accessoires; arrière le joyau qui nous arrive ainsi sans être paré. Hommes studieux, tel n'est pas votre avis, nous en sommes convaincus.

— M. Pierart continue, dans sa *Revue spiritualiste*, de défendre le drapeau du spiritualisme avec la même foi que le premier jour, son front ne s'incline pas sous la peur du qu'en dira-t-on ; bien au contraire, son courage est jusqu'à ce jour aussi inébranlable que sa conviction. Dans sa huitième livraison, il rend publiques les expériences qu'il a provoquées et dont il a été témoin, au Panthéon, le 28 juin dernier.

Après avoir décrit différents signes dessinés sur des papiers, dont la vérification avait été faite très-minutieusement, il dit ceci : « Je n'avais sur moi, en ce moment, qu'une image représentant une tête d'*Ecce homo*. Je donnai cette image à mademoiselle Blanche (le médium), qui l'alla déposer en ma présence. Je l'allai retirer, et cela d'après un nouveau signal qui nous fut donné par l'esprit dans l'escalier de l'autel. Je trouvai une croix très-bien dessinée sur l'image du Christ. La branche verticale de cette croix, comme on peut le voir encore, suivait exactement toute la ligne du sourcil gauche et du nez, de telle sorte qu'il n'aurait jamais pu

être au pouvoir de personne d'en tracer une semblable, à moins de tenir l'image posée sur une table, pupitre ou objet quelconque.

» Grande fut mon admiration devant un tel prodige. Prodige bien remarquable en effet, et qui, vu les précautions prises par nous, défie aussi bien les contradictions de l'incrédulité que les jugements de ceux qui ont l'habitude d'attribuer au démon la production des phénomènes les plus consolants. Car il est bien évident qu'ici ce n'est pas le démon, qu'un simple signe de croix fait fuir, s'il en faut croire les catholiques, qui est venu tracer au pied des autels le signe de la rédemption, et cela sur la face même du Sauveur. — Voilà les faits que, sur l'honneur et devant Dieu, je me suis cru obligé de faire connaître, afin qu'ils puissent servir d'enseignement et d'édification à qui de droit.

» M. le général de Brewern, rue de Chaillot, 74; M. le comte d'O, passage Saulnier, 22; M. Bellot, pasteur protestant, rue des Écuries d'Artois, 8; Mademoiselle Blanche C..., rue de Larochefoucault, 62; qui furent comme moi témoins de ces faits, sont prêts à les attester quand on voudra. »

Z. Pierart.

Dans la neuvième livraison, M. Pierart nous donne, par l'intermédiaire de M. Paul Louisy, l'un des collaborateurs de la *Biographie contemporaine*, la traduction de différentes manifestations

publiées [illegible]

curieuse. [illegible]

de la [illegible]

[illegible]

« [illegible]

[illegible] par [illegible]

[illegible]

« [illegible]

M. [illegible]

ce savant, c'est la métamorphose presque instantanée d'un cent de cuivre en pièces d'or. Le docteur possède un certain nombre de ces pièces, qui n'ont pas d'autre origine. Il me montra une solution de platine de Russie, déterminée par l'intermédiaire spirituel, ainsi qu'un morceau d'argent pur, pesant 3,980 grains, rendu tour à tour liquide et solide. Une autre fois, il introduisit plusieurs pièces de monnaie de valeur inégale dans un bocal bien bouché, et enferma le bocal dans une caisse de bois dont le couvercle fut solidement fixé. Au bout de trois minutes, toutes les pièces étaient converties en un seul morceau d'or. Le docteur en reconnut le titre, remit les choses en l'état et demanda la contre-épreuve : cinq minutes après, il retrouvait parfaitement intactes les différentes pièces de monnaie qui avaient subi cette inexplicable transformation. Comme les expériences de ce genre se produisent fréquemment dans le laboratoire de M. Hare, et qu'elles ont eu pour témoins des gens dignes de foi, je n'en parle que pour mémoire, et j'arrive au fait qui s'est passé sous mes yeux.

» Lorsque j'entrai chez le docteur, il n'y avait auprès de lui que son médium habituel, Auguste Bugglex, jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, que je voyais pour la première fois. Nous nous assîmes autour d'une table, et le médium entra en

communication avec les esprits quelques instants après. Je reçus l'ordre de placer dans une boîte deux tubes de verre et deux morceaux de platine. M. Hare se leva, me remit deux tubes d'environ six pouces de long et d'un demi-pouce de diamètre, et hermétiquement fermés par les bouts, et deux morceaux de platine chacun de la grosseur d'une balle de fusil. La boîte dans laquelle je devais introduire ces objets, était devant moi sur la table; je la pris et l'examinai en tout sens avec attention; c'était une boîte ordinaire, entièrement vide, ayant la forme d'un petit pupitre à écrire, avec un couvercle à charnières et un cadenas. J'y plaçai successivement les tubes et les balles de platine et la fermai à clef, puis nous reprîmes nos siéges, M. Hare et moi. Après cinquante-cinq minutes d'attente silencieuse, les Esprits dirent, par l'intermédiaire du jeune Ruggles : « Nous avons quelque chose à montrer au docteur Péters, qu'il ouvre la boîte. » J'étendis la main sur la boîte, placée à quelques pieds de moi, et que je n'avais pas quittée des yeux; je l'ouvris... Chacun des tubes, hermétiquement scellés pourtant, contenait un morceau de platine. » (Philadelphie, 18 avril 1858).

C'est le lieu de rappeler, en la modifiant, la devise de Jacques Cœur : « A cœur croyaint, rien impossible. »

PAUL LOUISY.

— La chronique de la *Revue spiritualiste* nous apprend que le comte de Walsh, chambellan de l'Empereur, vient de consigner, dans un ouvrage paru au mois de juillet dernier, le compte-rendu de tout ce qui s'est passé par l'intermédiaire du médium Hume, au château des Tuileries ; compte-rendu que l'auteur tient directement de la bouche même de l'Empereur. Seulement l'ouvrage ne serait pas encore dans le commerce.

— Nous avons lu la livraison du mois d'août du *Journal de l'âme de Genève*, rédigé par le docteur Roessinger. Il y a dans ses théories sur l'électricité universelle, beaucoup de faits physiques et météorologiques expliqués dans le sens des définitions publiées dans l'avant dernier ouvrage de notre ami M. Cahagnet, *Révélations d'outre-tombe*. Ainsi, nous extrairons le passage suivant que nous trouvons à la page 55 de la dite livraison — « ... Si l'on étudie ces alternatives sur le globe terrestre, c'est la situation relative du soleil et celle de la lune vis-à-vis des différents points de la surface du globe, qui fait prédominer tour à tour l'énergie de l'absorption et de l'exhalation terrestre, énergie dont l'influence est excessivement remarquable, non-seulement sur les phénomènes propres aux vies minérales, végétales et animales, mais encore, et surtout pour ce qui concerne le mouvement des

masses liquides et gazeuses, je veux parler du *flux et reflux de la mer*, *des vents*, *des tempêtes*, etc., qui ne sont que les résultats des exaltations momentanées de l'*absorption* et de l'*exhaltation* terrestres sur les différents points de la surface du globe. »

Il y a un article emprunté à la *Revue spirite*, qui est semblable aux doctrines émises dans les *Arcanes de la vie future dévoilés*, et complétées dans les *Révélations d'outre-tombe*, sur les usages et les connaissances des esprits au monde spirituel.

Le docteur Roessinger publie une variété de dictées transmises par son médium, Mlle D., qui se trouvent signées : *La divine Sapience*, *Sagesse éternelle*, *Dieu*, *Très-sainte Trinité*, *le Sauveur*.

Il y eut une séance entre autres, où le rédacteur n'avait pu assister. Une explication fut donnée ce jour-là sur les ténèbres qui suivirent la mort du Christ. — Voici ce qu'il fut répondu : « *Ecris, Nicodème! Oui, j'ai voulu par cette éclipse du soleil matériel, manifester l'éclipse du soleil spirituel que l'humanité a repoussé et qui est remonté dans les sphères supérieures, en laissant l'humanité livrée à elle-même, et redemander ce soleil qu'elle avait refusé.* »

Mes bien aimés, transmettez ce message à frère Roessinger, qui, dans le numéro prochain de son

journal, le fera passer à frère Cahagnet, car ces deux cœurs sont faits pour s'enlacer... »

Le docteur Roessinger est encore un de ceux qui ont la conviction d'être en relation avec l'essence divine, etc., et d'être choisi pour opérer le travail du Seigneur.

La ville de Genève abonde en cercles, où Dieu, le Christ ont choisi une personnalité toute spéciale pour leur transmettre la vérité seule. Seulement chaque cercle ne s'aperçoit pas que la vérité de l'un n'est pas celle de son voisin, et, par ce fait, devrait faire réfléchir tous ces messies modernes, dont la société pullule aujourd'hui.

Nous avons encore un ouvrage, dont nous parlerons dans un autre numéro, écrit par un pasteur protestant qui se trouve dans la même condition avec une nuance différente. — Convenons, en terminant, que les enthousiastes ne sont pas dans les plus illettrés et les plus ignorants ; ce qui serait pourtant une raison atténuante en faveur de leur erreur.

— Il est paru, il y a quatre à cinq mois, un ouvrage intitulé ; *Les magnétiseurs jugés par eux-mêmes*. L'auteur est M. Mabru, qui s'est donné beaucoup de mal pour venir prouver, en 1858, que le magnétisme n'existe pas. Hélas !... trois fois hélas !

— D'après l'*Indépendance belge*, Regazzoni opère à Bruxelles les mêmes expériences qu'il a faites à Paris, à la grande satisfaction des Bruxellois, qui se convertissent et qui riront un jour de l'ouvrage de M. Mabru.

L. Lecocq.

LA TOQUEILLADE.

Nous lisons dans le N° 18 du *Magasin pittoresque*, page 162, l'article suivant portant le titre de la *Toqueillade*, genre de croyance indoue qui prouve, comme nous ne cessons de le répéter, que ces observations sont de tous les lieux et de tous les temps. Qu'on en juge.

« La superstition du mauvais œil existe ou a existé chez presque tous les peuples.

» Dans l'Indoustan, les Européens appellent la *toqueillade* ce privilége prétendu qu'ont certains Indiens d'affecter par leur regard les objets qu'ils fixent, et de déterminer ces objets à se modifier à leur gré ; mais chacun de ces demi-sorciers n'atteint pas tous les objets indifféremment avec sa vue : les uns, par exemple, tuent les poules en les regardant ; d'autres rendent les gens malades ;

d'autres mettent en mouvement telle ou telle passion, inspirent subitement la colère ou la jalousie, la gaîté ou la tristesse ; enfin il y en a qui, d'un coup d'œil, renversent les arbres et les maisons.

» Un missionnaire était occupé à faire abattre une vieille église, afin d'en construire une nouvelle. Un pan de muraille résistait aux efforts des ouvriers indiens. L'un d'eux se prit à dire au missionnaire : « Mon père, ah ! si un tel était ici, nous n'aurions pas tant de fatigue ; il a la toqueillade, la muraille s'écroulerait d'un seul de ses regards. » Le missionnaire sourit, et fait venir l'homme dans l'espérance de guérir les ouvriers de leur crédulité. L'homme arrive, regarde fixement la muraille, et elle tombe à l'instant avec un horrible fracas. Il est probable que les ouvriers avaient été plus fins que le missionnaire.

» Les Indiens, pour prévenir les effets de la toqueillade, suspendent des amulettes au cou de leurs enfants et des animaux. Ces amulettes sont d'acier, de laiton, d'or ou d'argent ; elles sont peu épaisses, de forme triangulaire et chargées de figures d'idoles. Leur vertu consiste à arrêter l'œil du sorcier, et à lui ôter la faculté de regarder au-delà. Afin de garantir les champs, les jardins, les maisons de la funeste influence de la toqueillade, on place sur des piques des vases de terre blanchie avec de la chaux, et mouchetés de taches noires. »

VOYAGES ET ÉTUDES

SUR LA PLANÈTE MERCURE,

PAR LE LUCIDE RAVET,

SOUS LA CONDUITE DE L'ESPRIT GALILÉE.

INTRODUCTION.

PREMIÈRE ÉTUDE.

Nos lecteurs ont lu les intéressantes descriptions sur la planète la lune, mentionnées tome IIIe des *Arcanes de la vie future dévoilés*, descriptions recueillies dans les voyages faits par la lucide Adèle Maginot sur ce globe, sous la conduite de l'Esprit Emmanuel Swedenberg. Cet Esprit avait déjà publié *les terres planétaires et astrales, etc.*, qui font suite au *Traité du Ciel et de l'Enfer*, traduction Pernetty, ouvrage qui a produit et produit toujours une agréable impression. Nous avons obtenu le même résultat par la publication des voyages précités. Ne voulant pas en rester là, nous demandâmes, dans cette intention, à l'Esprit Galilée, s'il voudrait conduire notre lucide Ravet sur une planète quelconque du choix de cet Esprit? Sa réponse fut affirmative; mais des circonstances imprévues de travaux manuels avaient empêché Ravet d'étudier à nouveau depuis la publication des *Révélations* d'outre-tombe (1) dont il est le héros. Se

(1) Ouvrage qui contient également de curieux renseignements sur la topographie de la lune.

sentant plus libre et mieux disposé en ce jour, il se propose de lui-même de recommencer ces études; je lui rappelle à cet effet l'engagement pris antérieurement avec l'Esprit Galilée de faire un ou plusieurs voyages planétaires; ce à quoi il souscrit avec plaisir. Lorsque ce lucide est en sommeil magnétique, je lui propose d'appeler l'Esprit Galilée, ce qu'il s'empresse de faire, et me dit quand cet Esprit est présent. Je fais alors un petit résumé de nos nouvelles études, résumé que Galilée accepte avec plaisir. Je remets donc sous la garde et la conduite de ce bon Esprit le lucide Ravet, auquel je recommande de rompre lui-même le silence que son voyage allait causer entre nous deux; le tout bien entendu et bien souscrit, je reçois les adieux du lucide, et je reste en l'attendant au moins trente minutes, pendant lesquelles il ne donne aucun signe extérieur d'existence. Lorsqu'il revient auprès de moi, je le prie de me raconter ce qu'il a observé dans son voyage. Ravet s'excuse sur l'imperfection et la pauvreté de son langage pour rendre les impressions qu'il a senties et les connaissances qu'il a acquises instinctivement des choses dont nous allons traiter. Non, dit-il, on n'écrit pas ces choses dans la pauvre langue que je parle. Je dis à Ravet que j'ajouterai la pauvreté de la mienne à la sienne, et que le lecteur, habitué aux grossières expositions des choses dont nous traitons, y ajoutera ce qu'il trouvera bon d'y ajouter.

Je supprime ici une grande partie des questions que j'ai adressées à ce lucide, afin de rendre cette narration plus coulante, dirai-je, et plus intéres-

sante en même temps. Je copie textuellement, mais je relie les phrases.

Premier voyage, le 17 novembre 1857.

Ravet parle ainsi. Étant hors de mon corps matériel, je me suis trouvé attiré par une force ascensionnelle que je ne saurais décrire. Je sentais que cette force venait de l'Esprit Galilée que, cependant, je savais être auprès de moi. Je ne pourrais pas dire que je marchais ni que je volais, pour franchir les espaces ; mais je dirai que j'éprouvais une sensation semblable à celle qu'on éprouve en glissant avec une grande rapidité. Peu à peu je suis entré dans une espèce d'obscurité qui m'a facilité à apercevoir dans une immense horizon un globe lumineux, de forme petite. Plus j'ai approché de ce globe, plus il est devenu gros, et sa lumière brillante. Lorsque j'en ai été tout prêt, il s'est opéré un effet de ténèbre dont je ne me rends pas compte. J'ai cru un moment qu'il faisait nuit ; mais, lorsque j'ai mis pied à terre, la lumière est revenue et m'a facilité d'apprécier ce que l'Esprit Galilée désirait me faire voir. Nous nous sommes trouvés dans une ville d'une assez grande étendue, les rues semblables à peu près aux nôtres ; les maisons peu hautes. J'en ai reçu l'impression que produisent les villes manufacturières, aussi me suis-je trouvé de suite dans un atelier de construction assez vaste pour être habité par près de deux cents ouvriers. Les murailles m'ont frappé par leur construction ; elles étaient posées sur des assises et formées d'une espèce de granit ; je veux dire

qu'elles étaient beaucoup plus épaisses à leur base qu'à leur faîte : elles étaient soutenues au dehors par des arcs-boutants en fer qui atteignaient bien la moitié de leur hauteur. Cet atelier pouvait avoir six à sept mètres de hauteur, éclairé sur les côtés et au centre : je n'ai pas remarqué si c'était par du verre.

L'intérieur m'a paru assez drôle ; le plancher était en dôme, mal entretenu, et cependant dallé et cimenté ; les côtés seuls étaient occupés par les ouvriers. Je n'ai aperçu, pour établi, qu'une espèce de madrier en bois dans toute la longueur, formant pour lors établi. J'entendais frapper dans le fond ; je désirais aller pour voir qui faisait ce bruit, puis, au même instant, mon conducteur m'a dit : vois-tu que ces hommes sont avancés ? Je me sentais peu hardi, et je n'osais regarder travailler ces ouvriers ; mais ce que j'ai cru apercevoir, c'est qu'ils ignorent l'usage de la vis pour pression ; que les leviers et les coins ont atteint chez eux des proportions plus grandes que chez nous : on peut dire que nous sommes à leur égard dans l'enfance du levier. Au moyen de ces coins, ils serraient très-adroitement leur ouvrage dans des mâchoires ménagées dans leurs madriers, et semblaient s'en servir très-adroitement. Je n'y ai pas aperçu d'enclume ; cependant on y forgeait dans le fond, tel je l'ai entendu.

Ces hommes sont généralement dans nos proportions de grandeur, peut-être un peu plus petits ; mais leur corpulence est de premier ordre, et leur force doit être très-grande, si je juge d'après celle d'un homme que j'ai remarqué sortant d'un chantier

de bois. Il portait sur son dos une charge de bois, que je n'exagère pas en la portant à quatre des nôtres. Cette charge était autrement disposée que les nôtres, c'est-à-dire qu'elle était plus espacée sur ses crochets, *je le crois*, mais paraissant telle sur son dos qu'elle couvrait entièrement de la chute des reins aux épaules. Ces hommes ont les cheveux noirs et un peu crépus, la barbe a très-forts brins, rapprochant du crin ; leur peau est bronzée, leur démarche aisée et même très-martiale. Ils n'ont qu'une espèce de pantalon que je nommerai caleçon, en ce qu'il est large vers les flancs, et vient s'attacher au-dessous du genou par des rubans couleur orange et noire. Je ne sais si ce genre de jarretière est de la coquetterie, mais il ne fait pas un mauvais effet à l'œil : on m'a dit que cette ligature leur tendait le jarret et augmentait sa force. Ils avaient sur leur tête des coiffures plates, forme carrée, mais sans visière. Ces hommes grimacent un peu en parlant, en ce que leur bouche se porte à droite et à gauche à volonté, ce qui n'est pas agréable à voir. Leur parole a quelque chose du souffle ; sifflant, elle produit un drôle d'effet sur l'ouïe. L'ensemble de leur physionomie est plus long que chez nous : elle est également plus large.

Nous sommes sortis de cet atelier, et nous sommes allés dans la campagne. Je n'y ai pas vu d'arbres ; c'était une terre labourée, mais ces sillons-là étaient très-profonds et relevés en dôme sur les côtés, comme nous le remarquons à Argenteuil, dans les jeunes plans de vignes. Dans le fond de ces sillons, j'y ai vu une espèce de pois verts comme les nôtres, mais à rameaux beaucoup moins étendus que chez

nous. La végétation m'y a semblé être très-riche, mais très-rabougrie. Sur le faîte de ces sillons pousse un autre arbuste dont les feuilles sont triangulaires, et armées de petites pointes pour attirer l'électricté, et la conduire par leurs rameaux jusqu'au fond du sillon où elle atteint l'autre plante qui en a moins besoin, mais assez pour en exiger ce qu'elle en reçoit ; voilà comme en tout lieu l'homme étudie et perfectionne la culture, me fait observer Ravet. Pas très-loin de là, j'ai vu une grande plaine, espèce de parc, dans laquelle une femme gardait des chevaux ; je dis des chevaux, ne sachant comment nommer ces bêtes-là. Imaginez-vous les voir gros comme nos ânes, mais au dos anguleux, formant une bosse de 15 centimètres environ, bosse qui s'étend et disparaît dans leur marche qui n'est pas comme celle de nos quadrupèdes, en ce qu'ils marchent les deux pieds de devant à la fois et les deux pieds de derrière également. Les pieds de devant sont très-rentrés sous le poitrail ; leur marche ressemble plutôt à des sauts qu'à une marche posée ; c'est en se pelotonnant, dirai-je, pour s'élancer, que leur dos prend la forme bossue dont je vous parle, forme qui disparaît au tirage des jambes de derrière. Leur cou est muni d'une espèce de poche en peau pendante, et leur tête rapproche de celle de l'âne, quoique le cou rapproche de celui du chameau.

La femme qui les gardait était à une distance de vingt pas de moi environ, ce qui ne m'a pas permis de saisir tous les détails de ses traits. Sa taille est peut-être plus petite que celle des hommes, mais elle est très-développée, le port et la marche

méthodique : cheveux noirs assez coquettement relevés sur les oreilles par deux épingles, pour laisser voir ses oreilles qui, sans doute chez ces peuples, sont des marques de beauté, mais qui chez nous feraient peu d'effet en ce qu'elles sont passablement longues. Un fichu, ou foulard, couleur orange, mis négligemment, mais assez coquettement sur le derrière de la tête, ne fait pas un mauvais effet sur ces cheveux d'ébène. Une espèce de corsage juste au corps, qui dessine une gorge bien proportionnée, est mal joint par un jupon court qui est ajusté sur lui. Deux jambes nues assez fines et un pied plus fin encore, est enfermé dans une espèce de sandale, à large bride noire, brillante et garnie sur les bords d'une bande de laine blanche; cette sandale, ou ce sabot, n'a pas de bout recouvrant les doigts des pieds qui sont à nu et laissent voir des ongles passablement noirs, le tout annonçant que la propreté est moins connue chez ces femmes que la coquetterie. La femme de tous les globes doit être née coquette, s'écrie Ravet. J'ai aperçu également, continue le lucide, des chariots à roues comme les nôtres, traînés par ces chevaux à forme bizarre dont je vous ai parlé. J'ai fait peu d'attention aux maisons que je ne peux vous décrire, encore tout émotionné que j'étais de mon voyage.

Je croyais arriver sur la lune, comme la sœur Adèle; pensez quelle a été ma surprise de savoir que j'étais sur Mercure. Ce globe est plus prêt du soleil que nous, et porte bien deux fois le diamètre de notre globe.

D. Y a-t-il des saisons?

R. Tout globe qui tourne a ses saisons, me répond l'Esprit Galilée.

D. Quelle en est la température à peu près?

R. Semblable à la vôtre dans l'été.

D. Le froid y est-il aussi intense?

R. Non, il y a seulement des baisses de chaleur, mais elles sont peu sensibles. On peut dire que ce globe n'a que deux saisons.

D. Qu'y est le règne végétal?

R. Très-riche en espèce, mais très-rabougri, c'est-à-dire peu élevé du sol.

D. Qu'y est le règne minéral?

R. Très-riche, principalement en fers, dont l'extraction de la terre est beaucoup plus facile que chez nous.

D. Vous m'avez dit qu'en vous élevant dans les espaces la lumière s'était affaiblie à fur et mesure que vous avanciez vers Mercure, ce qui, par conséquent, vous avait facilité à voir cette planète lumineuse, car vous n'eussiez pu la voir ainsi par le jour ordinaire. Est-ce que les espaces ne seraient pas aussi éclairés que les globes?

R. Les espaces sont plus ténébreux en ce que la lumière solaire y est beaucoup plus divisée, qu'aux approches et dans la direction des globes la lumière solaire ne rencontre pas en eux la même résistance, ni la même attraction qu'elle rencontre sur les globes. Elle se brise, dirai-je, au contact de ces derniers, et forme des étincelles lumineuses; ce qu'elle ne peut faire dans les espaces: voilà pourquoi ils sont plus ténébreux que les globes.

D. Cette lumière est donc par ce fait semblable à celle contenue dans le silex qui, au contact de l'acier, jaillit en étincelles ?

R. Ne présentez pas une telle comparaison, me dit Galilée ; il n'y a quoi que ce soit de semblable dans ce choc brutal, et celui de la lumière solaire avec les globes ; là c'est une absorption, une fusion, une *noyade* d'amour ; c'est un besoin de contact, un plaisir, un bonheur de rencontre entre les molécules lumineuses du soleil, et celles des globes qui ne peuvent être décrits dans votre langue.

D. Le soleil semble rayonner, il est vrai, plus spécialement sur les globes que dans les espaces ; mais je croyais que les rayons divergeaient également lumineux dans lesdits espaces ?

R. Ils divergent bien lumineux dans les espaces ; mais cette lumière n'est pas comparable à celle qui fusionne avec les globes, en ce qu'elle n'est pas animée, dirai-je, des mêmes sensations étincelantes d'amour qu'elle ressent au contact desdits globes. Ce n'est pas également un rayonnement que vous devez nommer cette rencontre, mais une ondulation continue et contiguë d'étincelles lumineuses, quoique projetées par jets.

D. Pensez-vous que le soleil soit une planète, ou un rayon simplement du soleil spirituel, comme me l'a dit l'Esprit Emmanuel Swedenborg ?

R. Je n'ai pu approcher assez prêt de cet inapprochable foyer, pour me prononcer à son sujet ; je n'en suis qu'à l'étude de ses manifestations.

D. Pour ne pas abuser de votre obligeance au-

jourd'hui, voulez-vous nous permettre des études ultérieures en ce genre ?

R. Je suis prêt à vous instruire selon mes connaissances. Ne suis-je pas une étincelle divine qui fut enveloppée de chair, et qu'il plut aux hommes de nommer Galilée. Je suis retourné à ma source, pour continuer mes études et les partager avec les hommes à l'occasion.

D. Quand serez-vous disponible pour une autre séance ?

R. Mardi prochain, ce jour me convient assez.

D. Avant de vous quitter, permettez-moi de vous dire que nous avons remarqué plusieurs comètes cette année ; comme vous nous l'aviez annoncé ; je crois devoir vous dire que vos appréciations en ce genre ont été exactes ; je pense même que l'influence de ces comètes a été salutaire à notre globe, en ce que, au 15 novembre, nous n'avions pas, comme les années précédentes, éprouvé aucun froid ; au contraire, nous avions jusqu'à quinze degrés de chaleur.

R. Ne vous ai-je pas dit (1) que ces planètes, en régularisant leur marche, absorbaient le trop de chaleur ou en communiquaient aux globes, qui n'étaient plus servis par elles régulièrement ; c'est ce qui a eu lieu pour le vôtre ? Sachez qu'il y a des comètes qui n'ont été observées que dans l'enfance de l'astronomie, et qui apparaissent à votre globe tous les mille ans. Devant la course immense, devant les cercles décrits sans entraves aucunes par ces planètes, comment l'homme ne tombe-t-il pas

(1) Voir *Révélations d'Outre-Tombe.*

à genoux, plein d'admiration et de reconnaissance pour son créateur?.... Comment peut-il douter de l'infini des espaces? s'écrie Galilée, au moment de quitter Ravet. Nous remercions ce bon Esprit, de son obligeante complaisance; puis je rends Ravet à son état normal.

DEUXIÈME ÉTUDE, LE 24 NOVEMBRE 1857.

D. L'Esprit Galilée voudrait-il vous conduire à nouveau sur la planète Mercure, dans une ville capitale, par exemple, pour y prendre connaissance des monuments, des sciences, des arts, des mœurs et des gouvernements de ce glode?

R. Cette étude vous plaît donc bien, que vous désirez la faire aussi détaillée? Qui vérifiera ces détails et en reconnaîtra l'exacte vérité, fait observer l'Esprit Galilée?

D. Nous désirons faire cette étude aussi complète que nous vous la proposons, parce que nous ne connaissons aucun ouvrage qui en traite à ce point de vue, et que par la vérification que pourront en faire ultérieurement d'autres lucides, on sera à même de prononcer.

R. Je peux vous dispenser de faire ce voyage au moyen de cette lunette qui vous facilitera de voir les choses de votre goût; je me charge du reste. L'Esprit Galilée remet entre les mains du lucide cette lunette qui, tout en lui facilitant de voir à distance comme tous les moyens d'optiques en ce genre, lui permet cependant parfois d'être dans les lieux qu'il voit, et de côtoyer les choses de son admiration. Les magnétistes avancés, qui auront

pris note de nos propositions sur l'homme microcosme, comprendront aisément cette faculté. L'Esprit Galilée ne fait en cette occasion que détruire les apparences de distance qui nous séparent des choses de notre observation ; par conséquent, qui nous empêchent de les admettre dans le point de Leibnitz, point *métaphysique* indescriptible, pour l'état de notre raison présentement. Je dis à Ravet : Veuillez, en premier lieu, prendre des notions sur les constructions, les habitants et leurs mœurs ; tâchez d'assister de leur lever, à leur coucher, en en exceptant le travail, et ne vous renfermez que dans l'observation des usages. Après le temps nécessaire pour un lucide en une telle circonstance, Ravet commence ainsi son récit :

D. Après avoir aperçu quelques rues tortueuses, dallées, mais sans trottoirs, une porte d'un maison m'a été ouverte ; là, j'ai vu l'intérieure d'une cuisine d'une bizarre disposition : elle était éclairée par des fenêtres de quatre carreaux chacune, carreaux en porcelaine bleue qui donnaient un jour très-doux et très-agréable. Au milieu de cette pièce, qui était assez grande et qui respirait l'attrait d'une grande propreté, il y avait un fourneau en porcelaine d'une forme toute particulière ; il était de la hauteur d'une table percée d'une grande quantité de trous carrés, dans lesquels étaient enchâssés très-justes des ustensiles en cuivre qui m'ont fait l'effet d'être des vases de cuisson, et vases de table ; car il y avait devant chacun d'eux une chaise à bras, en bois, à fond également en bois découpé très-adroitement, ce qui m'a fait supposer que ce fourneau était la table en même

temps des habitants du lieu. Je n'y ai vu personne; tout était préparé sans doute pour le repas.... Je suis entré dans une pièce voisine d'une grandeur spacieuse; elle était vide de tous meubles, mais elle était garnie de tapis d'une grande beauté; parquet et murailles en étaient couverts. Un jour tout-à-fait extraordinaire l'éclairait et venait d'une pièce voisine qui n'était séparée d'elle que par un léger rideau, tissu de paille, mais d'une paille aussi fine que de la soie.

Ce genre de tissage laissait pénétrer la lumière par de grandes raies vides qui étaient ménagées à dessein dedans, et qui modifiaient encore la lumière déjà modifiée dans l'autre pièce par les conduits où elle passait. Il n'y avait dans cette pièce à lumière, dirai-je, ni croisées, ni châssis, ni aucun des genres d'ouvertures que nous connaissons, mais des espèces de gros bouquets de fleurs bleues et jaunes, encastrées dans les murailles fleurs, dont le calice ressemblait assez à celui de nos violettes marines, mais d'un diamètre de dix centimètres au moins. Le jour filtrait à travers le fond de ces fleurs faites en verre d'une grande transparence, et se répandait à profusion, je dirai même par jets dans la pièce, en y rayonnant par colonne du diamètre des calices des fleurs qui la projetaient ainsi. J'ai admiré ce genre lumineux dont vous ne pouvez vous faire qu'une idée très-imparfaite.

Une femme m'est apparue dans la pièce à tapis, que je prends pour être une pièce d'attente, une pièce de promenade. Cette femme s'y promenait; sa mise était des plus belles et des plus riches

qu'on puisse imaginer. Un corsage juste au corps, je ne sais en quelle étoffe, ainsi que son jupon, vu qu'ils étaient littéralement couverts de fleurs, oui de fleurs des plus fraîches et des plus délicates petites comme des mignardises, portant presque toutes au centre des petites aigrettes à facettes, aigrettes faites comme des aiguilles et aussi resplendissantes de lumière que celle réfléchie par les paillettes des habillements de nos théâtres. Cependant ces fleurs me semblaient être naturelles. Je ne pourrais en décrire la forme ni les couleurs, tellement elles sont variées. Je suis entré dans une troisième pièce, non moins belle, c'est-à-dire non moins bien décorée de tapis : des coussins étaient sur le parquet au milieu de cette pièce ; ils étaient posés les uns sur les autres, pour servir de sièges et de lit de repos. Trois femmes très-jeunes et très-belles étaient dans cette pièce ; une d'elles était nonchalamment étendue sur ces coussins et semblait être assez indifférente à ce qui se passait autour d'elle ; les deux autres étaient auprès d'elle : leur mise était non moins élégante que celle que j'ai vue en premier lieu. Décidément, ces femmes sont passionnées pour les fleurs ; ce sont de vrais parterres mouvants. J'ai remarqué, sur les tapis qui garnissaient cette pièce, des fleurs, des oiseaux et des animaux de toutes espèces, très-bien représentés. Ce qui semblait dominer, comme dessin dans ce genre d'ornement, c'était une combinaison de carrés enlacés les uns dans les autres avec beaucoup de goût et produisant à l'œil un très-bon effet.

Le luxe m'y a paru être d'un très-bon goût.

Ces tapisseries, aux couleurs les plus belles, semblent remplacer nos tableaux et nos papiers de fantaisie et, certes, les remplacent avantageusement.

Sortant de cette pièce, je suis allé dans un autre endroit qui m'a semblé être destiné à une exposition de travaux en verres. Oh! nous n'approchons pas de ce que j'ai vu, ou, pour parler plus vrai, je ne connais quoi que ce soit de semblable chez nous. Imaginez-vous voir des bouquets de fleurs en cristal le plus beau, portant plus d'un mètre de hauteur et gros proportionnellement; ils sont d'une composition superbe. J'en ai remarqué quelques-uns dont les fleurs étaient coloriées; de petits filets de différentes couleurs qui encadraient leur calice; ce qui m'a paru être très-beau. Ce lieu était très-grand, et ce genre de bouquets n'y manquait pas; cela m'a paru être autant de chefs-d'œuvre admirables. Des hommes allaient et venaient dans cette enceinte; ils m'ont paru être des ouvriers, en ce qu'ils portaient comme chez nous un genre de blouse bleue, et des tabliers qui les serraient autour du corps. Ce qui m'a semblé assez drôle dans cette mise, ce sont des capuchons, même étoffe, qui étaient pendants sur le dos, et attachés au collet de ces blouses : ces hommes pouvaient avoir cinq pieds de hauteur et d'une corpulence bien proportionnée.

La couleur bleue me paraît être nationale chez ces peuples.

Plus loin, j'ai vu des petits enfants vêtus également de blouses, mais de différentes couleurs. Ils avaient des coiffures plates; les uns

sont mieux vêtus que les autres : les haillons ainsi que la misère n'y sont pas plus inconnus que chez nous.

J'ai passé de là dans une fabrique de verrerie, lieu immense bâti tout en briques ; j'ai traversé, pour y arriver, une voûte très-longue et très-sombre. Je suis sorti de là pour examiner les maisons extérieurement ; elles ont toutes environ trois étages, éclairées à profusion par des fenêtres très-petites qui ne sont pas percées symétriquement comme les nôtres, mais qui sont percées assez régulièrement par rapport à ce genre de construction. Le comble des maisons y a quelque chose d'oriental. Ce sont des terrasses étagées les unes sur les autres, semblant appartenir à chaque locataire ; il y a des escaliers particuliers qui conduisent à chacune. Quoique toutes ces maisons soient bâties en briques, elles sont blanches sur la façade.

D. Quel genre de religion existe chez ces peuples ?

R. Il y en a plusieurs, me dit l'Esprit Galilée ; mais la dominante est une adoration de la nature, et particulièrement du soleil.

D. Ont-ils des temples et des prêtres ?

R. Oui ; mais ils ont déjà eu des révolutions en ce genre.

D. Comment s'y forme la famille ? Quelles sont ses dépendances ?

R. La famille s'y forme comme chez vous, à l'état d'union.

D. Qu'y sont la justice criminelle et la justice correctionnelle ?

R. La peine de mort pour la justice criminelle n'y est pas connue, elle y est remplacée par un genre de travaux forcés. Les condamnés sont obligés d'exécuter des travaux publics, pour lesquels cependant ils ont des dispositions. Les peines correctionnelles y sont de priver les êtres de ce qu'on sait qui leur est le plus agréable de posséder et de les contrarier dans leurs goûts.

D. Qu'y sont les relations entre les puissances? la guerre y est-elle connue?

R. *Comme partout.*

D. Qu'y est l'astronomie?

R. A l'état d'observation, mais avec des données exactes. J'ai été content de la justesse de leurs observations. Elles ne sont pas à l'état d'enfance, croyez-le bien, affirme Galilée.

D. Qu'y est la navigation?

R. Ils ont des bateaux offrant moins de surface que les vôtres ; ils sont plus longs et très-coniques; ils en sont encore aux rames. Ces bateaux sont construits d'arbres refendus en deux, dont le côté plat regarde le dedans et le côté rond le dehors ; ils sont reliés ensemble dans le genre de vos paniers, mais assez bien joints, vous devez le penser, pour ne pas prendre d'eau. Les mers y sont peu nombreuses, la navigation, par ce fait, est moins étendue que chez vous.

D. Qu'y est l'armurerie?

R. Ils ont des sabres et des espèces de fusils à arcs, au moyen desquels ils lancent au loin des pierres. Ils ne connaissent pas la poudre.

D. Qu'y est la musique?

R. Je leur vois des instruments à corde dans le genre de nos harpes, mais non de la même forme. Ces cordes sont très-nombreuses et d'égales longueurs, elles sont tendues dans un carré sur des espèces de tubes qui en augmentent le son. Ils ont également des espèces de chalumeaux.

D. Qu'y est la sculpture?

R. Ils sont sculpteurs et modeleurs. J'y ai vu de très-beaux ornements et des têtes bien faites; mais elles étaient dans des calices de fleurs, ce qui ne me paraissait pas très-beau. Tous les plafonds que j'ai vus sont des cintres, des voussures; leur menuiserie est belle.

D. Qu'y est la peinture?

R. Ils excellent en peinture.

D. Qu'y sont les moyens de transport?

R. Très-lourds et peu actifs; ils ne connaissent pas la vapeur, ils connaissent l'électricité, mais ils ne savent pas l'appliquer.

D. L'imprimerie, l'écriture, l'arithmétique y sont-elles connues?

R. Tout peuple industriel a une écriture à lui, ainsi qu'une arithmétique; ils en sont aux manuscrits à caractère hyéroglyphique, dont les signes disent beaucoup plus de choses que les vôtres.

D. La danse et les jeux qu'y sont-ils?

R. La musique suggère toujours la danse. Leurs jeux sont calmes et de méditation, ils sont conventionnels et se sentent de la gravité de ce peuple.

Alp. Cahagnet.

(*La suite au prochain numéro.*)

LIQUEUR SOMNAMBULIQUE.

Bon nombre de mes lecteurs m'ont témoigné le désir de connaître la composition de la liqueur somnambulique dont j'ai parlé tome IIIe des *Arcanes de la vie future dévoilés;* j'ai cru, pour satisfaire à ces vœux, devoir publier cette composition dans la 2e édition de la *Magie magnétique* qui vient de paraître, et je crois être agréable également aux lecteurs de l'*Encyclopédie* en faisant passer sous leurs yeux cet article.

Page 513, *Magie magnétique :* « Sur la fin de juillet, lorsque le CHANVRE est en fleur, ce qu'on reconnaît aisément en frappant légèrement sur la tige, et qu'une légère poudre jaune s'en échappe, poudre qui est le pollen de cette plante, tu en émoudras les sommités de manière à recueillir le plus que tu pourras de ces fleurs et de cette poudre, sans y mêler aucune feuille de la plante; tu les déposeras sécher quelque jours à l'ombre, bien dispersées sur une feuille de papier blanc; puis tu en mettras à moitié un bocal que tu rempliras de bonne eau-de-vie, et tu exposeras le bocal bien bouché, pendant quarante-cinq jours, à l'action du soleil; tu tireras, après ce temps, le tout au clair, et exprimeras le liquide du marc par pression; tu garderas cette liqueur pour t'en servir au besoin... Une à trois cuillerées à café dans un demi-verre de bon vin sont suffisantes pour étendre l'intuition, et dégager la vue spirituelle du somnambule magnétique du nuage matériel qui la retient dépendante.

» Si tu veux mettre la même quantité dans une infusion de tilleul, de thé ou de café, prends ce mélange bien chaud et sucré avant de te mettre au lit, tes rêves seront plus lucides, et de véritables visions te frapperont par leur ensemble. Tu peux faire usage de ce breuvage comme tu le fais à l'égard du café, ou de

tous les stimulants ou calmants qu'il te plait de prendre... Si ton tempérament redoute les échauffants et les excitants, fais-en un usage très-modéré; dans le cas contraire, ce breuvage étant un dissolvant des glaires, tu t'en trouveras bien.

» N'attends pas de phénomènes marquants de son usage, mais espère *avec succès* un surcroît d'intuition, de justes combinaisons, de sain jugement; enfin, de compréhensions autrement étendues que celles que tu as présentement. »

Tu peux ajouter, comme renseignements ultérieurement certifiés, que cette liqueur est tonique, et très-convenable aux estomacs débilitants et agités par les vents. Elle est encore très-sudorifique, et de plus stimulante dans toutes agglomérations sanguines. En applications extérieures et en frictions, elle est d'un bon usage et peut remplacer les opiats.

ALP. CAHAGNET.

AVIS A NOS ABONNÉS.

Cette Livraison est la dernière de l'abonnement à l'année 1858. Nous prions nos Abonnés de renouveler au plus tôt leur abonnement, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi de cette publication.

ALP. CAHAGNET.

Paris. — Imp. de L. GUÉRIN et Cᵉ, success. d'AD. BLONDEAU,
Rue du Petit-Carreau, 26.

DIEU, RELIGION

ET MANIFESTATIONS SPIRITUELLES.

Réponse à ceux qui nous accusent de mysticité religieuse (1).

L'idée de Dieu doit être la première qui se soit présentée à l'esprit de l'homme, lorsqu'il s'éveilla pour la première fois soit dans le corps d'Adam ou de tout autre commencement de manifestation matérielle de son espèce sur notre globe.

Se regarder de la tête aux pieds, mesurer son

(1) Nous prions nos collègues publicistes, relevés de tout orgueil et de toute dépendance religieuse, de reproduire cet article en vue de rendre justice à qui y a droit. Un exemplaire de l'*Encyclopédie magnétique* nous a passé sous les yeux avec des annotations qui décourageraient moins tenaces que nous, et qui feraient regretter à tout cœur fraternel d'être aussi généreux. L'honorable madame Kronowsky, épouse du colonel de ce nom, propriétaire-rédacteur du journal l'*Exemple*, nous apportait, il y a quelque temps, cet exemplaire annoté de sottises grossières et en particulier de mots jésuite et *merde* en toutes lettres, etc., à l'adresse de l'auteur du livre. Quoi répondre à de si fausses appréciations? Les *Révélations d'outre-tombe* nous ont valu la même accusation de jésuitisme. M. Adrien, de Londres, nous accuse publiquement de commanditaire divin (*Revue des Deux-Mondes*).

Beaucoup d'autres nous honorent de noms plus ou moins enviés, ce qui nous entraîne malgré nous à nous montrer tels *on nous permet* de nous montrer, mais non tels nous voudrions avoir la liberté de nous montrer.

(*Note de l'auteur.*)

point d'appui jusqu'à l'horison le plus reculé ; embrasser l'ensemble des productions qui l'entouraient, et élever les yeux vers les cieux durent être les premières observations.

Là, perdu dans l'immensité, puis ramené vers le point le plus lumineux qui l'éclairait : il dut dire merci lumière qui me falicite de me voir tel je suis et où je suis ! Merci terre qui me permet de ne pas rouler dans les espaces incommensurables dans lesquels je ne pourrais espérer aucun repos !... Puis, plongé dansle commencement de ses méditations éternelles, il dut chercher au-delà, le créateur ou l'ordonnateur de si grandes merveilles !... Recherche sans point de repère !... question, sans solution !... nom, sans forme !... mais *puissance*, sans *négation* !...

Dans les premiers élans de son amour de la vie, et pour l'alimentateur de cette vie, l'homme fonda toutes religions — nous le répétons — dans le mot MERCI ! Lorsqu'il fut sorti de lui-même, c'est-à-dire qu'il se fut dédoublé dans un être semblable à lui, afin de manisfester des formes pareilles à la sienne : d'humble étudiant qu'il était, il devint forcément professeur : c'est-à-dire s'entendant adresser les mêmes questions qu'il avait adressées à l'inconnu, il répondit aux siens ce que la voix interne de la nature lui avait répondu, mais il oublia de dire par qui il avait été instruit. De là na-

quit son prétendu savoir propre ; son orgueil d'être avant, et plus que son produit, par conséquent il devint le Dieu de son foyer. En vieillissant il devint le Dieu de sa tribut, et après sa mort il devint le Dieu, le guide de sa première génération !... Ne pouvant mieux connaître ni définir l'auteur de son exister, il l'enseigna aux siens, *en songe*, et le leur définit selon l'étendue présente de ses appréciations.

Ces mêmes appréciations se divisèrent en autant d'appréciations que d'intelligences sorties de lui, et enfantèrent jusqu'à nos jours mille et une propositions plus ou moins développées, étudiées et acceptables, sous les noms d'études religieuses, de révélations, de religions, etc.

Des lieux de prières et de sacrifices... Des idoles et des dieux plus ou moins bien façonnés par ses mains furent ses premiers essais d'enseignements religieux.

A ces premiers essais, succédèrent des fondations de sectes, de croyances, d'autels, de temples, de lithurgies, de dominations, de tyrannies, et de Dieux en *chair* et en *os* en dernier ressort.

Oui, l'égarement de l'esprit humain fut jusqu'à se déifier, en se disant et s'imposant au besoin comme étant le *représentant*, la *voix*, la *loi* incarnée de Dieu !... PAUVRE MALADE !

La reconnaissance humaine traduite par le mot

merci, imprimée ineffaçablement dans le cœur de tout être, enfanta chez ces intelligences désorganisées, l'idée de concentrer, agglomérer, manifester publiquement, par mille singeries diverses, cet humble merci, si riche de gratitude et de religion en lui-même.

Ces malades, dirent — répétons-nous — nous taillerons le mieux possible, nous barbouillerons, nous créerons des Dieux souples et soumis à notre puissance, puis nous laisserons en repos le seul et vrai Dieu, que nous ne pouvons voir, montrer, entendre ni exploiter. Nos Dieux au moins enfermés sous clef, dans nos châsses, seront les très-obligés de nos généreux abris, et nous en récompenserons en nous laissant trôner en leur nom, et en nous faisant combler de bienfaits, en vue de leur justice!

Oui, nous serons les accusateurs et les avocats des masses : nous accorderons justice et faveur à qui saura ou pourra compenser ce grand acte d'équité par un équivalent qui nous fera jouir du bonheur légalement dû aux représentants divins.

Les masses furent ainsi bercées de la crèche de leurs premières auditions aux démonstrations les plus embrouillées de leurs écoles, de l'idée de l'utilité d'une religion, c'est-à-dire de ne plus dire merci au foyer domestique pour tous les biens dont

il était comblé, mais de débiter mille fadaises au foyer communal pour le bien des propriétaires de l'endroit.

Toute appréciation fut alors éteinte : l'homme cessa de penser en vue de l'usage de ne plus le faire, et continua de travailler en vue de nourrir ceux qui ne voulaient plus se donner la peine du labeur !

Moitié bête de somme et moitié homme, cet hermaphrodite vécut jusqu'à nos jours !

L'état de Dieux ne fut pas aussi mauvais qu'on pourrait le penser, en songeant aux difficultés de conserver et de vivifier une aussi compliquée machine que la nature, puisqu'il se perpétua *avec concurrence* jusqu'à nos jours, où de simples mortels sachant tout au plus conduire leur ménagère, se déclarent instantanément être des Dieux, ou au moins commandités en leur nom d'instruire les peuples des lois et des mystères divins.

Nous voyons, dis-je, ces Dieux du jour tenir ce langage, et tenter d'éclipser toutes les lumières parues avant leur soleil, en commandant — avec cette aménité civilisatrice des temples — aux pauvres d'esprit qui les lisent, de se prosterner au plutôt à leurs pieds et d'écouter la loi de Dieu !

Oui, les imprimeries gémissent sous ces élucubrations cérébrales, et les cœurs honnêtes pleurent d'entendre si pauvres choses !

Nous ne sommes pas au bout, c'est à peine si les premières pulsations de cette fièvre religieuse sont commencées !

Comment, hommes qui vous dites sensés, vous ne pouvez donc toucher à aucune chose sans déformer cette chose, ni proposer aucune étude sans paralyser nos moyens d'étude ?

Quoi vous vous figurez sciemment que vous êtes la voix de Dieu, langue de chair corrompue que vous êtes ?

Vous croyez que votre cœur et votre encéphale sont assez dignes et assez vastes pour contenir la parole de Dieu, grains de sable que vous êtes ?

Quelles sont donc les mesures de proportion qui vous relient à ce grand Être pour vous élever jusqu'à la hauteur de ce ciel de toutes hauteurs ?

Vous voulez être les réceptacles des vibrations harmoniques du tout, dissolvants de toute harmonie, que vous êtes ?

Quelle est donc la lumière qui vous éclaire, sombre veilleuse de nuit que vous êtes, pour la comparer à celle des cent mille soleils de l'Éternel ?

Pauvres enfants d'un jour et sages d'une seconde, vous voulez commenter les lois du créateur ; croyez-moi, suivez mon exemple, en laissant les Éternités enveloppées dans leurs voiles impénétrables à nos yeux, et contentez-vous de la latitude qui vous est octroyée en nos jours, de con-

verser avec plus près de vous que les Dieux !... Je veux dire avec les esprits des vôtres qui ont encore trop de boue terrestre aux pieds pour fouler les sphères divines : Soyez les interprètes de ces frères d'outre-tombe, je vous l'accorde; mais n'allez pas au-delà; car en-deçà, il y a à concilier leur savoir et leur ignorance, leur puissance et vos besoins; leur vrai et votre faux.

N'accolez pas surtout ainsi que vous le faites, le GRAND, le RESPECTABLE nom de DIEU à toutes vos conceptions et à toutes vos folies : ne dites surtout, jamais que sa main touche aux décors de votre théâtre. Ne voyez dans toutes ces choses que celles des artistes qui vous y ont précédés, et qui jouent en partie liée, votre ignorance et votre savoir : groupes innombrables d'êtres de lumière et de ténèbres; d'âmes généreuses et d'âmes égoïstes qui font pivoter vos nationalités selon les passions présentes de leur cœur, ainsi que votre libre arbitre selon leurs besoins *et vos aspirations*.

N'acceptez qu'à titre de notes leurs révélations et leurs enseignements; car prononcer *a priori*, dans un livre si bien corrigé soit-il, ou en chaire si élevée soit-elle, n'est pas du ressort de notre état présent; lavez-vous les mains de toute assertion divine, et n'aspirez qu'à l'égalité d'êtres et d'intelligences, qui ne se trouvent que là où vous irez;

mais dont vous ne reviendrez pas parler à vos antres sans échos !

Ne franchissez pas ainsi à tire-d'aile les espaces infinis pour y chercher des Dieux, commencez par mettre les vôtres au rebut, établir la voix de l'homme au foyer domestique, et le premier merci de vos pères au cœur de vos enfants !...

Lorsque vous aurez obtenu ces résultats, je vous accorderai alors de venir m'en faire part à l'oreille ; mais de ne pas le dire trop haut de peur du revers de la médaille.

Sachez respecter, étudier et tirer un profit convenant à la dignité humaine des manifestations spirituelles de nos jours, et attendez pour être des Dieux d'en posséder les vertus.

16 novembre 1858:

ALP. CAHAGNET.

MANIFESTATIONS SPIRITUELLES

AU XIXe SIÈCLE.

Où êtes-vous, nos chers antagonistes de 1848, avec vos arguments de compérage, de dupe, d'enthousiaste, de mauvaise observation, de crédulité, et, enfin, de communication de pensées dans nos

propositions d'évocations d'outre-tombe, de somnambulisme, etc. ?

Où sommes-nous nous-mêmes, devant cette féérique Amérique; cette nation qui laisse loin derrière elle la transmutation de l'eau en vin, des noces de Cana, puisqu'elle transmue le cuivre en or, sans le secours de la mâne de Moïse !...... qui laisse loin derrière elle les ascensions de Christ et d'Appolonius de Thyanne, de tant de saints et de saintes, en nous prouvant que nous ne devons pas plus désespérer des voyages lunariens, à quelques jours, que Grégoire de Tours ne désespérait de son message à Rome, tout en ne quittant pas ses chers paroissiens !

Que vous devez triompher en ce jour au monde spirituel, cher colonel Roger, dont j'ai cité les curieuses assertions, *Magie magnétique*, assertions qui vous ont fait passer pour fou dans le monde magnétique, savant d'alors ? Que reste-t-il : nier aujourd'hui des fables égyptiennes, des légendes druidique, des pythonises, des contes de tous les peuples, et des fantaisies de toute imagination en délire ?

La mer Rouge s'ouvrant, les Josué arrêtant la course présumée du Soleil, les Christ marchant sur les eaux, les Loth même changé en statue de sel ne sont que des manifestations bien isolées, devant celles réitérées, compliquées et universelles

de nos jours! Manifestations qui font douter de tout être, de toute substance, de tout lieu, de tout globe, *de tout Ciel même* !

Manifestations qui matérialisent et dématérialisent les choses de nos appréciations par le seul fait de la pensée ! qui distancient et fusionnent le tout dans la partie, et la partie dans le tout ! qui expliquent et embrouillent à tout jamais les causes et les faits! qui fascinent et convainquent tout être jusqu'à le faire affirmer et douter de son être même !

Oh ! mes seigneurs, nous ne savions pas qu'en levant un coin de ce voile mystérieux, il y a douze ans, nous verrions autant de choses; et que, si bien ridiculisés par vous, nous vous verrions un jour plus ridicules que nous devant les explications que nous vous demandons de ces faits trop au-dessus de notre faible intelligence, pour être défini par nous.

ALBERT Legrand avec ses jardins fantastiques, PORTA avec ses charmes narcotiques, AGRIPPA avec ses conjurations magiques, PARACELSE avec ses Esprits enfermés dans le pommeau de sa canne, CAGLIOSTRO avec ses soirées nécromantiques, MESMER avec ses crises magnétiques, le baron DU POTET avec ses cercles magiques ne sont plus en ce jour que de simples mortels comme le vulgaire. La tourmente des révolutions spirituelles a réduit

leur trône en poussière, comme celle des révolutions matérielles anéantit les Empires.

Tous trônent en nos jours, d'adolescents enfants, de timides jeunes filles, de rustes et illétrés prolétaires, de sots et antagonistes savants, de viveurs et caustiques écrivains, de luxurieux et mondains propriétaires, il n'est pas jusqu'à l'armée, dont les principaux chefs laissent là leurs armes meurtrières pour celles plus fraternelles des communications d'outre-tombe. Le magistrat, légiste même, laisse de côté ses innombrables lois terrestres pour étudier celles spirituelles; nous voyons jusqu'au prêtre, qui, inquiet sur l'avenir de ses Dieux, essaie du fond de son sanctuaire sacré une toute petite apparition.

On peut donc dire que, de la boutique au cinquième, du salon à la mansarde, du palais à la chaumière, chacun opère à sa manière; appelle, converse, conclut, publie, comme il l'entend, ses impressions d'outre-tombe. C'est une véritable résurrection générale qui veut que les morts ne sortent pas de leurs tombeaux en nos jours qu'en Esprits, mais bien en toute la seule substance qu'ils admettent, puisqu'ils rentrent dans leur existence dans toute leur force matérielle, dans leur continuation d'usages terrestres dans leurs propriétés; étudient de nos études, parlent de notre langue, travaillent de nos travaux, et ne sont enfin séparés

de nous que de l'épaisseur de la rétine et du contact de nos sens, que de la sensibilité de l'épiderme.

Arrière donc le magnétisme, le somnambulisme, l'extase et tous les états préparatoires connus pour faciliter ces communications! C'est en plein jour, en pleine nuit, à tout heure, toute seconde que ces êtres, dont on suspectait jusqu'à la mémoire, sont auprès de nous et semblent vouloir transmuer les deux mondes *ou les deux genres d'être*, en un seul. Mais hélas! quel est cet état que le leur, dont la manière de produire est si incomprise et si peu en rapport avec la nôtre, comme nous l'avons dit tant de fois? État qui n'est qu'un éternel enfantement, qu'une éternelle éclosion, qu'une éternelle *objectivité de la pensée de l'être qui opère?*... Où sont les règnes, les matériaux, les lieux, les distances, les pondéralisations de cet état, devant tout ce que nous enregistrons tous les jours? devant ces transports du pondéré par l'impondéré! devant ces transpersions de la matière par la matière, sans que l'une ni l'autre soit en aucune partie altérée?

Devant ces transports à grande vitesse de pensées qui, certes, laissent loin derrière eux ceux de nos vapeurs et de nos électricités;

Devant ces écritures superbes, sans moyen d'écrire connus; devant ces musiques harmonieuses sans instruments visibles... devant ces voix angé-

liques résonnant comme des harpes éoliennes aux oreilles de leurs auditeurs... devant ces mains lumineuses se promenant comme un souffle de zéphir dans la chevelure des plus élevés des nations... devant ces voix agitées à l'occasion; ces cris, ces hurlements, ces colères, ces turbulences, allant même jusqu'à mettre en danger l'existence de leurs auditeurs matériels.

O sages Zoroastre, Hermès trimesgiste, Orphée, Pythagore, Salomon, Confucius, Platon, Moïse, Christ, Mahomet, Socrate, Pyrron, Timon, Pic-de-la-Mirandole, Boehm, Descartes, Bacon, Télésio, Malbranche, Leibnitz! etc., etc., que sont devenues les leçons de vos studieuses écoles devant le grand-livre de la nature, le livre des sept sages, le livre des douze philosophes au corps glorieux, qui est ouvert à nos regards?

Que sont devenus vos lieux de sacrifices, vos antres magiques, vos sanctuaires sacrés, vos autels vénérés devant la simple demeure du dernier d'entre nous? Que vos disciples viennent donc s'asseoir sur les bancs de cette grande classe générale et éternelle, afin d'entendre, de voir, de palper, ce que vous n'entendiez, ce que vous ne voyiez, ce que vous ne palpiez qu'à grand frais d'études, de sacrifices, de retirement du monde, de privations en tous genres, de prières, de macérations, de méditations, sur *l'anachrise*, du mépris

le plus souverain de la chair, de la terre et même de ses cieux !

C'est au sein d'un recueillement qui n'exclut nullement le doute ni le *sans-souci* de la chose. C'est au plus incapable, comme au plus capable; au plus fou, comme au plus sage de la société, que les faits les plus merveilleux qui se soient jamais vus se présentent; que les révélations les plus scientifiques se font; que les honneurs les plus grands arrivent !

Voilà où nous en sommes au dix-neuvième siècle, où nous pouvons dire que la fameuse Rome catholique à moins enregistré de miracles en seize siècles de son règne, que l'Amérique, et voire même Paris en seize jours de notre temps.

Si c'est le Diable qui nous sert ainsi, il ne doit pas avoir négligé la procréation; car chacun de nous a autant de membres de sa famille à son service qu'il peut en désirer. Que fait donc en ce cas la fameuse eau lustrale, l'eau du Jourdain, l'eau philosophale, l'eau bénite en dernier lieu, dont chaque demeure est pourvue comme anti-démoniaque; et cette antique verveine revivifiée dans le buis bénit qui, de compte-à-demi avec le manche à balai, défend l'entrée de nos demeures à ce maudit de Dieu?

Les guéridons, les meubles de toutes espèces, voire même la tête des plus rassurés n'en tournent

pas moins vers l'endroit le plus sombre de l'appartement, appartement qui semble lui-même ne pas rassurer les plus convaincus, sur sa solidité et sur son existence à l'occasion.

Écoutez ces petits bouts d'histoires, mes chers savants, et donnez-nous-en l'analyse ou la loi, si vous le pouvez !

Un étudiant spiritualiste anglais d'une honorée condition, vint en octobre 1858, accompagné d'une notabilité bien connue de tous les spiritualistes parisiens, M. T..., nous demander une apparition, en s'exprimant à peu près ainsi :

Bonjour mossieu Cahagnet, mooi connaît beaucoup vous, je ai lu vos ouvrages à Naeple, où je ai beaucoup éprouvé de satisfachionne, je fueux en féliciter vous, et jé dis à vous que jé suis croyant au spiritualisme ; je ai beaucoup étudié et fvu des choses surprenantes, par conséquent jé crois aux morts, qu'ils sont aussi vivants qué nous, gé désire foir par Adèle des Esprits ; car gé sai que c'est là lé plus sûr moyen de satisfaire le curiosité, et dé convaincre les incrédules. Pour prouvé à fvous que gé crois gé dirai qué gé téjeunai avec mossieu lé comte deche dèche doche d'ouche, foila quelques jours ; après téjeunai, mossieu lé comte dit à mooi, foulez-fous foir des Esprits ? gé répondis

à mossieu lé comte : mooi desire beaucoup foir des Esprits, gé fveux bien. Il y avait encore sur le taeble les vâses du téjeunai, gé croyais qu'on allait enlevé ces vâses du dessus le taeble, qui était fort grande et très-lourde ; mais mossieu lé comte dit : cé n'est pas la peine, et il rassembla ces vâses au milieu, dé manière qu'ils né génent pas nous. Presque aussitôt des coups violents et plus doux sont frappés dans les murailles et lé plancher dé l'appartément. C'était un bacchanal du diable ; puis, nous, tout débout, né touchant pas à le taeble du tout, mooi ai fvu le taeble sé lévé haut, haut, comme ça (environ dix-huit centimètres), à dé reprises différentes... Gé peux assurer fvous qué je ai bien fvu. Gé certifie afoir bien fvu... foulez-fous démander mossieu X...

R. Je vais mettre Adèle en état de voir cet Esprit, donnez-vous la peine de prendre un siége et de nous accorder quelques instants. (Je mentionne la séance suivante pour donner une idée à mes lecteurs du scepticisme du consultant, et leur prouver que ce qu'il affirme avoir vu, il l'a bien vu).

R. Mooi, gé fveux, gé fveux bien mossieu Cahagnet, gé aime beaucoup fvous et madame Adèle.

Lorsque Adèle fut en sommeil, nous appelâmes l'Esprit précité, et la lucide en donna comme d'ha-

bitude le signalement très-détaillé. Notre visiteur immobile comme une statue, n'affirmait, ni n'infirmait ces détails, enfin ne sachant plus qu'ajouter à ce qu'elle venait de dire, la lucide cessa de parler. Notre étudiant prit alors la parole ainsi :

Ce est bien cela; mais gé né connaissais pas beaucoup cet homme, mooi gé né peux pas certifier que Adèle fvooit bien lui, gé préfère démander un autre qué gé connais mieux.

Adèle appela ce deuxième Esprit, en donna également le signalement détaillé, puis se tut devant le mutisme du demandeur, qui, prenant aussitôt la parole, dit : ce est bien lui, gé réconnais qué Adèle fvoit bien, mais gé fveux une particularité visible ; voyez Adèle, cé mossieu avait une particularité visible, très-visible, alors si vous le dites à mooi, gé croirai au mort qu'il est présent.

Adèle après dix minutes de vaines recherches, ne voyant quoique ce soit de saisissable, ni d'apparent à l'œil, dit ne rien découvrir de particulier dans cet Esprit.

Fvoyez, fvoyez, bien Adèle, gé dis à fvous qué c'était bien visible ?

Adèle épuisée ne découvrant aucune particularité, je hasardai de demander à notre étudiant, si cette particularité était un vice de conformation physique, externe ou interne ?

Mooi gé dis à fvous que c'est visible comme lé

jour, (voyez Adèle. Ne voulant pas fatiguer davantage la lucide, je lui dis de suspendre ses recherches, et je priai le demandeur de nous citer cette particularité, puisque nous ne pouvions la voir.

Cé mossieu, Esprit maintenant, gé l'ai beaucoup connu mooi, gé n'en connais qu'une partie, qu'un peu par Adèle. Cependant elle a bien (vu; mais il avait été militaire, et dans le bataille, il avait reçu une balle dans le tête, trente ans et plus avant le mort à lui. Cela est une particularité bien visible, gé crois; donc ce n'est pas lui tout à fait qui est venu.

D. Cette balle avait-elle laissé des traces extérieurement?

R. Non, tutout, il avait entré par l'œil, dans le coin, qu'il était aussi noir qué lé mien, mais il était dans le tête assurément, donc ce n'est pas lui; démandez une autre.... Mme ***

Plus heureux à cette troisième demande, notre visiteur, fut transporté de joie, et en marqua son contentement à Adèle, par les compliments les plus affectueux; et tout en s'en allant, ne cessa de répéter, il a dit qu'il était mort en couches, ce est d'une exactitude frappante; puis tout ce qu'il a dit: Ah! dé cé coup c'est bien lui; mooi suis content.

Obs. Si j'ai tenu à reproduire à peu près litté-

ralement les expressions de cet étranger, c'est moins dans le but de ridiculiser le genre de parler de cet honorable spiritualiste, que de donner un aperçu frappant des difficultés d'exécution qui sont semées sur nos pas, et de faire ressortir combien la réussite, en de pareils cas, doit avoir de mérite aux yeux des hommes studieux.

Le lendemain de la séance précitée, deux non moins honorables visiteurs m'instruisirent du fait suivant arrivé à l'un deux. M. Génin, 22, rue Bénard, à Batignolles, et M. Burret, employé dans un bureau, demeurant également à Batignolles. Ce dernier s'exprima ainsi qu'il suit :

Cher Monsieur Cahagnet, j'étais, vous n'en pouvez douter, très-croyant aux manifestations spirituelles, puisque j'en ai traité dans un ouvrage spécial ; mais je n'avais pas été témoin de faits de l'ordre de celui que je vais vous conter. Sachez que me trouvant, il y a quelque temps, chez M. Lecomte Dourches, que vous connaissez très-bien, j'ai obtenu, par l'entremise de sa médium, mademoiselle Blanche, de l'Écriture spirituelle, c'est-à-dire ce que vous allez voir. Je désirais depuis longtemps voir par mes yeux cette manifestation spéciale, et me trouvant un jour chez M. le comte Dourche, je fus mis en demeure d'obtenir l'objet de mon désir. Je présentai à cet effet un morceau de papier blanc à M. le comte, qui le tint un ins-

tant dans les mains, puis le remit à Blanche qui, après un semblable moment, me remit mon papier, que voici ; regardez ce qu'il contient. Ce monsieur me montra un carré de papier, sur lequel je vis à grand peine une ligne longue de cinq à six centimètres à peu près d'une écriture si fine que je ne pus en lire un seul mot ; cependant je crus analyser le dernier, comme voulant dire *amour* ou *à nous*. Ce monsieur désirant quelque chose de plus lisible pria de recommencer l'expérience ; un deuxième papier présenté par lui subit les mêmes conditions, puis lui fut rendu portant seulement pour tout signe, une forme de V d'un centimètre environ sur tous les sens. Une troisième expérience aurait bien été sollicitée par ce monsieur, s'il avait osé ; M. le comte, s'en apercevant, lui dit donnez-nous un troisième morceau de papier, celui que vous avez dans votre main, par exemple, et assurez-vous bien s'il ne contient aucune écriture. Ce monsieur ouvrit aussitôt ce morceau de papier qu'il tenait plié en quatre, depuis un instant dans sa main ; quel fut son étonnement de voir au milieu une semblable ligne d'écriture à celle qu'il avait obtenue par l'intermédiaire du toucher de M. le comte et de sa médium. Ce papier n'avait pas quitté la main du consultant, avait été plié en quatre par lui, et n'avait été nullement ouvert. Comment pouvait-il contenir une semblable écriture à

la précédente ? ne pouvant répondre à cette question, je promis à ce monsieur de la poser à nos antagonistes afin de connaître leur fin de non recevoir.

Où sont les communications de pensées, les contagions, les hallucinations devant ces faits, qui se produisent en tous lieux et par tout être en nos jours!... Comment expliquer cette manière d'écrire dans un papier plié en quatre, que tient dans sa main un homme non méfiant ; mais doutant du succès ?

Mon rôle est de citer... Concluez chers savants,

ALP. CAHAGNET.

APPARITION

DE M. L'ABBÉ ALMIGNANA (1).

Le 14 octobre 1858, lendemain d'une confidence qui m'avait été faite la veille par un ami intime du vénérable abbé Almignana, que nos lecteurs connaissent d'ancienne date, comme ayant été sur la terre, et étant au monde spirituel, un fervent étudiant et défenseur de nos études; nous priâmes notre lucide Adèle de demander cet

(1) Voir tome III de cet ouvrage, page 260.

Esprit, afin de mieux nous renseigner sur la confidence précitée. Lorsque ce bon ami fut près de nous, je demandai à Adèle comment le voyait-elle, et quelle impression recevait-elle à sa vue? Elle me répondit qu'elle le voyait dans un état d'Esprit beaucoup plus calme qu'il n'était parfois sur la terre. Il est accompagné, dit-elle, de sa vieille gouvernante, la bonne Sylvie, qu'il a retrouvée au monde des Esprits; il lui a dit en me voyant : « Tiens, regarde sainte Philomène. » Tu sais que dans ses moments de gaîté, me fait observer Adèle, M. Almignana me donnait ce nom.

D. Êtes-vous heureux?

R. Assez heureux, me dit-il, pour ne pas désirer revenir sur votre terre, ni la regretter en quoi que ce soit.

D. Avez-vous vu votre frère (ancien chanoine, mentionné, tome 3ᵉ des *Arcanes de la Vie future dévoilés*)?

R. Oui.

D. Êtes-vous d'accords sur vos différends théologiques?

R. Assez pour nous voir avec plaisir.

D. Votre spiritualisation a-t-elle été naturelle?

R. Elle a été ce que vous la savéz.

D. Je sais qu'il y a eu une enquête judiciaire à cet effet, qui, je crois, a été abandonnée.

R. Je ne l'abandonne pas, moi.

D. Pouvez-vous me donner quelques renseignements sur cette spiritualisation précitée ?

R. Ces détails me sont donnés ; mais le silence le plus absolu m'est commandé, cette affaire devient une question de justice divine et non de justice humaine.

D. Vous aviez des papiers très-importants comme correspondance philosophico-religieuse, dont vous m'aviez parlé quelquefois, correspondance qui est perdue en ce jour pour nous ?

R. Elle n'est pas perdue pour ceux qui s'en sont emparés. Le but qu'on a cru atteindre ne l'a été qu'à moitié ; la fourberie joue au plus fin avec la fourberie. Le meilleur de cette correspondance n'est pas passé dans les mains qui l'attendaient ; plus tard, cela se retrouvera, au détriment de ceux qui croyaient la posséder à leur profit. Ne vous occupez pas de cette affaire. Je vous sais gré de l'intérêt que vous me portez, je me charge du reste.

D. Avez-vous vu de nos amis spiritualisés, Swedenborg, par exemple ?

R. J'ai eu la visite de Blesson seulement. Mais, me fit observer Adèle, tu sais que M. Almignana n'était pas très-initié aux œuvres de Swedenborg.

D. Avez-vous vu Mesmer, de Puységur, Deleuze, Chardel ?

R. M. Almignana, me répond Adèle, était plus partisan du somnambulisme que magnétiste; c'est pourquoi il n'a pas cherché ni appelé ces Esprits.

D. Avez-vous vu des somnambules, ou vous occupez-vous toujours des tables tournantes?

R. Je n'ai pas encore eu ce temps. Oh! ma chère, on ne s'oriente pas aussi vite que je le pensais et que tu pourrais le croire. C'est un véritable déménagement; il faut le temps de tout mettre en place et de s'installer, je vais m'occuper de tout cela. Adèle ajoute que Sylvie s'oppose à ce que son maître s'occupe, comme sur la terre, de ces choses qui, pense-t-elle, l'ont troublé et ont aggravé son état maladif. Comme par son grand attachement et son sincère dévouement, cette femme avait acquit un certain empire sur l'esprit de son maître, ce dernier l'écoute assez et l'écoute d'autant plus qu'il avait la tête très-fatiguée par ces études, qu'il poussait avec vigueur: études qui avaient vraiment altéré jusqu'à sa santé, par conséquent qui commandaient le repos dont il jouit du moment. Cependant, ce bon Esprit m'affirme qu'il pense souvent à nous, et qu'il viendra un jour me donner des signes matériels de sa présence auprès de moi: que je prenne patience et que j'espère.

Je donne connaissance à mes lecteurs de cette

courte et instructive séance, *sous plus d'un rapport*, tant pour m'acquitter de la promesse que je leur ai faite, tome III de cet ouvrage, que pour les entretenir un moment du souvenir d'un homme aussi pur que publiciste magnétique estimable.

ALPH. CAHAGNET.

CORRESPONDANCE.

Lyon, le 28 octobre 1858.

Monsieur et frère en Dieu,

Je viens de lire, en tête de la 28e livraison de votre *Encyclopédie magnétique*, votre correspondance sur les réincarnations; j'ai été étonné de la manière peu fraternelle avec laquelle vous traitez cette question; cela m'a d'autant plus étonné de votre part de faire une critique si acerbe, que vous ne cessez de dire dans vos écrits que vous ne présentez vos révélations spirituelles qu'à titre d'étude. Eh bien! puisque vous ne les présentez qu'à ce titre, pourquoi vous posez-vous en juge souverain envers les croyances de réincarnation, en les traitant d'erronées, de contresens des croyances hindoues, de fantasques con-

ceptions, de fables égyptiennes, de fantaisies des *Mille et une Nuits*, d'inacceptables propositions bibliques des paroles du Christ, de philosophiques démonstrations cabalistiques, des amusants contes de fées? Et plus loin, vous dites encore : « Les révélateurs ou professeurs de telles doctrines ne sont que de tristes équilibristes des choses humaines. Vous êtes bien audacieux ; là, permettez-moi de vous dire qu'un amour-propre mal placé s'en est mêlé, l'esprit d'orgueil s'est emparé de votre cœur, et vous avez cherché à défigurer des révélations opposées aux vôtres pour vous élever sur leurs débris... Dites-moi, frère en Dieu, auriez-vous par hasard la prétention de vous croire sans erreur et de posséder seul la vérité absolue ; allons, soyez un peu plus modeste et plus conséquent avec vous même, car voici ce que vous dites un peu plus bas. Si j'ai traité de cette dernière question, j'ai au moins eu l'humilité de n'en présenter les révélations qu'à titre d'étude et non à titre de loi. Vraiment, il faut en convenir, vous vous embrouillez, vous êtes dans un cahos difficile à comprendre. Puisque vous ne les présentez pas à titre de loi, pourquoi vous posez-vous en juge si sévère et surtout si satyrique ; croyez-moi, frère en Dieu, soyez un peu plus humble ; ne jugez pas si vous ne voulez pas être jugé à votre tour ; car il est dit : « De la

même mesure dont tu te seras servi pour autrui, on s'en servira pour toi. » Allons, rentrez un peu en vous-même, et suivez la maxime du sage qui dit : « Dans le doute, si tu es dans le vrai ou dans le faux, abstiens-toi. »

Maintenant, vous devez comprendre, à ce que j'ai dit ci-dessus, quelle est ma croyance. Je crois à la préexistence, parce que rien ne se forme de rien ; nous existions en Esprit, avant d'être revêtus de notre corps matériel ; je crois aux réincarnations, soit sur notre globe, soit dans d'autres, jusqu'à ce que nous soyons assez purs pour nous élever dans une autre région plus pure que la nôtre ; je crois qu'il y a des Esprits missionnaires qui viennent par ordre de Dieu se réincarner ici-bas, pour révéler les lois divines, à seule fin de faire marcher les habitants vers le bien, le beau et le vrai. Voici quelques vers à ce sujet :

De la Création nous parcourons l'espace,
Du Monde des Esprits dans le monde des Corps,
Tour à tour en son temps créé, chacun de nous passe.
Passage progressif des faibles et des forts,
Qui du grand tout concourt aux merveilleux accords.

A l'éternel clavier de l'immense harmonie
L'homme devient Esprit, Ange, puis Séraphin,
Pour cheminer vers Dieu la marche est infinie !
De progrés en progrès, de confin en confin,
Vers Lui de plus en plus nous gravitons sans fin...

Tel est, je crois, le but de notre destinée.
Nous mourons pour renaître en cette immensité,
Où, selon notre amour, notre âme est entraînée
Vers les mondes divers de la grande Cité...
Ainsi nous gravitons vers la félicité!...

Mais n'allez pas croire pourtant que je veuille vous imposer ma croyance, Dieu m'en garde! Je respecte la vôtre, comme je voudrais que vous respectassiez la mienne. Ne jugeons rien, et surtout, gardons-nous de condamner des choses que l'esprit humain ne peut pas encore bien définir; attendons, l'avenir est un grand maître, il nous apprendra un jour où est le vrai et où est le faux. Quant aux croyances, bien fou serait celui qui oserait dire : La mienne seule est vraie. La vérité absolue est encore et sera bien longtemps cachée aux humains. Ainsi, inclinons-nous devant l'arbitre de tout, et prions-le de nous éclairer sur les mystères impénétrables de ses lois, jusqu'à ce que cette belle vierge inconnue se présente devant nous dans toute sa nudité, si toutefois il est permis à l'homme de supporter son aspect.

Frère, point de haine entre nous, malgré la divergeance de nos idées; travaillons à la recherche de cette belle fille du Ciel; marchons en paix dans nos pérégrinations, car souvent, par des routes opposées, on arrive au même but.

Recevez l'assurance de mon estime ; je vous serre fraternellement la main.

B. Joly.

REPONSE A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

Monsieur Joly,

Cher monsieur et frère en Dieu,

Je publie votre lettre en son entier, quoique n'ayant fait aucune personnalité à votre égard ; je ne suis pas obligé à cette publicité, mais je suis bien aise de mettre sous les yeux de mes lecteurs un échantillon des égarements de l'observation et du jugement humain : observation et jugement auxquels je réponds dans l'article précédent, intitulé : *Dieu*, *Religion* et *Manifestation spirituelle*. Je regrette que vous ne soyez pas plus au courant de la littérature du jour et que vous preniez pour vous, non professeur, ce que j'adresse à l'ensemble de ces publicistes, Révélateurs missionnés spécialement par Dieu, *affirment-ils*, pour l'*aider* à tirer la création du mauvais pas où elle se trouve engagée.

Quel Créateur, quels aides !

Vous n'ignorez pas, sans doute, que de l'In-

doustan à Paris, que des Mille et une Nuits à nos contes de fées, chaque auteur plus ou moins facétieux se plaît à nous faire descendre de l'engourdie et difforme tortue, au souple et grimacier singe; borne-fontaine là, arbre gigantesque là-bas, racine de patience, même ici, sont des menus détails de notre éternité passée. Ces ex-chats ou biches de l'antiquité ont le soin, en nos jours, de descendre, en dernier lieu, de quelque adoré des nations et de se présenter comme étant à la fin de leur voyage, les verbes, les sages, les mystérieux agents divins. Vous ne voulez pas être malade à ce degré. Je vous en félicite, et je partage de préférence l'opinion que vous vous faites sur l'éternité future, opinion si bien exprimée dans votre spirituelle pièce de vers.

Accordez donc, cher monsieur, aux libres penseurs de n'être pas de souples admirateurs de l'ignorance des masses, ni de serviles défenseurs de leurs exploiteurs. S'ils envoient un coup de sifflet à ces folies humaines, ne les en accusez pas, ils sont dans leur droit, en aimant et défendant le vrai : je n'ose dire en défendant Dieu rabêti à ce point; car ces essais de création de la Divinité ne nous prouvent rien moins qu'un dieu devenu homme, quand ce dernier se dit être devenu Dieu. Je n'ose sacrifier deux lignes de plus à une telle plaisanterie.

Recevez, cher monsieur et frère en Dieu, mes salutations fraternelles.

ALP. CAHAGNET.

Angers, 3 novembre 1858.

Mon cher monsieur,

Je vais me rendre à la poste pour y prendre, à votre profit, un mandat de 17 francs, pour renouveler mon abonnement à votre précieuse encyclopédie

Si je n'avais pas eu tant d'occupations, je vous aurais envoyé quelqu'article qui ne serait pas sans intérêt, mais peut-être pourrai-je le faire avant un mois.

Je reviens à votre dernière livraison. Les ergoteurs incrédules diront qu'un somnambule, dont on fait voyager l'âme dans une planète, peut dire tout ce qu'il veut. Je réponds qu'à part le diamètre de Mercure, que tous les astronomes font plus petit que la terre, tout ce qu'à dit M. Ravet de *l'obscurité dans l'espace*, de *l'opacité de Mercure*, si brillant vu d'ici, et les détails qu'il donne de l'intérieur *habitable* de *ce globe* est *conforme* aux *suppositions de la science*. Nous sommes à 38 millions de lieues du soleil, mais Mercure n'en est qu'à 10 millions de lieues, d'où il résulte que,

bien que l'atmosphère y doive être plus étendue que la nôtre, la chaleur doit y être dévorante et la lumière d'un *éclat* à faire bien des aveugles de bonne heure. S'il en était de même ici, nous aurions non-seulement des carreaux de verre *bleu*, non-seulement des petites fenêtres de QUATRE CARREAUX, pour diminuer le volume de lumière, mais nous aurions sans doute aussi de la *porcelaine* bleue, qui, nécessairement, doit modérer beaucoup la force des ondulations lumineuses. Les murs par assises très-larges à leur *base*, et se réduisant toujours à mesure qu'ils *s'élèvent*, me semblent nécessaires sur une planète où il peut y avoir de forts *tremblements de terre*. Enfin, tous les autres détails semblent se refuser à l'imagination humaine. Faites-nous des découvertes dans les mondes de notre système solaire, et les astronomes et tous les savants voudront voir votre Encyclopédie.

Je ne sais si vous voyez le journal hebdomadaire l'*Univers illustré*, in-folio, au prix de 15 centimes le numéro, rue Bonaparte, 13, ayant d'habiles rédacteurs. L'un d'eux, des plus féroces incrédules, dans son n° 18, à propos des sonnettes secouées dans la maison 65 de la rue du Bac, et des esprits, a dit que nous étions toujours *bêtes*, *stupides*, des *imbéciles*, des *crétins*. Je l'ai pris à parti, lui rapportant des résultats que j'ai obtenus, notamment

des *acteurs Champiré*, dit *Diderot*, et *Mathieu Salle*, et *l'oculiste espagnol Rafalgar*, puis des communications de Delphine Gay, Alfred de Musset et Béranger. Il les cite dans le n° 24, du 30 octobre, et dit : « ... Il est superflu d'ajouter, « je ne le ferai plus, » et que je m'efforcerai de me convertir aux doctrines spiritualistes. Mais, faut-il le confesser? Et pourquoi ne le confesserais-je pas? Ma conversion serait instantanée s'il m'était donné, ô joies infinies! de pouvoir *converser* un *tantinet* avec l'ex-ténor *Mathieu Salle*, avec l'acteur *Champiré*, dit *Diderot*, et surtout avec *Rafalgar*, *l'oculiste espagnol!* O Rafalgar, je t'aime! » — Il eût, après, occasion de parler d'une erreur qu'on avait commise, disant : « On m'a donc fait dire une *bêtise*, comme si je n'en disais pas suffisamment pour mon propre compte.»

» Juste ciel! à peine ai-je formulé cette vérité blessante pour ma vanité littéraire, qu'une main *invisible* écrit ces mots sur mon papier :

« *Enfin, tu te rends donc justice!* »

Signé : *Champiré*, dit *Diderot*, *acteur comique*;
Mathieu Salle, *ex-ténor*;
Rafalgar, *oculiste espagnol*.

Un tel prodige me pénètre de *terreur*; mes yeux

s'ouvrent à la lumière, et je m'*enrôle* sous la bannière du *spiritualisme*, humble soldat d'une cause dont M. S..., d'Angers, est l'apôtre éloquent et convaincu.

Signé : Gérome.

Puisque M. Gérôme n'a pas craint de publier ces curieux détails et sa conversion, il convient donc de les répandre le plus possible. Oh ! veuillez donc, dans l'intérêt du spiritualisme, leur donner une petite place dans votre prochaine livraison.

Tout à vous de cœur,

Salques.

REVUE MAGNÉTIQUE.

Nous avons déjà dit que la ville de Genève revendiquait le privilége d'avoir des cercles, où Dieu, le Christ, la divine sagesse, etc., venaient révéler des vérités inédites jusqu'à ce jour, toutes vérités religieuses surtout, dont chaque cercle veut avoir la priorité, priorité, qui ne ressemble pas du tout à celle d'un autre groupe, qui est sûr d'avoir seul la lumière.

Voici un ouvrage envoyé cette année à M. Cahagnet par l'auteur, M. Bort, ministre du saint

Évangile, relatant une partie des révélations divines qui ont eu lieu à Genève depuis 1854. — Il n'y a pas à douter de la bonne foi de l'auteur, et son *épigraphe* nous initie de suite au caractère sérieux qu'il attache à ces manifestations. « (1) Il » y a dix-huit siècles qu'un cri partit de la Judée, » après la mort du Rédempteur ; il fit le tour du » monde, après avoir parcouru le séjour des an- » ges, etc.. . . . .

» La mer écumante, en portant ses vagues jus- » qu'aux cieux, fit connaître aux anges que la » terre se souvenait du cri parti de la Judée. Le » zéphir le promena sur son aîle azurée, et, à tra- » vers les siècles, il l'apporta dans les temples de » *Genève* ! Oui, cher lecteur, me voici ! es-tu » prêt ? L'heure est avancée, et minuit va sonner ; » as-tu de l'huile dans ta lampe ? et pourras-tu » me dire : « *Seigneur ! je t'attendais ; c'est pour-* » *quoi tu m'as trouvé veillant.* »

« Je te laisse, ami, répondre à cette question. » J'ai choisi *une table* pour te l'adresser, comme » je choisis jadis une créche pour naître, et une » croix pour mourir.

» *Cette table* n'est point à Bethléem, tu ne la

(1) Cette épigraphe est tirée de la préface dictée par le *Sauveur*, au moyen de la table, pour le recueil publié en 1856, sous le titre : *Révélations divines et mystérieuses*

» trouveras ni sur le Golgotha, ni sur le Calvaire;
» non. Cette *table* n'est pas non plus à Jérusalem,
» mais elle est à Genève, dans la petite ville que
» prépara mon *serviteur Calvin;* oui, c'est la fille
» de ce *digne* missionnaire qui reçoit aujourd'hui
» les honneurs des cieux. »

Pour les témoins de ces manifestations, il n'existe donc aucun doute sur l'auteur de ces révélations, dont M. Bort nous rend compte; c'est bien le Christ lui-même, le Sauveur, le Rédempteur des chrétiens. Il ne se manifestera pas en d'autres lieux, et la table qui lui servira d'intermédiaire est à Genève seulement. Calvin, que les catholiques d'alors ont tant poursuivi et fait souffrir, est bien le *serviteur* du même Christ, qui vient dans d'autres cercles révéler d'autres vérités qui ne font pas prendre le même Calvin en odeur de sainteté. C'est aux hommes à choisir les bonnes tables.

Tout le livre contient donc des révélations dans le sens que l'épigraphe nous indique. M. Bort croit trouver dans la bible des prophéties annonçant tout ce qui se passe aujourd'hui et qui se trouve bien être l'époque prochaine de l'avènement du fils de l'homme. Pour l'auteur, tous les faits qui se passent actuellement sont les signes certains qu'*on touche aux derniers temps*, et les révélations recueillies par M. Bort, au moyen de la table, viennent confirmer toutes ces choses. Tel est en somme

tout ce que contient ce volume de 215 pages.

Que les hommes studieux qui ne veulent pas franchir le cercle que la raison doit seule tracer, observent bien ce qui se passe autour d'eux dans cet ordre d'études, et tiennent bien compte de ces intelligences honnêtes, qui donnent à toutes voiles dans ces manifestations, sans chercher à connaître ce qu'il y a déjà d'écrit sur la manière dont elles peuvent avoir lieu, et la prudence avec laquelle on doit accepter le patronage de ceux qui peuvent venir agir près de nous. Sans cela, que n'admettrait-on pas.

— La 13me livraison de la *Revue spiritualiste*, contient une lettre de M. Renard de Rambouillet, qui revendique le droit d'être le premier, tant par son nom que par les conseils d'évocation qu'il a donnés à M. Cahagnet, — qui a suscité les manifestations spirituelles de nos jours ? Nous voudrions bien, moyennant tel conseil, recevoir l'honneur de toute difficulté que nous envierions vaincre, et, de par notre nom de Lecocq, n'être pas le dernier de tout poulailler.

— Le *Spiritualiste de la Nouvelle-Orléans* du mois de septembre, cite des exemples de médiums peintres, qui, dans l'état normal, n'ont aucune connaissance de cet art. Il cite entre autre un nommé E. Rogers de Cardington (Ohio), qui a fait des

portraits de personnes décédées, qui lui étaient complètement inconnues; vérifiés plus tard, ces portraits ont été réconnus être d'une ressemblance parfaite. Les expériences ont été poussées très-loin et affirmées avec toute l'authenticité que l'on est en droit d'exiger.

—L'*Union magnétique* du 25 octobre contient un spécimen sur la nouvelle rédaction de ce journal, il y est dit : que *l'expérience et le désir de mieux faire vont modifier, quant aux détails, la marche de cette publication*, qui appelle la lumière de chacun, n'importe sous quel drapeau il se présente, du moment que l'étude est le but que l'on se propose.

— *La Patrie* du 21 octobre contient un article de M. Édouard Fournier en réponse au livre de M. Mabru. Il s'appuie sur l'opinion de plusieurs savants consciencieux, et termine par des extraits de la notice de M. Arago, sur l'éloge de Bailly, dans lequel il y est dit, que « le somnambulisme ne doit pas être rejeté *à priori*, etc.... » Certes que tous ces noms sont bien d'un poids suffisant pour tenir en équilibre l'opinion de M. Mabru, qui vient de se manifester d'une manière bien peu progressive.

— Le *Spiritualiste*, dans son dernier numéro,

fait un appel à tous les hommes studieux, pour venir aider ceux qui, depuis l'origine de cette publication, ont fait des dépenses qu'ils n'ont pas encore pu couvrir, et se demande si elle pourra continuer avec de semblables forces.

Il est bien fâcheux qu'un organe qui vient révéler à l'homme tant de faits qui lui seraient inconnus sans cette persévérance de la part de son rédacteur, M. Barthet, ne puisse trouver un plus grand nombre de soutiens. Que de consolations pourtant plusieurs personnes n'ont-elles pas déjà trouvées dans cette publication spiritualiste! Non, en Amérique, comme en France, les plumes dévouées à initier les hommes à un meilleur avenir, à leur apprendre et à leur donner la foi, que tout ce que l'on a aimé, est retrouvé ; et que les affections continuent quand on les croit éteintes, — non, avouons-le, ces plumes s'usent inutilement, puisque nous ne savons trouver des hommes qui donneraient une partie du prix que coûte pour une soirée, une loge d'opéra, en échange de la part du pain, que sacrifie ceux qui veulent nous consoler, nous ou nos enfants, dans nos jours de tristesse et de deuil. Et ces jours viennent toujours, car aucune armoirie n'en saurait défendre l'entrée dans aucun boudoir. Remercions tous ces frères dévoués à cette cause si consolante, mais qu'ils n'attendent pas ici-bas le prix de leur labeur, car

ils ne l'obtiendront pas, heureux encore s'ils ne sont pas montrés comme malades du cerveau.

L. Lecocq.

VOYAGES ET ÉTUDES

SUR LA PLANÈTE MERCURE,

Par le lucide RAVET.

(Suite.)

Troisième étude.

2 décembre 1857.

Lorsque Ravet me dit être en compagnie de l'Esprit Gallilée, je le prie de lui adresser les questions suivantes :

D. Le globe *Mercure* est-il divisé par nations comme le nôtre ?

R. A peu près comme race d'hommes.

D. Est-il divisé également en partie du monde comme chez nous ?

R. Ils connaissent très-bien leur globe ; ils l'ont divisé par climats et non par parties du monde ?

D. Il y a donc plusieurs climats ?

R. Il y a comme dans tous et sur tous les globes, le moins et le plus chaud.

D. Les races d'hommes y sont-elles différentes ?

R. Les races coloriées y sont moins sensibles que chez nous, en ce que la couleur dominante est le brun.

D. Les langues y sont-elles compliquées et nombreuses ?

R. Elles sont compliquées et nombreuses surtout en idiômes ; la langue la plus généralement parlée rapproche de celle des indiens, quoique cependant cette dernière ne soit pas aussi avancée que la première.

D. Les gouvernements y sont-ils royaux ou républicains ?

R. Les grandes fortunes y gouvernent comme partout.

D. Comment y sont composés les tribunaux ?

R. Les causes font le nombre des juges, c'est-à-dire, plus elles sont graves plus le nombre des juges est grand. Il y a en ce genre supériorité sur nous. Les plus petites causes sont appréciées par des hommes compétents, dans le genre de notre chambre des Prud'hommes.

D. Y a-t-il des académies des sciences, des musées et des muséums ?

R. Non. Ils ont des conseils qui reçoivent les déclarations, apprécient et jugent les questions. Pour les arts et métiers, les dépôts des chefs-d'œu-

vres en ce genre restent aux ateliers, c'est ce qui fait la réputation et la fortune en même temps de leurs inventeurs ou de leurs propriétaires; mais il n'y a pas de collectivité en ce genre comme chez vous.

D. L'horloge y est-elle connue?

R. Parfaitement.

D. La boussole y est-elle connue?

R. Non. Ils naviguent très peu; mais ils ont d'autres instruments d'orientation.

D. Le galvanisme y est-il connu?

R. Il y est connu et a beaucoup plus de puissance que chez vous; ils s'en servent, mais il est comme chez vous à l'état peu répandu. Il y a longtemps qu'ils le connaissent.

D. Le gaz pour l'éclairage y est-il connu?

R. Ils ont moins de nuit que vous en ce qu'elles varient moins que les vôtres; ils ont un gaz qu'ils obtiennent au moyen de métaux déposés dans des eaux préparées à cet effet. Ils ne le tirent pas du charbon de terre comme vous en ce qu'ils en ont très-peu.

D. Les moulins à eau et à vent y sont-ils connus?

R. Nullement.

D. Comment y sont représentés le pain, le vin et les principales denrées alimentaires?

R. Ils ont des pâtes comme chez vous. Ils ex-

traient des boissons de racines et de tubercules dont les graines leur servent à faire des teintures.

D. Quels sont leurs moyens d'échanges ?

R. Ils ont des monnaies à cours forcé ; mais il y a beaucoup d'échange en nature.

D. Le poids, la mesure ou les nombres sont-ils leurs moyens de transactions ?

R. Ils pèsent au moyen d'un ressort en spiral formant volute, une aiguille est au centre et marque les différences. Ils ont des mesures et vendent au nombre.

D. L'esclavage, entre les êtres, y est-il pratiqué ?

R. Il n'y a pas d'esclavage au point de vue d'achat ; mais au point de vue de castes qui dépendent d'autres castes. Ils s'y soumettent mieux que vous.

D. Qu'y sont les animaux domestiques ?

R. Le plus grand nombre sont ces chevaux-ânes, dont je vous ai parlé ; il y a également considérablement de vaches, mais plus petites que les vôtres ; ils sont riches en espèces d'animaux domestiques, qui sont consacrés aux mêmes usages que chez vous : leurs formes diffèrent beaucoup des vôtres. J'y vois un oiseau énorme, dit le lucide, qui me semble être la cigogne de ces lieux : c'est un animal de basse-cour, il est plutôt couvert de

poil long et raide que de plumes... Ils ont des oiseaux superbes.

D. Qu'y est la végétation ?

R. Les forêts sont impénétrables ; mais les arbres en sont de très-moyenne grosseur et hauteur. Leur feuillage très-touffus et de forme très-petite. J'en remarque un qui a des feuilles semblables en tout au chanvre de notre globe... Ces arbres ont l'air de frémir d'existence, dirai-je, en ce qu'ils sont les uns sur les autres, et n'offrent aucune issue pénétrable ; les plus gros sont sur les rives, le tronc est à peine de la grosseur d'un homme, et leur hauteur ne dépasse pas 8 mètres. Ils sont, contrairement aux autres, très-espacés. Le reste représente une charmille, moins, bien entendu, la forme des feuilles qui est généralement très-petite. Cependant, j'en vois un qui m'impressionne : il a la forme conique des sapins. Les branches sont plates et horizontales ; elles relèvent seulement à leur extrémité, par une courbure dans la forme du cou du cygne ; une seule feuille est au bout de chaque branche et représente la forme d'une main. Sa couleur est d'un vert blanc, cet arbre ayant ainsi des branches nues et garnies de telles mains semble dire au voyageur ne m'approche pas ! J'en remarque un autre dont les branches sont totalement couvertes d'une espèce de mousse-lichen et dont les extrémités portent de petites houppes de

euilles d'un vert jaune très-tendre. Cet arbre est assez beau à voir. Leur variété en feuillage est infinie.

D. La magie et le magnétisme humain y sont-ils connus ?

R. Oui. *Le grand principe* et tout ce qui en découle est connu des prêtres.

D. Le somnambulisme naturel y existe-t-il ?

R. Oui, à des degrés plus élevés que chez vous. Comme beauté d'aspirations, il y a de l'orientalisme dans leurs idées.

D. Quelles sont leurs croyances sur la vie future ?

R. Ils croient qu'ils iront habiter le soleil, vu que c'est la plus grande puissance qu'ils connaissent et qu'ils respectent... Ils aiment également beaucoup les fleurs, qu'ils regardent comme étant les réceptacles de la vie même du soleil... Ils sont aussi très-passionnés pour les couleurs, dont les nuances sont plus tendres, plus éphémères, plus vaporeuses que chez vous. Ils disent que les couleurs viennent du soleil. On me fait voir à cet effet l'extérieur d'une maison comme j'en ai visité une l'autre jour intérieurement, afin que je voie par quel moyen ils y font pénétrer les jours coloriés que j'y ai remarqués : ce moyen m'a assez intrigué ; imaginez-vous voir des espèces d'auvents, en verre de différentes couleurs, c'est-à-dire chacun

d'une couleur différente, superposés les uns au-dessus des autres à une distance calculée à cet effet pour produire une décomposition de lumière coloriée selon leur goût. Ces couleurs et les arômes, me dit l'Esprit Galilée, excitent leurs sens à un tel point qu'ils provoquent chez eux une espèce d'extase. Il faut avouer également que ces couleurs y sont vives et beaucoup plus belles que chez nous.

Ravet étant pressé par l'heure, demande à être réveillé.

Quatrième étude.

8 décembre 1857.

D. L'Esprit Galilée voudrait-il vous conduire, ou vous faire voir, un temple mercurien au moment où on y officie ?

R. Après un moment de préparation, Ravet dit voir ce temple ; mais se trouve très-embarrassé pour m'en donner la description : attendu, dit-il, qu'il n'en a jamais vu de semblables, et que l'ensemble répond si peu à notre construction en ce genre, qu'il ne sait comment décrire celui qu'il voit. Aidé par mes questions et les remarques que je lui propose de faire, il s'exprime ainsi :

Imaginez-vous voir un hémicycle dans le genre de nos théâtres ; c'est-à-dire la partie réservée aux

spectateurs, hors la scène, qui est remplacée par une muraille d'une combinaison toute particulière. L'hémicycle duquel je vous parle est détaché de cette muraille, comme le serait une porte-cochère placée à quelque distance de son encadrement. La muraille a donc la même forme, cintrée du haut, que l'hémicycle; hors qu'elle est d'un plus petit diamètre sur tous les sens, et qu'elle est placée de manière à ne porter son ombre dans l'hémicycle que tout juste pour faire suivre par ses contours, aux rayonssolaires, leur ligne horizontale ou diagonale, tel les projette cet astre en montant à l'horison, ou pour dire plus vrai, tel ce globe les reçoit par ses dispositions envers lui. Si devant une lumière quelconque j'interpose un objet opacte, les rayons de cette lumière ne débordent que les contours de cet objet et vont en ligne droite frapper l'objet plus grand, disposé ainsi pour les recevoir. C'est ce qui a été combiné pour ce temple; l'hémicycle est beaucoup plus grand que la muraille, et reçoit donc, par sa disposition, les rayons solaires pendant tout le jour, ou les jours qui ont été remarqués être propices à cette introduction de lumière, car je crois qu'on n'officie dans ce temple que dans des temps opportuns. La muraille fait face au levant, c'est-à-dire masque le devant; l'enceinte de l'hémicycle fait face, elle, au levant; par conséquent, lorsque le

soleil paraît à l'horison, il entre par le vide ménagé à la gauche des fidèles, lorsqu'il monte, il plane au centre, et lorsqu'il descend, il éclaire la partie droite. L'intérieur de l'hémicycle, n'est qu'un immense escalier en pierre, à marches très-larges et très-longues et épaisses, de manière qu'elles sont bancs pour s'asseoir, sol pour s'agenouiller, et escalier en même temps, par un tracé ménagé à cet effet, avec parapet pour faciliter les fidèles à prendre la place qu'ils désirent.

Pour bien vous rendre compte de ce genre de siéges-escalier, imaginez-vous voir une forme fer à cheval, les deux bouts appuyés sur le sol et le cintre touchant, par une élévation très-douce, le faîte de l'édifice.

Les bancs, ou les marches, comme vous voudrez les nommer, sont disposées comme celles des escaliers à volute, ce qui fait que celles du haut se trouvent être de côté et non de face. Cela est encore une combinaison, me dit l'Esprit Galilée, qu'exige leur genre d'office, il y en a deux par jour, dit cet Esprit, qui durent chacun trois heures, l'un le matin et l'autre l'après-midi. Celui du matin exige que tous les fidèles tiennent la gauche du temple, afin qu'à l'heure du sacrifice de cet office, tous soient en plein dans la lumière solaire qui, à cette heure, a atteint un assez haut degré d'élévation pour dominer le contour gauche de la

muraille dont je vous ai parlé, et rayonner majestueusement dans toute la moitié de l'hémicycle. Il en est de même à l'office de l'après-midi pour le côté droit. De cette manière, tous les assistants se trouvent faire face aux rayons solaires ; seulement ceux des bancs supérieurs se trouvent être tournés de côté envers cette muraille, qui ne fait pas l'office que d'un pare-soleil, dirai-je, mais qui est l'encadrement, le maître-autel, si je peux le nommer ainsi, où les prêtres officient. Les prêtres se trouvent être, par ce fait le dos au soleil et la face tournée vers les fidèles ; ils sont au nombre de quatorze, sur deux rangs, sept sur le devant et sept sur un deuxième rang. Ils ont en vénération les nombres impairs, par conséquent c'est le septième qui est le prêtre officiant ; il est placé sur un siége plus élevé que ses compagnons et encadré comme dans une tribune. Il ouvre l'office par une prédication ou instruction, je ne comprends rien à ce qu'il dit, et lorsque l'heure du sacrifice arrive, il se prosterne à genoux et tous les assistants en font autant ; le soleil, sans doute, les bénit à cette heure, selon leur croyance. Ces prêtres sont mis les uns comme les autres, sans aucune distinction apparente de hiérarchie ; ils portent des vêtements justes-au-corps, mais approchant de la mise espagnole. Un petit manteau est attaché sur une épaule et retombe sur le dos jusqu'aux reins. La

couleur de ce vêtement est d'un beau violet à reflets bleu, dans le genre des reflets gorge-pigeon. Seulement, il y a quelques dessins d'ornement en noir, qui semblent plutôt être appliqués et cousus sur cette étoffe que tissés avec elle. Une particularité remarquable, c'est que leur pantalon est fendu et bordé d'une petite frange du genou au coup-de-pied, afin de laisser voir la chair de l'homme, marque d'humilité qui veut sans doute dire que le prêtre est un homme de chair comme les autres hommes. « Mais, me dit l'Esprit Galilée, tu le vois, *ils sont travestis comme partout.* »

J'oubliais de vous dire que ceux qui n'officient pas ont des coiffures coniques, d'étoffe de même couleur que leurs vêtements; portant à leur sommet une petite lumière, alimentée sans doute par quelque substance que renferme ce bonnet. Ceux qui prêchent sont tête-nue. Les sept qui sont placés derrière les sept premiers, sont ceux qui doivent officier l'après-midi.

Il n'y a pas de chants ni de musique ; un silence absolu préside à ces offices ; l'intérieur du temple n'est ni peint ni enrichi de tableaux, il est d'une très-belle nuance blanche uniforme. Les fidèles eux-mêmes, tous sans exception, sont dans une mise de convention sans doute, car pas un seul n'est autrement qu'en blanc, hommes et femmes sont habillés de cette couleur. J'aperçois seulement quel-

ques [illegible]
si j'en [illegible]
au bas de [illegible]
cycle est [illegible]
et la sortie [illegible]

D. Vous [illegible] vénération [illegible] 7 dominant [illegible] ils à ce [illegible] que certains [illegible]

R. Oui [illegible] bre 13 et [illegible].

D. V[illegible] astronomique ou [illegible]

R. L'esprit [illegible] devez savoir [illegible] avez essayé de [illegible] dans une fausse voie.

Ravet ne peut continuer cette séance, fatigué qu'il est par la difficulté qu'il a éprouvée à me faire la description du temple précité, et par le temps qu'il a passé à assister à une partie de l'office qu'il voyait. Nous n'osons présenter aucune observation sur l'ensemble de cette séance, nous désirons laisser le lecteur l'apprécier. Nous dirons seulement que nous avons été touchés de la simplicité, et des belles combinaisons du temple précité, ainsi que la mise des fidèles. Ce blanc adopté pour assister

à l'acte le plus noble et le plus pur de l'existence humaine, est bien mieux approprié à cet acte, que les mises élégantes de nos nobles dévots. Que d'immensités d'entendements différents, que de grandeurs dans l'œuvre infinie des conceptions humaines, et que de variétés dans ses amours.

Cinquième étude.

16 décembre 1857.

D. L'Esprit Galilée a bien voulu vous faire voir dans la dernière séance, un temple mercurien dans lequel on officiait, ce qui nous a donné une idée du genre religieux de ces peuples, voudrait-il aujourd'hui vous faire voir la ville capitale de l'une des plus fortes nations de ce globe ; ville répondant, par exemple, aux capitales de la Chine, de l'Inde ou de la Russie sur notre terre?

R. L'Esprit Galilée me répond que les nationalités chez ces peuples n'ont pas de capitales uniques, mais que chaque province a la sienne.

D. Ces capitales sont-elles très-peuplées?

R. Il y en a de cent mille âmes à un million et plus.

D. Pouvez-vous nous faire voir alors le lieu de résidence gouvernementale de l'une de ces nations?

R. Après le moment d'attente d'usage, Ravet dit voir une résidence gouvernementale.

D. Combien d'habitants sont sous la gérance de ce gouvernement?

R. Plus de cent millions.

D. Quel est ce gouvernement? est-ce une royauté, un empire, une république?

R. C'est l'un et l'autre, c'est-à-dire c'est une royauté élective populaire, avec institutions républicaines.

D. La royauté n'y est donc pas héréditaire?

R. Elle y est héréditaire; mais les fils (car les femmes ne gouvernent pas) sont soumis à l'élection populaire, leurs capacités sont avant tout appréciées par le conseil; s'ils possèdent celles de gouverner, ils sont présentés comme tels au peuple. S'ils n'ont pas ces facultés, on leur laisse l'héritage de leur père, en palais et en fortune, et on en élit un autre.

D. Qu'est ce conseil duquel vous me parlez, sont-ce les ministres du roi ou les représentants du peuple?

R. Ils ne sont ni les uns ni les autres, au point de vue que nous jugeons ces attributions chez nous. Ils sont au nombre de dix-huit qui donne neuf cabalistiquement, car je vous le répète ils aiment beaucoup les nombres impairs. Ils sont divisés par trois, ayant des grades progressifs ainsi

de trois en trois. Ce sont les plus âgés, les plus expérimentés, les plus sages connus de la nation et nommés en premier lieu par elle. Lorsque l'un d'eux meurt, c'est le conseil entier qui s'adjoint un remplaçant à son choix, quoique cependant de réputation bien assise dans l'esprit du peuple.

Chaque province délibère dans sa capitale, sur ses propres intérêts, puis fait parvenir ses vœux au conseil, qui les admet ou les rejette.

Les décisions sont toujours respectées, quoi qu'ils aient eus aussi leurs révolutions politiques comme nous. Le roi possède très-peu d'autorité de dictature. Il n'a même pas le droit de présider ce conseil, ce n'est qu'à l'âge de 60 ans qu'il en est le président, quand il a acquit toute l'expérience et toute la sagesse nécessaire à cette haute fonction. Lorsqu'il est jeune et capable, on le laisse se développer par l'administration des armées, on lui en confie le commandement général dans les guerres, où il en dispose à son gré, sans responsabilité.

Dans la paix, il connait et fait connaître en son nom, à la nation, toutes les affaires publiques. Ses prérogatives grandissent à mesure que son intelligence se développe, et que son jugement devient grave. On peut dire que c'est un jeune roi à l'école de vieux rois, qui sans cesse arrêtent ou modifient ses erreurs.

D. Où sont les armées?

R. Elles sont dans les provinces, ce n'est qu'en cas de guerre qu'on le met à leur tête. Chaque province a ses soldats et en dispose à l'occasion pour la défense de la cause commune. Vous devez bien penser qu'une telle royauté, souscrite et aimée du peuple n'a, quoique ce soit à redouter de ce même peuple; elle a d'autant moins à redouter le peuple, qu'en cas échéant, elle est déposée par ceux qui l'ont faite ce qu'elle est. Oh! les libertés de tous sont garanties là, vu quelles sont dans les mains de tous.

D. La capitale où réside ce roi est-elle grande?

R. Ce n'est pas une capitale, je vous le répète, c'est le point gouvernemental. Cette ville, me dit l'esprit Galilée n'a que cent mille habitants, c'est un vrai lieu de plaisance. Chaque maison y a un jardin, tous ne sont pas beaux; les grands seuls me conviendraient.

D. Comment se prélèvent les impôts chez cette nation?

R. Il n'y a pas d'impôts comme chez nous, c'est-à-dire un budget voté à l'avance. Chaque province a ses épargnes qui ont toujours une source forcée, aucune convention première n'existe. Ce sont ces épargnes qui pourvoient aux dépenses publiques, elles sont envoyées au conseil, qui ne dispose que d'elles seules. Selon leur richesse, se trouvent être leurs travaux publics.

D. Pouvez-vous voir le roi et le conseil?

R... Je me trouve transporté dans une résidence royale,... c'est un vaste parc-jardin, dont les arbres sont magnifiques de verdure et de direction dans leurs plantations et leur feuillage ; ils y forment des allées voûtées, non très-hautes, mais si touffues, et si bien taillées, qu'on les dirait faites en mousse. Il est vrai que le feuillage de ces arbres prête beaucoup à ce décors, car il ressemble à celui de nos fougères... Dans l'allée la plus grande, j'y vois une espèce de tour en bois, assez bien faite, pouvant avoir cinq mètres en hauteur. Le roi est sur le haut qui harangue le peuple assemblé aux pieds de cette tribune royale. Je ne sais ce qu'il dit, vu que je ne connais pas la langue qu'il parle, mais je sens qu'il encourage au travail, aux bonnes mœurs, à la justice, à la paix surtout, et désire se trouver ainsi tous les ans au milieu d'eux ; aussi boit-il à leur santé... C'est drôle de voir un roi boire ainsi ; mais si c'est l'usage, se dit Ravet... il tientà la main un verre, forme de calice très-haut, il est en argent, ou je le crois tel, je ne sais ce qu'il contient.

D. Comment ce roi est-il vêtu?

R. Très-simplement. Cet homme me paraît être âgé de quarante et quelques années, je ne peux juger de sa taille, en ce que la tribune me cache tout le bas du corps. Une chose qui me frappe dans

sa physionomie, c'est l'orientation de sa barbe, qui est longue et par touffes séparées les unes des autres, avec intention sans doute, car celle des autres hommes est comme la nôtre. Il est coiffé d'une espèce de couronne en peau d'animal, sans aucune parure en métal ni en pierrerie, un vêtement juste-au-corps, de couleur brune, mais couvert de dessins noirs, espèces de dessins orientaux découpés et rapportés sur l'étoffe. Une bande de la même peau que celle de la couronne, peau à poils gris blanc, ayant la forme des étoles de nos curés, est passée autour de son cou, et retombe sur sa poitrine jusqu'au creux de l'estomac seulement. L'esprit Galilée me dit que cet insigne est le plus grand de ce royaume.

D. Demandez à cet Esprit, de quel animal est cette peau ?

R. Il me répond que c'est de l'animal le plus rusé et le plus courageux.

D. Comment sont vêtus les membres du conseil ?

R. Tout en blanc.

D. Priez Galilée de vous faire voir l'ensemble de cette résidence royale ?

R. Il me conduit, continue le lucide, vers deux collines assez hautes, qui sont reliées par un pont en fer suspendu... Oh ! mais c'est un bel ouvrage que ce pont, un seul pilier le soutient au milieu, il a bien 30 mètres de longueur, et est d'une

construction très-délicate ; nous n'avons pas aussi bien, ou alors je n'en ai jamais vu d'aussi léger.

Imaginez-vous voir les côtés soutenant le tablier, tressés en fil de fer, ou forgés en fer léger dans le genre des mailles de nos filets, mais ce sont autant de petits croisillons qui font un très-bon effet à la vue, et qui paraissent présenter beaucoup de solidité... Ah ! voilà un palais !... c'est un monument vaste, à arcades et à colonnes ; mais ces dernières sont d'une faible hauteur, elles ont à peine deux mètres et demi. Leur socle est lourd et grossiér, une espèce de boule applatie ; mais l'embase est mieux, une gorge à facettes y est poussée avec beaucoup d'adresse... Je n'aurais jamais pensé à ce genre d'ornement, il plaît à l'œil (1). Le chapiteau ressemble à notre corinthien, mais n'est pas aussi correct, ce sont des feuillages sculptés qui en font l'office et qui ne déplaisent pas à la vue... Ce palais a trois étages, les fenêtres en sont assez grandes, mais à très-petits vitreaux ; ce genre de vitrerie ressemble assez à nos anciennes croisées à vitres enchassées dans des feuillures de plomb ou à nos vitreaux d'église... Les vitres du premier sont

(1) Je prie le lecteur de faire attention que Ravet est un ouvrier d'élite en ébénisterie et en menuiserie ; qu'il porte une espèce de culte au beau et au bien fait en ce genre

(*Note de l'auteur.*)

en verres de différentes couleurs ; celles du deuxième sont de couleur violette, et celle du troisième sont de couleur bleue ;... les fenêtres sont cintrées et non carrées du haut... J'entre dans une vaste salle de réception, elle a bien 18 mètres en longueur, et 10 mètres en largeur, sans compter deux allées, séparées de celle centrale, par un double rang de collonnes très-jolies, ces colonnes sont couvertes de sujets sculptés en relief. Je dis sujets, ce sont des feuillages très-fins et très-délicatement faits, qui serpentent autour d'elles. Les deux allées que forment ces colonnes sont réservées aux soldats ou gardes dans les jours de réception, et la grande allée du centre est réservée au public.

D. Quels sont les ornements de cette pièce ?

R. Aucun, les murailles sont d'un blanc très-pur ; mais les vitraux de couleurs dont je vous ai parlé, viennent refletter sur elles la lumière décomposée par leur nuance, ce qui joue l'arc-en-ciel, c'est superbe à voir. Aucune peinture, ni aucun autre ornement ne s'offrent à mes yeux... le plancher est une espèce de mosaïque très-jolie et le cintre est blanc comme le reste, il peut avoir cinq mètres d'élévation.....

Ravet se dit être fatigué, et demande à être réveillé.

Sixième étude.

22 décembre 1857.

D. L'Esprit Galilée a déjà eu l'obligeance de nous instruire sur la religion et le gouvernement des Mercuriens, voudrait-il avoir celle aujourd'hui de nous instruire sur leur justice. Il nous a déjà dit quelques mots sur ce sujet, que je voudrais pouvoir compléter ; car la connaissance détaillée de ces trois primordiales manifestations de l'existence sociale est indispensable à qui veut méditer sur elle ?

R. L'Esprit Galilée est prêt à répondre à vos questions, formulez-les.

D. Je désire que vous preniez connaissance de leur genre de justice, la manière de la rendre, le décors, l'apparat de cette imposante fonction de la vie.

R. Tout chez ces peuples se sent de leur simplicité et de leur jugement avancé dans toutes questions... L'Esprit Galilée ne me fait pas voir de tribunaux ni de juges siégeants à cette occasion, il me dit simplement que les condamnations sont en rapport avec l'état d'esprit et d'appréciation, l'état mental enfin du coupable. Le plaignant est entendu ainsi que les témoins, puis l'accusé. C'est là où ces juges excellent sur les nôtres,

en ce que leur appréciation est toute paternelle, et n'est pas influencée par des avocats ni des procureurs généraux. Ils questionnent à leur gré le coupable, en lui soumettant diverses circonstances dans lesquelles ils le laissent libre de dire comment il agirait. C'est lui qui prononce, sans s'en douter, son jugement; il légitime ou blâme son action, sa manière de voir est appréciée et dispose les juges en sa faveur ou contre lui.

Ces juges ont une très-grande connaissance des appétits, des affections et des forces majeures qui entraînent et dominent à l'occasion les hommes; aussi savent-ils faire entrer ces choses dans le plateau de leur justice.

D. De cette manière, ils ont des circonstances atténuantes comme chez nous?

R. Non pas, ils condamnent ou absolvent. L'étude qu'ils font des mœurs du coupable, est pour eux le point dominant de leur jugement. L'homme est ou n'est pas nuisible pour la société, il doit en être retranché ou modifié; mais il ne peut être admis comme une machine, qui à chaque instant est susceptible d'être entraînée ou mue par des attraits plus ou moins puissants. Toutes les faiblesses humaines sont placées avant toutes choses dans le plateau de la justice. Comme je vous l'ai dit, l'accusé, par ses propres appréciations fait pencher en sa faveur ou contre lui ce plateau.

D. L'Esprit Galilée a-t-il quelques chose de plus à ajouter à cette question ?

R. Non, il me dit seulement que les femmes et les hommes y sont comme chez nous, et que le bon cœur, ainsi que la justice y sont comme partout.

D. Cet Esprit pourrait-il nous instruire sur une autre question, celle de l'astronomie, par exemple ?

R. Questionnez.

D. Comment voient-ils notre terre et qu'en pensent-ils ?

R. Ils la voient comme vous voyez la leur, et pensent de vous, ce que vous pensez d'eux ; ils ne doutent nullement que tous les globes sont habités. Ils ne sont pas aussi avancés que vous dans les détails et la complication de l'astronomie, mais ils touchent fort juste sur cette question, et les connaissances qu'ils possèdent sur elle sont exactes.

D. Notre lune leur est-elle de quelque secours pour la lumière de la nuit, ou en ont-ils une également ?

R. Votre lune est trop éloignée d'eux pour que sa lumière leur soit utile ; ils n'ont pas de lune comme vous ; mais ils ont en revanche des planettes qui en font l'office.

D. Ces planètes sont donc pour eux des lunes ?

R. Oui.

D. Combien en ont-ils ?

R. Trois, ce qui fait que les nuits chez eux sont beaucoup plus claires que chez vous, elles équivalent à vos jours sombres, mais elles sont des nuits pour eux, en regard de la lumière solaire de laquelle ils sont beaucoup plus rapprochés que vous, et qui par conséquent leur fournit des jours beaucoup plus beaux.

D. De combien d'heures sont composés leurs jours ?

R. Après un bon moment de réflexion, l'Esprit répond, leur moyenne est de onze heures.

D. De combien de saisons est composée leur année ?

R. De deux.

D. Combien de jours comptent-ils dans l'année ?

R. *Dis* 250, et on ne *t'accusera pas d'avoir menti*, ajoute Galilée.

D. Connaissent-ils la neige et la gelée ?

R. La neige n'atteint pas leur sol, la gelée y est à peine sentie. Leurs hivers sont plus abondants en pluies qu'en froids.

D. Ont-ils des orages atmosphériques ?

R. Tout globe qui possède de la chaleur en subit les condensations.

D. Ont-ils des vents impétueux comme nous en avons ?

R. Tout globe qui tourne a ses vents.

D. Connaissent-ils les aérolithes?

R. Oui, les aérolithes sont des productions atmosphériques des globes, ne croyez pas qu'elles puissent provenir d'autres globes, car la sphère d'aucun globe ne peut laisser s'échapper, ni pénétrer un corps quelconque étranger à son cercle.

D. Comment se forment ces aérolithes?

R. Des fluides condensés métallurgiques, que lancent inopinément dans l'atmosphère des filons métallurgiques ou minéralogiques du globe, la condensation de ces fluides est aussi prompte que celle des métaux en fusion en contact avec des réfrigérents, ce phénomène est très-curieux et très-extraordinaire.

D. Ravet demande si un globe pourrait tourner en contre-sens de son évolution habituelle? L'Esprit Galilée lui répond : si cela arrivait, les habitants de ce globe ne vivraient pas cinq minutes. Cette révolution troublerait la marche des autres globes, ce serait une destruction de ce qui est. Non, chaque chose est ce qu'elle doit être en ce genre. Sachez que les habitants d'un globe vivent de sa vie, se meuvent de son mouvement, tirent leurs pulsations des impulsions même de ce globe, ils sont une partie de lui, ils sont, à son égard, comme le système pilleux est à l'égard de votre corps.

D. Avez-vous quelques notions à ajouter à celles que vous avez eu l'obligeance de nous transmettre pour notre instruction ?

R. J'ai à vous conseiller de continuer vos études qui sont et font l'activité de l'intelligence ; mais n'entrez pas dans la connaissance des causes des questions que vous traitez, car les causes ont des causes elles-mêmes qui les ont produites, et ainsi de cause en cause on remonte dans l'infini, ce qui est vous dire qu'on s'étend indéfiniment et qu'on ne sait où se retrouver. Ce sont de grandes élévations d'esprit qui éloignent de tout ce que vous connaissez, par conséquent qui éloignent des hommes pour rapprocher de la Divinité. Lorsqu'on a atteint ces hauteurs, on ne communique plus avec la terre, parce qu'on ne pourrait être compris des êtres qui l'habitent, on est l'Océan en comparaison de la goutte d'eau. Si cette dernière était touchée de cette immensité, elle ne serait plus elle, elle serait absorbée dans l'Océan... Oui, mes enfants, étudiez posément, sagement, avec ordre et mesure, je vous aiderai de tout ce que je sais. Je ne suis pas encore assez avancé pour résoudre tout ce qu'il vous plaîrait de connaître. Malgré mes quelques siècles de spiritualisation, je n'avance que très-lentement.

Ravet est très ému de ce petit discours et du ton bienveillant avec léquel il a été prononcé,

aussi remercie-t-il en son nom et le mien, ce bon Esprit. Ce dernier ajoute : « Allez, mes enfants, ce que vous savez est bien peu de chose en comparaison de ce qui vous reste à connaître. Les hommes de la terre sont les élèves, les instruments du monde spirituel, sans s'en douter; vos savants se croient tout autre qu'ils sont. Leur liberté d'action ressemble à celle de l'enfant dans son charriot qui essaie ses premiers pas. LA ROUTE DE LA VIE EST LONGUE, ET IL Y A BIEN DES PAS A Y FAIRE. Non, vous n'êtes pas ce que vous croyez être; il nous faut user de beaucoup de ménagements dans nos communications avec vous, pour parler votre langage et être compris de vous... » Cet Esprit s'éloigne en disant ces derniers mots : « Je rends Ravet à son état normal. »

OBS. Les révélations qu'on vient de lire enfantent naturellement mille autres questions que nous avons cru devoir suspendre, en vue du peu de temps que nous pouvons sacrifier à ces études, et en vue de l'incrédulité que nous allons soulever. Nous avons effleuré ces hautes connaissances du système planétaire de notre globe. Dans les deux études que nous avons proposées et pro-

posons, tant sur la lune (1) que sur Mercure, afin de prouver notre besoin de connaître et de partager nos connaissances avec nos lecteurs ; hélas ! touchons-nous juste ? Nous pensons l'affirmative à l'égard de nos lecteurs, mais à l'égard de nos contradicteurs que de sarcasmes vont tomber sur nous ! que de faux jugements et d'insultes au besoin ! Illettrés que nous sommes, plus envieux de savoir que de bien exposer, nous négligeons les remplissages des conteurs du jour pour aborder plus promptement les faits, puisque nous savons que nous serons compris autant dans notre simplicité narratoire que ces brodeurs d'histoires, qui n'ont en vue que la grosseur et non la valeur de l'histoire contée ou à conter.

Nous le répétons, nous pourrions à l'occasion faire mieux et produire beaucoup plus ! mais le mieux s'altère par la forme, et le beaucoup altère tête et bourse. Les matériaux ne nous manquent pas ; le désespoir seul nous envahit. Nous ne sommes pas de notre temps ou notre temps n'est pas de nous. NOUS LAISSONS AUX TÉNÈBRES LEUR TRIOMPHE, et à nos amis le soin de nous apprécier.

ALP. CAHAGNET.

(1) Voir tome III des *Arcanes de la vie future dévoilés.* (*Note de l'auteur.*)

CHRONIQUE MAGNÉTIQUE.

M. Pierrart, rédacteur de la *Revue spiritualiste*, fait un appel à tous les magnétistes spiritualistes de France, afin de fonder un jury spiritualiste commis à l'appréciation des manifestations spirituelles de nos jours, Nous souscrivons à la bonne intention de notre estimable collègue, et nous voudrions pouvoir l'aider dans cette œuvre toute fraternelle et scientifique. Mais l'état de notre santé, ainsi que les déboires que nous avons éprouvés dans une semblable tentative, nous forcent de nous tenir à l'écart de toutes sociétés de ce genre. Nous connaissons trop l'empressement que mettent les prétendus enfants de Jésus à envahir toute École *spiritualico-religieuse*, afin d'en paralyser les succès et d'en diriger les travaux à leur profit.

Serions-nous à même d'occuper la plus belle place du ciel en compagnie de ces gens, que nous supplierions qui de droit de nous placer en plus fraternelle et généreuse société.

Nous engageons M. Pierrart à bien étudier les adhérents à sa proposition, s'il ne veut pas, comme nous, être obligé, un jour, de fermer sa porte à

tous, en vue d'éviter ces agents de troubles et de domination.

Nous le prions, en plus, d'user de la même vigilance envers les enthousiastes qui, sont non moins à redouter dans une fondation de ce genre.

La sévère appréciation des faits n'est pas toujours du domaine de tous.

ALPH. CAHAGNET.

VARIÉTÉS.

BOUTADE CONTRE L'HIVER.

Le calme du néant règne chez nous, enfants ,
Le vent souffle du nord, nos chalets sont tout blancs ;
La terre est en repos, et la pauvre alouette,
Triste et craintive, hélas ! reste en ce jour muette.
Ses beaux cieux sont voilés d'épais et froids frimats,
Ses beaux champs sont couverts de glaçons sous ses pas.
L'hirondelle est allée en de plus doux parages ;
Le rossignol a fui nos arbres sans feuillages.
La caille à ses petits conte tous les dangers
Dont ce temps des chasseurs entoure les vergers.
Le lièvre en son terrier prône cette nouvelle,
Et se dit : gare à nous ! la saison est mortelle !
A peine si la mousse ose naître en ces lieux
Et border le chemin de son tissu soyeux.

Quel est donc ce sommeil qui tout être convie
A déserter ainsi le banquet de la vie ?
Quelle cause assigner à ce triste repos ?
Serait-ce en souvenir de l'état du cahos
Que tous les ans la terre aurait l'âme attristée ?
Ou par d'impurs esprits serait-elle envoûtée ?
Ou serait-ce plutot une punition
Que le maître des cieux à son ascension
Infligea quelque jour quand, soit orgueil, folie,
Elle voulut franchir, par accès d'ironie,
Le point qu'elle occupait dans les immensités,
Méconnaissant ainsi de Dieu les volontés ?
Abaissant le soleil au niveau de sa sphère
Elle a pu croire, hélas ! d'astres devenir mère !

Je ne sais, mais j'ai froid, et de ce temps horreur ;
Il offense mes yeux, il attriste mon cœur.
Je ne sais plus penser comme au bon temps des roses ;
Je ne sais plus agir en mille et une choses.
Tout griboux enfumé par mon triste foyer,
Je ne sais en ce jour où pouvoir m'employer.

Si je créais un globe et son riche domaine
J'en excluerais le froid et la neige sans peine ;
Je ne voudrais pas voir sur le bord du chemin
Tous ces pauvres oiseaux, morts à moitié de faim,
Attendant au passage un héros d'écurie
Pour après ses jarrets voir leur table servie.
Non, je ne voudrais pas que ses limpides eaux
Soient ainsi transformées en de si froids cristaux.
Que ses riches guérets de si belle verdure
Devinssent aussi blancs sous si blanche froidure.

Non, je ne voudrais pas sous si brillant soleil,
Une nuit si profonde, un si pesant sommeil,

Si la neige en tous lieux couvrait tout notre globe
Je dirais : c'est sans doute une deuxième robe
Complétant le troussau de cet hôte des cieux.
Mais quant à l'opposé, je vois en d'autres lieux
Cette robe de vierge à tout être inconnue,
Et que jamais le ciel n'est couvert par la nue,
Je conclus que défunt l'illustre Béranger
Pouvait en ces beaux vers autre avis partager :

« C'est l'hiver que mon cœur implore (1) ;
« Ah ! je voudrais qu'on entendît
« Tinter sur la vitre sonore
« Ce grésil léger qui bondit. »

Mais que gentil bleuet à légère corole
Vaut bien de mon clocher la glacière coupole,
Et que nos champs dorés par nos riches moissons
Valent mille fois mieux que grésils et glaçons.

Je me plains ; eh, mon Dieu ! j'ai du pain sur ma table,
Du bon bois au foyer, un logis confortable,
Quand tant de malheureux, sans argent, sans abri,
Ne disent pas un mot, ne jettent pas un cri ;
Ne voudraient pas changer, quoique ce soit sur terre,
De peur de trouver mal ce qui ne peut leur plaire,
Sachant que maître habile a su ce qu'il faisait
Sans demander avis sur ce qui nous plaisait
D'admettre ou récuser, dans sa grande harmonie,
Où la joie à la peine est en tous temps unie !

(1) *Maudit printemps*, de Béranger.

coffret électro-aimant du sorcier français, pas plus que par sa balle à explosion hors le canon du pistolet d'arçon dont il s'est servi, ainsi que par ses vases à doubles fonds, et ses subtilités à compérage. Nous pensons, si un jour on traduit aux Arabes le livre précité, que l'embarras que son auteur éprouve pour expliquer les tours des marabouts (si leurs manifestations en ce genre peuvent être traitées de tours) leur dévoilera que l'art mécanique et que la science physique d'Europe n'ont aucun rapport avec les faits inexplicables produits par les enfants du désert.

En effet, Robert Houdin veut expliquer l'invulnérabilité de ces derniers de la manière suivante :

1° D'avaler du verre cassé, des feuilles vénéneuses, etc., par des exemples pris en Europe sur cet avaleur de sabres que toute la France a vu sur ses places publiques pendant une trentaine d'années. Cet avaleur de sabre n'avalait quoique ce soit en ce genre ; il ne faisait que d'enfoncer dans l'œsophage et la capacité de l'estomac (qui se trouvait sans doute porté moins à gauche que chez les autres hommes) cette lame de sabre qu'il retirait aussitôt. Si cet homme, comme beaucoup d'autres, avalait véritablement des cailloux, du verre pillé, et cent autres choses, sans en paraître incommodé, il y avait encore loin de ces objets

aux scorpions, aux feuilles de cactus, aux poisons les plus violents connus qu'absorbent les Arabes.

2° Robert Houdin veut expliquer également la transpersion des chairs que font les habiles de ces contrées, en s'enfonçant des couteaux et des sabres à l'occasion à travers les joues et le corps, en disant que ces exécutants ont la figure très-maigre, ce qui permet aux joues de prêter à la pression du poignard non acéré qu'ils appuient contre elles, ce qui par conséquent les forcent de s'enfoncer de quelques centimètres dans l'intérieur de la bouche sans être aucunement percées. Il explique de la même manière la transpersion des corps, en disant que des personnes très-maigres peuvent se serrer l'abdomen de manière à ne faire qu'un avec l'épine dorsale, ce qui permet la fabrication d'un faux ventre appliqué sur celui disparu, puisqu'un étui contenant un peu de sang sert de conducteur au sabre : voilà tout. Notre savant oublie, sans doute, la belle narration en ce genre faite par *le très-incrédule Théophile Gautier*, sur ce qu'il avait vu en Orient chez les frères hurleurs, relation que nous avons reproduite dans son entier, *Magie magnétique*. Les couteaux étaient bien alors acérés, et traversaient de part en part les deux joues des martyrs qui s'imposaient ce genre d'amusement ou de punition. Il oublie également que nous avons eu en Europe des batteleurs qui, publiquement,

s'enfonçaient de tels couteaux à travers les parties les plus musculaires des bras et des jambes; il oublie, en plus, tout ce qui est connu des convulsionnaires et de l'insensibilité de certains lucides magnétiques; qu'il lise à ce sujet tout ce que contient la riche bibliothèque magnétique et la *Magie magnétique* en particulier.

3° Pour ce qui concerne l'incombustibilité, Robert Houdin cite les expériences faites par de savants physiciens en Europe, sur la possibilité de toucher aux métaux en fusion, et assure avoir trempé lui-même ses mains dans du cuivre fondu sans en avoir ressenti aucun mal. Nous pourrions lui dire que nous aussi, dans un autre genre, nous avons posé une marmite d'eau bouillante, sortant de dessus un brasier ardent, dans notre main, et l'avons tenue ainsi pendant quelques secondes sans éprouver aucune fâcheuse sensation. Nous avons compris alors que la divergence des rayons caloriques n'ayant de puissances que sur les parties qu'ils touchent, ils ne doivent nullement influencer le centre d'un dôme, auquel ils ne touchent que pour s'en éloigner, et par conséquent ne point animer cette place de leur puissance. Il peut en être de même des métaux en fusion concentrée; le contact de l'air peut se trouver être le seul agent de leur puissance calorique, par conséquent n'être d'aucun mauvais contact dans le creuset, quand c'est

le contraire hors de ses bords; mais là la loi est toute prouvée, quoique non parfaitement expliquée. En est-il de même pour ceux qui éteignent du plomb fondu sur leur langue? pour ceux qui font cuire un morceau de viande dans leur bouche? pour celui qui, entrant dans un four ayant un poulet cru à la main, attend pour en sortir que le poulet soit cuit? pour ceux — comme chez les convulsionnaires de Saint-Médard et autres — qui, échevelés, se jetaient la face dans un brasier ardent, y restaient un quart d'heure, et en ressortaient sans avoir un cheveu de grillé, ni une seule brûlure à leur vêtement? Robert Houdin croit pouvoir expliquer la marche des Arabes sur des charbons ardents ou des plaques de métaux rouges, par ces mots : Ils ont, dit-il, une espèce de corne sous les pieds qui les garantit de la brûlure. Ne serait-il pas plus naturel et plus louable en même temps, pour le célèbre narrateur, de dire : « J'ai essayé et j'ai réussi comme eux, comme j'ai réussi dans la manipulation des métaux en fusion ! » Les explications données par ce savant ne veulent-elles pas dire : Nous, et nos amis seuls, avons le talent d'opérer? Hors Paris, point de savoir!

4° Un Arabe se couche le ventre nu en travers sur un sabre bien coupant — ce que cependant le narrateur n'affirme pas — deux aides tiennent ce

sabre horizontalement ; un autre monte sur le dos du patient, afin d'appuyer de son poids sur le corps de l'exécutant, qui se retire de cette épreuve sans la plus petite blessure. Robert Houdin dit que le sabre ne coupait peut-être pas. Mais eût-il voulu tenter l'expérience lui même ? Nous en doutons. Qu'aurait-il dit des secours administrés aux convulsionnaires précités ? de ces deux cents coups de bûche appliqués sur des seins nus ? de ces coups de chenets pesant trente livres, portés en pleine poitrine de femmes délicates, coups dont le trentième traversait une muraille de dix-huit pouces d'épaisseur ? de ces épées très-aiguës appuyées jusque sur les paupières des convulsionnaires, épées qui pliaient en cercle jusqu'à leur garde, de préférence à entrer dans des chairs si bien disposées à les recevoir ? de ces écartellements ? de ces pressions entre des planches ; de ces crucifixions, etc., inexplicables encore jusqu'en nos jours, par non moins aussi savants que notre prestidigitateur ?

5° Certains marabouts, croyant aux charmes des armes à feu, font tirer sur eux, à l'exemple de Robert Houdin, sans recevoir de blessures. Ce dernier croit expliquer ce phénomène, en disant que sans doute ces hommes adroits bouchent la lumière des armes qu'ils emploient. Où serait donc l'explosion et le vide de l'arme à feu ? que seraient

donc les spectateurs d'une telle mystification? C'est un homme sensé qui propose un tel moyen! lui qui cite plus haut la méfiance des Arabes!

Robert Houdin croit-il, en cette occasion, faire comme il a fait à l'égard du somnambulisme et des facultés de cet état? Ses prétendues éthérisations, ses suspensions et ses jeux de mots ont-ils quelque analogie avec le merveilleux de l'état précité? Ils n'ont pour eux que le mérite de leur conception spirituelle, et rien de plus; mais au moins en eux il y avait imitation, envie de produire, quand dans la pâle explication des manifestations des marabouts, il n'y a que des suppositions mal fondées, et non aucune tendance d'exécution. Robert Houdin se trouve à l'égard des Arabes comme nous pourrions nous trouver au sien, si nous tentions d'expliquer tous ses trucs merveilleux. Nous supposions plus d'esprit et d'humble étude chez le roi des physiciens modernes. Nous regrettons cette amertume de notre cœur envers un homme d'un talent de premier ordre; mais nous regrettons encore plus ses appréciations malveillantes envers des manifestations dont il ne connaît pas le premier mot. Nous ne nions pas qu'il peut se trouver parmi les marabouts des hommes à trucs, comme il s'en trouve à tous autels et à tous théâtres; mais nous acceptons très-franchement la bonne foi et la puissance d'opération de la plupart d'en-

tre eux. Les trucs européens n'ont rien à voir dans ces opérations ; et les tours de gobelet du plus adroit des escamoteurs, ne peuvent être comparés à la plus simple faculté des moteurs du monde spirituel, sur les sujets de leurs démonstrations. Nous accordons à Robert Houdin de chercher à amoindrir l'enthousiasme des croyances des masses, par ses démonstrations *presque savantes ;* mais nous le prions de rester, avant tout, un homme d'esprit parmi les studieux observateurs.

ALP. CAHAGNET.

MAGIE.

ENVOUTEMENTS.

L'envoûtement existe-t-il? Nous avons assez traité de cette question, *Magie magnétique*, pour nous dispenser d'y revenir ; mais ces jours passés M. Lejeune de Méru, notre frère étudiant swedenborgien nous adressa un envoûté dans la personne de M. de Saint-P... afin que, par le secours de la lucidité d'Adèle, nous nous occupassions de cette question, et que nous apportassions quelque remède au mal de ce monsieur, si cela nous était possible.

M. de Saint-P... vint nous voir en compagnie de

sa dame : c'est un cultivateur de bonne présentation, de sain jugement et de position aisée. La dame de ce monsieur est spirituelle, d'une nature nerveuse et très-impressionnable. Le mari, d'une nature forte, mais religieux à l'excès, pèche de compte à demi avec sa femme dans les relations philosophiques des sans-soucis.

Ce n'est pas une petite affaire dont il s'agit là. Des discussions de famille, ou pour dire plus vrai, des égoïsmes de famille ont amené une désunion entre frères et sœurs, pères et gendres, cousins et cousines, domestiques mêmes et gens de journées ; de là est né un aréopage digne au moins du grand Corneille Agrippa, sinon de l'illustre Albert. Bref, M. de Saint-P..., malgré les trois messes qu'il dit à lui seul par jour, en labourant ses champs, n'y voit pousser ni blé ni avoine. Les 175 pommiers de son jardin de plus de deux arpents, ne rapportent que des feuilles sans fruits. J'ignore si Ève même aurait pu y trouver, depuis quatre années, une seule pomme digne de l'amour de son chaste époux.

Madame de Saint-P..., malgré son amour de la famille, ses résistances à accepter des croyances qui ne sont pas de son goût, ne peut comprendre comment tout ce qui se passe autour d'elle peut se faire avec autant de persévérance.

Le gendre de M. de Saint-P..., jeune et vigoureux cultivateur, encore sous l'empire de la lune

miel, ne peut comprendre comment les bestiaux qui, antérieurement, étaient comme lui de forts travailleurs et de bonne production, sont aussi malingres qu'il est névralgique, sans aucune cause, et encore moins sans aucun besoin bien entendu.

Mademoiselle de Saint-P..., aujourd'hui madame ***, ne sait plus rire ni penser comme autrefois, malgré ses beaux yeux pleins d'enjouée malignité, et ses belles dents, qui s'ennuient de vivre ainsi dans l'obscurité de la bouderie la plus détestable. Le petit de Saint-P... gamine par caprice, pleure par plaisir, se bat par délices, est fiévreux par mélancolie, et inquiète ses bons parents par passe-temps.

Madame de Saint-P..., la grand'maman, ne sait quoi penser de ses 77 ans ; elle suppose que ses deux béquilles de la viéillesse ne sont juste assez solides que pour supporter son enveloppe matérielle, mais qu'elles sont contraires à l'ordre de ses idées, qui sont dans le plus grand désordre possible.

M. de Saint-P..., le grand-papa, ancien soldat de l'Empire, préférerait assister à la bataille de Marengo que d'entendre sa femme trouver sans cesse la chandelle sans mèche, ou l'*Angelus* en retard de sonner !

Qui pourra remédier à tant de désordres, et tant d'autres qui exigeraient un format d'in-folio pour être racontés ? C'est Adèle qui jusqu'alors a parlé

grosso mundo, car nous ne savons pas le premier mot de ces troubles dont le récit reçoit l'approbation pleine et entière des consultants ; il ne nous a pas fallu moins de deux séances de deux heures chacune pour fouiller dans les replis les plus cachés de cette sombre histoire. Que va-t-il en résulter? que nous allons rendre le calme à tous ces cœurs en peine. Mais que ferons-nous pour cela? nous diviserons cette besogne en deux parties, celle de l'esprit et celle de la chair. A celle de l'esprit, nous remettrons notre petite brochure traitant de la *Justice divine et de la justice humaine*, avec manière de s'en servir.

En plus, deux personnages que nous n'attendions pas sont venus de leur sphère spirituelle nous faire des offres de service à cet effet; mais que sont ces bienveillants amis? Adèle, va nous en donner un signalement tellement détaillé et précis, que M. et madame de Saint-P... vont les reconnaître à l'instant pour être leur cousin et le fils de ce dernier, hommes de très-bonne amitié terrestre, et par conséquent de non-moins bonne amitié spirituelle.

Cette arrivée inattendue vient donner du relief à notre rôle *d'anti-satans*, par conséquent d'intermédiaires (ou gendarmes pour parler plus dans le sens des appréciations de ces braves gens), gendarmes qui possèdent le droit de réduire à

néant, ou emprisonner tout perturbateur de l'ordre intellectuel, qui étendrait sa puissance désorganisatrice jusqu'à paralyser les productions terrestres, comme il paralyse celles spirituelles.

Joignez à cela qu'Adèle, servie par une de ces lucidités qu'on ne remarque qu'en une année de comète, voit et décrit jusqu'au moindre objet des lieux dont elle est distancée de sept lieues, *elle qui n'a pas cette spécialité :* c'est à faire croire à ces gens qu'ils sont encore dans leur maison, et qu'ils n'ont changé que de manière d'apprécier les choses du jour. Nous disons donc que toutes ces révélations jointes ensemble sont plus que suffisantes pour servir de topique des plus calmants aux cerveaux des plus agités.

Pour ce qui concerne la matière, il faut conseiller à M. de Saint-P... quelques cordiaux, à son épouse quelques calmants, au gendre quelques rafraîchissants, à la jeune épouse quelques tonifiants, à l'enfant quelques dépuratifs, à la petite quelques bonbons entre ses blanches croquettes, à la bonne vieille maman de moins mettre son bonnet sur le coin de l'oreille, au bon vieux papa de fumer deux pipes de tabac ou lieu d'une ; le tout bien entendu, et surtout bien expliqué par le prétendu mage qui a l'honneur d'écrire ces quelques lignes (mage qui, ces jours-là, par exception *habituelle,* était dans un désordre de toilette, dans une cul-

ture de barbe, dans un état nerveux à rendre inquiets les moins inquiets du monde). L'espoir rentre dans les cœurs, les nerfs se tendent, l'intelligence est honteuse de n'accepter ce combat que dos à dos, si bien que tout le monde croit ce que promet Adèle, qui est que l'année prochaine les pommiers seront étayés tant ils seront chargés de pommes, les blés seront les plus beaux de la prairie, les bestiaux les plus gras des étables, les grands papa et maman les plus tranquilles de la terre, vu que l'un des deux aura emménagé au monde spirituel. Les petits papa et maman seront les mieux portant du village et dispensés de dire leurs trois messes, qui sont remplacées pour toujours par une prière du cœur ; les gendre et fille seront vigoureux et heureux comme on doit l'être à vingt-deux ans ; les tout petits enfants sauteront comme des chevraux, et auront toutes leurs dents pour manger, *le cas échéant*, les pommes de leurs persécuteurs qui, tout honteux et confus, diront alors, comme maître renard : On ne nous y reprendra plus.

Nous venons de traiter de cette question avec le sans gêne qui est notre état habituel, et qui, dans de telles circonstances, nous fait opérer des guérisons mentales incroyables. C'est ainsi qu'il y a à peine deux mois un sergent-de-ville de Paris, ramassé comme fou sur la voie publique, nous fut

adressé par un de nos amis, M. Lemaire, mécanicien, 87, rue Ménilmontant, à Paris.

Nous entrâmes dans le plus obscur des pensées de cet homme, et nous n'eûmes que l'avantage de ne pas conclure, comme lui, ce qui lui valut une pleine délivrance, et en même temps une assurée guérison, vu que cet homme avait le système nerveux très-agité. Mêmes doutes sur un voisin, même obsession, avec surcroît de manifestations incroyables, telles, par exemple, que celle de devenir tellement pesant dans certains moments, que deux forts hommes ne pouvaient le lever de manière à lui faire quitter le sol. En quinze jours, nous rendîmes ce brave homme à la vie ordinaire et au public parisien, un surveillant incapable de mériter en quoi que ce soit leur réprobation.

En ce moment même, nous sommes en rapport avec une jeune dame de bonne position sociale et de très-bonne instruction. Cette dame, veuve depuis à peine une année, se trouve soit par cause de chagrins, ou le système nerveux influencé, dans un état qui fait craindre à ses amis quelque surcroît de trouble qui la conduise juste à Charenton. Le curé de son endroit est, selon elle, son envoûteur; il l'aime, et veut la posséder; par conséquent il agit occultement sur elle, en lui faisant prendre des breuvages par mains etrangères, et la magnétisant occultement, de manière

à l'endormir, gagner ses domestiques et coucher avec elle. Il lui crée des compagnies de souris, de rats, et de chauve-souris à l'occasion, qui se cachent le jour dans les plis des tentures de sa maison, puis, la nuit, viennent voltiger sur son lit et celui de son fils, qui, impressionné par ce bruit, se réveille et ne peut plus dormir. Ces animaux ne sont pas toujours d'un si bon voisinage ; les souris ayant vidé le sucrier, s'amusent à croquer jusqu'aux couvertures du lit ; et cela le chat dessous, qui, honteux des moustaches qu'il porte si lâchement en ce moment, les cache entre ses pattes, plutôt que d'en mesurer la longueur avec celles de ses ennemis. Nous ne sommes pas ici dans des granges, lieux publics de ces quadrupèdes souterrains ; nous sommes, au contraire, dans des salons ; nous voyageons même et habitons des hôtels dans lesquels ces compagnons de route prennent place sans faire visiter leur passeport. Notre curé est parfois moins hallucinant, en envoyant vers son obsédée de jolies petites souris blanches. L'habit ne fait pas le moine, dit-on, mais il le pare bien ; c'est ce qui arrive en cette occasion ; nos petites souris blanches trouvent autant de sucre dans le sucrier qu'elles en peuvent manger.

Lorsque le curé quitte Agrippa pour Apollon, il fait des chansons, des poésies, des articles de journaux, dans lesquels il dépeint son amour, son

martyr, ses projets, ses puissances, ses combats et ses victoires. Notre jeune dame lit toutes ces choses, qui naturellement se trouvent sous ses yeux ; enfin, c'est un désordre de toute heure et de toute pensée. Y a-t-il hallucination dans cette question, ou est-ce vraiment une obsession étrangère? A entendre raisonner la victime, il y a cent à parier contre un que c'est une obsession étrangère ; mais à entendre parler le sentiment de la *vraie* raison, il y a à parier que l'obsession est personnelle. Travaillée par nos démonstrations, remise entre les mains d'un magnétiste de notre connaissance, nous espérons calmer cet Esprit inquiet, et rendre également à M. le curé la justice qui, nous supposons, doit lui appartenir ; car la chose est rendue publique, il ne l'ignore pas, et s'il n'est pas coupable, nous désirons contribuer à lui rendre l'honneur, ainsi que le repos à sa présumée victime.

Nous posons donc à nouveau cette question : L'envoûtement existe-t-il? Il n'est pas à douter qu'il existe ; mais comment préciser juste par qui existe-t-il? car, pour nous, il existe autant, *sinon plus, par soi* que par autrui. Cette question est donc trop complexe pour être traitée dans un article de quelques pages. Que nos lecteurs se reportent sur ce sujet à notre *Magie magnétique*, et qu'ils croient, plus que jamais, que le bon *sans-*

soucis est le meilleur état que nous connaissons, comme anti-magique ; par conséquent rire au nez d'un sorcier est le plus grand dissolvant de sa puissance qu'on puisse employer.

Que ce conseil soit entendu *tel quel*, sans préjudice de ce qui reste à faire en circonstance plus compliquée.

ALP. CAHAGNET.

GUÉRISON D'UNE SCIATIQUE AIGUE.

Le 20 septembre 1858, M. Sinet, cultivateur à Sannois, fut pris, étant aux champs, par une douleur aiguë (mais supportable) dans la région du rein droit. Le 21, cette douleur passa dans le rein gauche. Le 22, elle descendit dans la cuisse de ce côté, et força cet homme de quitter ses travaux et d'être ramené en voiture chez lui, vu qu'il ne pouvait mouvoir, ni faire supporter la moindre position à sa jambe. Le soir, les douleurs devinrent si aiguës, qu'elles occasionnèrent le délire. La nuit fut des plus mauvaises, malgré les secours de l'art médical employé à cet effet. Le lendemain, au matin, Sinet n'était pas reconnaissable ; il avait vieilli de plusieurs mois en quelques heures. Voyant qu'il n'éprouvait aucun soulagement, il pensa à moi. Je dis, il pensa à moi ; je devrais dire, il pensa

que je pourrais peut-être le guérir; car Sinet, depuis plusieurs années, ne laisse pas paraître un seul de mes ouvrages sans le lire; il ne se contente même pas de me lire, il aime m'entendre parler. D'une nature très-timide, peu expansive, mais très-studieuse, ce jeune homme étudie avec une rare tenacité et une rare appréciation. Je dirai ici, avec franchise, que je me suis très-souvent plus mal trouvé dans le silence absolu de sa compagnie, que lui ne paraissait se trouver dans l'animation de la mienne. Sinet m'aime, et place une confiance absolue dans ma manipulation magnétique. Je le paie de retour d'amitié et je désire de tout cœur lui être de quelque secours. C'est dans cette intention que je monte, aujourd'hui 23 septembre, dans la voiture qu'il m'a envoyée sous la conduite de son beau-frère, et que j'atteins Sannois.

Je ne peux en croire ce que je vois en entrant dans cette maison, dont les murailles sont encore agitées des cris et des plaintes de celui qu'elles ont entendu et vu tant souffrir la nuit précédente. Sa jeune femme, et trois miniatures d'anges qu'on nomme improprement enfants ici-bas, entourent le lit du malade. Je l'accoste avec cet entrain et cette foi qui, quand elle me possède, ou quand je la possède, ne me laisse voir aucune souffrance, aucun empêchement de guérison, aucun obstacle même d'opération. . . . .

Les crises sont plus supportables que le soir, mais le sont encore assez peu pour ne pouvoir faire éviter au front du crisiaque d'être couvert de sueur, et même de ne pouvoir changer de côté dans son lit, tellement tout mouvement, si faible soit-il, est pour lui une engoisse insupportable. Il faut pourtant que j'atteigne à cette cuisse rebelle à tout remède, que je la palpe, que je la manipule en tous les sens; car des passes à grands courants seraient d'un bien faible secours en une telle occurrence. Je donne l'exemple à mon ami des apprêts du combat; car je sens qu'il va y avoir une lutte, que certes je ne fuirai qu'épuisé et vaincu. Je pose mon chapeau sur un siége ainsi que mon paletot; je retrousse mes manches, comme un boxeur; j'enlève de même la couverture du lit, et me mets en train doucement, l'encouragement dans la parole et la foi au cœur. Je ne tenterai pas de décrire ici ce qui s'est passé entre les fibrilles nerveuses de mes doigts et ce maître sciatique, qui tenait dans le plus grand trouble possible et dans la plus grande dépendance, cette partie de l'homme qu'il habite et ment à la fois. On ne peut s'accrocher avec plus de tenacité à la personne d'un ennemi, que moi à cette pauvre cuisse de mon ami. Je ne dirai pas que je l'ai vue couverte par le rouge de la pudeur; mais, je dirai que je l'ai faite se couvrir du rouge de la défaite, sous les frictions et

les pressions du plus acharné massage qui se soit vu. Toutes les cinq minutes, j'étais obligé de rafraîchir mes mains dans une cuvette d'eau, sans quoi je n'aurais pu magnétiser ce foyer douloureux un quart-d'heure, sans avoir les bras paralysés. Je dirai donc, pour fin de compte, que, une heure et demie après mon entrée dans cette maison, Sinet était sorti de son lit, avait passé son pantalon, descendu son escalier, et me reconduisait dans la cour jusque dans la rue. Il était totalement guéri, et moi, deux jours après, je souffrais encore beaucoup de douleurs lancinantes dans la même cuisse, et j'avais le pouce de la main droite incapable de tenir la plume pour écrire cette cure. Aujourd'hui totalement dégagé de cette mauvaise absorption, je me réjouis d'avoir rendu ce bon jeune homme à ses travaux et à sa santé habituelle.

Je dois ajouter que, peut-être quinze jours avant cet accident, Sinet m'avait appelé à son secours pour magnétiser un de ses petits enfants qui, à la suite d'une fièvre intestinale, vaincue par les bons soins du médecin de l'endroit, était retombé, pris d'une espèce d'étouffement qui laissait présumer une fluxion de poitrine. Adèle, consultée à cet effet, n'était pas rassurée sur l'avenir de cet enfant. Quelques jours s'étaient ainsi écoulés; le père l'avait fortement magnétisé; mais l'étouffement redoublait d'intensité. Sinet, qui avait été témoin

de plusieurs cures en ce genre que j'avais opérées sur les enfants de nos amis, vint me chercher et me pria de sauver son petit Philibert. Lorsque je vis cet enfant dans l'état d'oppressement où il était, ne buvant plus même à l'aide d'un petit cuiller, la tête chargée de sang, à faire croire à une conjestion, le ventre tendu comme un outre et les pieds aussi froids que de la glace, je crus que ce petit être n'avait plus que quelques heures à vivre parmi nous. Mais, lorsque je vis les larmes qui inondaient le visage des père et mère, et que mes yeux s'arrêtèrent à mieux fixer cette petite tête dorée par la main de quelque ange sans doute, je fus saisi par cette émotion d'amour qui toujours est le prélude de mes succès en magnétisme. J'enlevai cet enfant de son berceau, je le placai dans un linge bien blanc sur mes genoux, l'entortillant dans ce linge comme un enfant fait de sa poupée; je l'approchai doucement de ma poitrine, en posant ma main sur son ventre à nu, avec tout le bonheur et le calme d'une tendre caresse; je m'endormis en lui, ou il s'endormit en moi, pendant une bonne heure, déchargeant ma main de temps à autre dans un vase d'eau, du feu qu'elle absorbait sur ce petit abdomen chauffé à dix atmosphères. Enfin, après une heure de ce doux approchement, de cette béatifique union de nos âmes, je replaçai cet enfant dans le lit du père, en découvrant son

ventre et en en faisant palper la souplesse à sa main. La carnation n'était plus qu'un assemblage de lys et de roses, les yeux se livraient au sommeil le plus doux ; au réveil, il buvait à plein verre. Le mal était vaincu par cette seule magnétisation. Quelques jours après, à l'aide d'eau magnétisée et de quelques magnétisations par notre bon f.... Lecocq, l'enfant courait par la cour.

Magnétiser mécaniquement et magnétiser amoureusement sont deux genres bien différents. Je suis, comme tous les magnétistes, un homme de méthode, plus qu'un homme d'amour, et je ne peux en tous les temps être émotionné au point dont je parle. Il me faut une tête d'enfant, une larme de mère, un calme parfait, pas de brouhaha, pas de vases de tisane, d'atmosphère chargée de miasmes putrides, de litteries en désordre et sales, de linge de corps imprégné de fièvre. J'ouvre les fenêtres pour respirer plus à mon aise ; je demande un vase d'eau pour m'en servir au besoin, et laver quelques macules sur une figure que j'ai besoin de voir propre, sinon belle ; je demande du linge blanc, pour en couvrir celui que je ne peux voir sans dégoût. Je m'approche, je manipule, et me soude au besoin au corps que j'aime en ce moment comme le plus proche membre de ma famille ; il devient mon enfant, mon frère, ma sœur, ma propre mère. Je ne sais pas que j'ai la main posée sur son ventre ou sur

son sein, je ne sais si elle est vieille ou jeune, je la suppose bonne et utile à ses enfants, c'est une statue que je vivifie de l'existence spirituelle et non de celle de la terre. Je l'aime une heure d'un amour que je voudrais toujours connaître. Je ne sais plus que vaincre lentement, avec dévouement et tenacité, le mal du patient. Je converse avec lui mentalement, étant à l'occasion, par la pensée, dans son corps, pressant, détirant légèrement les tubes sanguins ou nerveux que je crois engorgés, tonifiant les organes que je crois affaiblis, raffraîchissant ceux que je suppose être enflammés, et réchauffant ceux que je suppose être glacés. J'encourage l'âme, en société d'Esprits bienveillants que j'appelle à cette intention et desquels j'implore le soutien. Enfin, c'est tout un délire interne d'amour fraternel, et toute une béatitude de confiance et d'espoir. Je ne peux supposer un instant de l'insuccès; il n'existe pas pour moi dans cet état, et *réellement il n'existe pas*. Je ne sors pas toujours de ces alliances des sens et de l'âme sans quelques troubles et douleurs à l'occasion, comme je l'ai ressenti très-vivement à la magnétisation précitée. J'ai conservé ainsi quelques souvenirs de ces échanges d'amour qui, logés dans quelques parties de mon corps, me rappellent à l'occasion cet heureux et coûteux combat pour moi; aussi ne magnétisai-je des douleurs rhumatismales ou goutteuses qu'a-

vec la plus grande indécision : ma nature sèche et électrique est trop sensible à ce genre de contagion, et paraît se rire des anti-pestilentiels que je peux opposer à ces absorptions de corpuscules malfaisants. J'avais négligé envers Sinet ces précautions qui, si elles ne sont pas toujours puissantes, annulent cependant très-souvent ces échanges non enviées. Je n'ajoute ces quelques réflexions à cet article qu'afin de mieux dépeindre, s'il m'est possible, l'état d'esprit nécessaire à ce genre de guérisons instantanées, et par ce fait encourager mes frères à le provoquer le plus souvent possible.

ALP. CAHAGNET.

APPARITION D'ADOLPHE ADAM.

Le 12 janvier 1859, MM. Delaporte, propriétaire rédacteur de l'*Orphéon de Paris*, Vaudin, rédacteur dudit journal, et M. ***, accompagnés de M. Lambert, instituteur à Argenteuil, sollicitent une séance d'apparition, tant pour asseoir leur opinion sur cette importante question, que pour, dans le cas échéant, obtenir des renseignements de l'Esprit évoqué. C'est le grand compositeur de musique, Adolphe Adam qui est demandé, et qui veut bien, au gré des évocateurs, converser avec eux, pendant une heure et demie, par le

secours de notre lucide Adèle. Nous ne saurions, ni ne devons répéter cette intéressante évocation et conversation ; nous laissons le soin, en temps opportun, à ces honorables publicistes de dire ce qu'ils en pensent. Nous nous contentons, pour aujourd'hui, de répéter ces paroles de M. Delaporte lorsque la séance a été terminée : « C'est admirable ! c'est inouï ! c'est au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer !... Non, ma pensée n'est pour rien dans ces choses, l'ensemble de ce que j'ai entendu est inexplicable. Je connaissais intimement l'Esprit évoqué ; la lucide l'a détaillé et rendu tellement saisissable à mes yeux, que je ne peux douter qu'elle l'a bien vu. Ce qu'elle m'a dit, les termes techniques dont elle s'est servi pour traiter d'une science qu'elle ne connaît pas, les gestes mêmes dont elle les a accompagnés, me forcent d'admettre qu'il y avait une fusion des deux êtres en un seul, et que tout cela est une vérité sans autre démonstration scientifique que sa propre étude, par le somnambulisme. » Tous ces messieurs qui, dans cette intéressante séance, se sont montrés pleins de bienveillance et de bonne envie de la voir réussir, s'empressent au réveil d'Adèle de la remercier de la meilleure grâce du monde, et nous quittent en nous serrant la main avec la plus fraternelle satisfaction.

ALP. CAHAGNET.

CORRESPONDANCE.

OBSESSION. — ÉTUDES MÉDICALES.

Perpignan, le 29 juin 1858.

Monsieur Cahagnet,

Profond admirateur de vos œuvres, suivant avec intérêt, depuis six années, vos études magnétiques, je viens avec confiance m'adresser à vous pour me donner la solution d'un fait surnaturel qui s'est produit chez moi dans l'année 1856.

J'ai hésité jusqu'à ce jour à vous en faire part, ayant voulu par moi-même actionner quelques lucides ; mais comme je n'ai jamais obtenu de mes sujets que des réponses vagues, je m'adresse à vous, convaincu que votre somnambule élucidera cette question.

Voici le fait dans son entière vérité :

J'habite à Perpignan (Pyrénées-Orientales), rue du Figuier, 4, une maison que j'ai fait reconstruire en 1855. Le 19 juillet 1856, nous étions très-paisiblement couchés dans notre chambre, ma femme, mon enfant âgé de quatorze ans et demi et moi. Nous étions, cette nuit, ma femme et moi, dans un état d'insomnie tout à fait insolite, lorsque vers une heure du matin, un bruit de pas excessivement lourds se fit entendre entre l'alcôve et la chambre. Je ne suis pas peureux de mon naturel ; je m'écrie :

Qui va-là? Point de réponse. J'allume ma bougie, je fais la ronde dans les appartements, point de voleurs, point de face humaine. Je me recouche : silence complet ; mais mon esprit préoccupé de cet évènement ne me permet point de goûter le sommeil.

Depuis le 20 jusqu'à la nuit du 21 juillet, point de sommeil. Le 21 juillet 1856, vers trois heures du matin, mon sofa, placé dans mon alcôve, au pied de mon lit, fut brusquement et bruyamment retiré de sa place. Je me lève précipitamment, j'allume ma bougie et j'aperçois, entre la chambre et l'alcôve, un nuage couleur blanc cendré, ayant la forme ci-jointe ♡, et pouvant mesurer environ 73 centimètres. Je devins tout chair de poule. Je m'élance vers ce phénomène, qui disparaît en larges rubans de fumée vers l'angle gauche de mon sofa.

Je vous avoue que j'ai été et que je suis encore vivement impressionné, parce que je crois être une apparition surnaturelle, et depuis, il y a bientôt deux ans, nous entendons par intervalle, ma femme et moi, des coups frappés sur les divers meubles de notre habitation. Tantôt c'est un bruit comme si l'on répandait des haricots ou des poids-chiches sur la commode ou la table de nuit ; tantôt, au plafond de l'alcôve et sur notre tête, comme si une multitude de rats prenaient leurs ébats.

Dans la nuit du 24 au 25 août 1856, une veilleuse brûlait en face d'une niche, fermée par une glace, et qui contient une image en pied de la sainte Vierge. Cette niche se trouve placée dans la chambre de ma femme, qui est attenante à la mienne et au pied de son lit.

Vers dix heures et demie du soir, un nuage blanc cendré, ayant la forme d'une amande, se dessina près de la flamme projetée par la veilleuse, ayant trois points noirs. Ce nuage rôdait tout autour de la flamme. Au coup de minuit, frappé par le timbre de la cathédrale, le nuage se développa, et la glace de la niche offrit à nos regards stupéfaits une énorme tête, couleur porcelaine bleuâtre, présentant à l'extrémité du front, un cercle pareil à celui d'un moine et dissimulé par quelques vapeurs nuageuses.

La stupeur de ma femme fut si profonde qu'elle s'enveloppa la tête dans le drap de lit ; lorsqu'elle voulut de nouveau fixer ce phénomène, tout avait disparu. La peur seule restait.

Nous ne savons, Monsieur, à quoi attribuer ces apparitions, qui sont réelles. Aucun somnambule ne m'a satisfait.

Je serais heureux si, par l'intermédiaire d'un de vos lucides, vous pouviez me donner la solution de ces phénomènes qui se sont produits chez nous. La science magnétique y gagnerait bien certaine-

ment, et nous vous rendrions, ma femme et moi, mille actions de grâce.

Agréez mes salutations respectueuses.

F. Méric,
Homme de Lettres.

RÉPONSE A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

M. FRANÇOIS MÉRIC.

24 juillet 1858.

Monsieur,

Je n'ai pas répondu plus tôt à votre confiante lettre du 29 juin, dépendant que je suis de mes lucides, de ma manière de les diriger, et de mes occupations en tous genres. J'ai aujourd'hui, 24 juillet, lu votre lettre à Adèle, en sommeil magnétique, qui s'est transportée sur les lieux troublés. Elle m'a dit y voir errer un Esprit qui a dû habiter cette maison avant que vous l'ayez fait rebâtir, Esprit que vous avez dû connaître, et dont, assure-t-elle, vous vous ressouviendrez avec le temps, à l'aide du signalement ci-joint.

Cet Esprit, ou pour parler plus correctement, cet homme lui paraît être âgé d'euviron soixante-douze ans,

Taille moyenne,

Corpulence maigre,

Cheveux gris,

Front bombé et très-dégarni de cheveux,

Sourcils peu marqués,

Yeux petits, regard inquiet et très-mobile,

Nez mince,

Lèvres minces,

Menton faisant saillie,

Ensemble de physionomie maigre, teint un peu jaune, ayant quelque peine à marcher,

Portant une veste longue d'une couleur bleu-gris,

Pantalon marron,

Spiritualisé depuis quelques années.

Cet homme était d'un caractère très-craintif et d'habitudes casanières, ayant les idées peu harmonisées. Lorsque je lui ai demandé la cause du trouble qu'il vous occasionne, il a répondu qu'il ne voulait pas être troublé lui-même. Mais, lui ai-je dit, vous êtes mort, les lieux que vous habitiez n'existent plus, que venez-vous y faire?

R. On le dit que je suis mort.... J'aime beaucoup ces lieux... peu vous importe.

D. Vous troublez vos successeurs.

R. Je ne leur veux aucun mal.

Adèle dit que cet homme, sans être souillé de crimes, a cependant besoin de prières. Je lui fais dire qu'il prie lui-même, et que vous l'aiderez dans cette action méritoire. Il répond qu'il ne peut pas prier, ce qui fait dire à la lucide que cet homme devait avoir des croyances très-terrestres, et que, vu l'ordre peu harmonisé de ses idées, il doit être

resté complètement dans les affections de la terre. Cet Esprit n'est pas méchant, rassurez-vous ; priez le soir pour lui, et vous ne serez plus troublé.

Lorsque vos idées seront arrêtées sur cette révélation, je vous prie de m'en faire part.

Recevez, monsieur, mes salutations fraternelles.

Alp. Cahagnet.

Perpignan, 3 août 1858.

Mon cher monsieur Cahagnet,

J'ai reçu votre bienveillante lettre datée du 24 du courant mois, en réponse à celle que je vous ai écrite le 29 juin dernier.

Votre lucide a parfaitement tracé le portrait de la personne spiritualisée qui s'est manifestée à mon épouse et à moi. Quant aux vêtements, je ne puis rien dire, puisque le buste et la statue étaient enveloppés dans une sorte de nuage cendré, qui ne nous a point permis de le distinguer. Pour l'ensemble de la physionomie, elle se trouve complètement exacte.

Suivant vos sages avis, nous avons prié, ma femme et moi, pour cette âme en peine, et qui, selon votre lucide, est restée complètement dans les affections de la terre. Il est probable que quelque chose reste encore à faire pour cette nature excentrique d'Esprit, car, aujourd'hui encore, je veux

dire la nuit dernière, vers onze heures, nous avons été troublés, et le bruit s'est produit comme si on lacérait la tapisserie adaptée à la muraille de notre chambre et particulièrement de notre alcôve. On aurait dit aussi que des rats trotillaient dans notre alcove, au-dessus de notre tête, et que l'on lançait des pois chiches sur notre table de nuit. C'est ce même bruit que nous entendons depuis environ deux ans.

Malgré tous les souvenirs qu'a pu évoquer mon imagination, la personne ou l'Esprit nous est parfaitement *inconnue* à mon épouse et à moi.

Une telle apparition ne s'est point manifestée sans qu'il y ait un but final.

Trois lucides que j'ai actionnés sont du même avis. L'Esprit leur est complètement inconnu. Ce n'est aucun membre de notre famille. J'ai prié et fait prier ; il persiste toujours. Il faut le contraindre à se nommer et à lui arracher un aveu. Peut-être serez-vous plus heureux que moi. Il y a un but, je le répète, mais j'ignore lequel ! Quoi qu'il faille faire, par avance, je suis disposé à l'exécuter.

Comme complément de renseignements, j'ai à vous dire : 1° que la maison que je possède, je ne l'habite que depuis sa reconstruction, il y aura trois ans au mois de novembre 1858.

2° Elle a été habitée, pendant environ cinquante ans, par deux bonnes et pieuses femmes, mes pa-

rentes, qui étaient des modèles de vertu et de charité.

3° Puis, suivant la loi des successions, la maison m'est échue, en désintéressant chaque cohéritier.

Voilà des renseignements complets; mais, je vous le répète, l'*Esprit ou l'homme, qui nous est apparu, nous est totalement inconnu.*

Persistez, je vous prie, à lui demander son nom, ainsi que le but qui le fait ainsi nous troubler. Avec vos moyens scientifiques et le secours expérimenté de votre lucide, il m'est permis de croire que vous obtiendrez un résultat plus satisfaisant que les miens.

Veuillez adresser mes remercîments à votre lucide, et l'assurer de ma vive gratitude.

La distauce matérielle de Perpignan à Argenteuil est bien éloignée; mais si ma présence devenait nécessaire, je n'hésiterais pas plus tard à entreprendre ce voyage, si toutefois vous le jugiez indispensable.

Adieu, mon cher monsieur, comptez toujours sur mon inaltérable confraternité, et agréez l'expression de mes sentiments très-affectueux.

F. Méric.

A M. MÉRIC.

7 août 1858.

Monsieur,

J'ai à nouveau consulté Adèle sur les troubles occultes de votre maison. Le même Esprit s'est présenté comme la dernière fois. Je lui ai fait adresser plusieurs questions se rapportant à ces troubles, sans pouvoir obtenir de réponses satisfaisantes. Il ne veut pas dire son nom; mais Adèle le croit parent des vieilles dames qui habitaient le logement avant vous, et assure que vous reconnaîtrez cet homme. Lorsque je lui ai demandé pourquoi il habitait et troublait une maison qui ne lui appartenait pas, il m'a répondu : Elle devait m'appartenir. Je ne trouble et ne fais de mal à personne; je n'ai jamais fait de mal à qui que ce soit. Il répète souvent ce mot; et qu'il lui plaît d'habiter cette maison qu'il aimait beaucoup, mais qu'on a *abîmée*.

D. Si vous ne faisiez que de l'habiter sans plus de bruit que les Esprits calmes n'en font, on ne se plaindrait pas de votre voisinage; mais vous produisez des bruits qui troublent, en répandant sur les planchers des grenailles qui font beaucoup de tapage.

R. Tiens, à présent, est-ce qu'on voudrait m'empêcher de donner à manger à mes bêtes?

D. On n'a pas de bêtes dans les chambres.

R. On en a où l'on veut ; les miennes me suivent où je vais.

D. Tâchez toujours d'être plus calme, ou on vous chassera au nom de Dieu. A ce mot, cet homme se retire en protestant qu'il ne veut, ne fait, ni n'a jamais fait de mal à personne.

Adèle réitère que ses pensées devaient être dérangées et dans une espèce d'enfance ; que sans être un mauvais Esprit, vous pourriez à l'occasion l'éloigner de votre maison et de votre personne, près de laquelle il est assez souvent, en lui commandant, au nom de Dieu, de se retirer, ce qu'il fera de suite, car il est très-craintif.

Si, par ces nouveaux détails, vous ne reconnaissiez pas l'individu, on pourrait demander l'Esprit de l'une des deux dames qui habitaient antérieurement cette maison, pour voir si elle reconnaîtrait ce parent supposé ; pour céla faire, vous me donneriez nom et prénoms de la personne à faire apparaître.

Soyez assuré, monsieur, que je ferai dans cette circonstance tout ce qui dépendra de moi pour vider à fond cette question. Spécifiez vos craintes et j'y répondrai, selon ce qu'il me sera permis de faire.

Recevez, monsieur, mes salutations fraternelles,

ALP. CAHAGNET.

Perpignan, le 19 novembre 1858.

Mon cher monsieur Cahagnet,

Vous devez être sans doute surpris du long silence que j'ai gardé depuis votre dernière lettre en date du 7 août.

Une maladie grave et des contrariétés de famille des plus affligeantes sont la cause du retard que j'ai mis à vous écrire.

Tout est changé dans ma position, c'est-à-dire que les bruits nocturnes ont cessé ; mais, par contre, j'éprouve des désagréments et des revers : pertes, tracasseries, procès peu fondés, voilà une position des plus inquiétantes. On dirait qu'un mauvais génie plane constamment sur ma tête.

Ma tête se brise contre toutes suppositions pour reconnaître l'Esprit ou la personne qui m'est apparue, et pour savoir ce qu'elle veut de moi ; mais les expériences magnétiques auxquelles je me suis livré jusqu'ici, n'ont amené que des résultats peu concluants.

Le dernier sujet que j'ai actionné me répond que la personne apparue est mon père, Méric Joseph, décédé le 21 juillet 1850; mais lorsque je lui demande ce qu'il veut de moi, silence glacial de la part de ma somnambule.

Mon père n'a, d'ailleurs, jamais habité cette maison ; il ne l'a que rarement fréquentée pendant

la vie de l'une des propriétaires, qui était ma marraine, ayant nom Barrizin Marie-Thérèse.

Serez-vous plus heureux que moi, Monsieur, dans les résultats somnambuliques que vous pourrez obtenir de votre lucide. Je le désire vivement pour voir renaître ma tranquillité.

En attendant une de vos lettres amicales, veuillez, je vous prie, recevoir l'expression de mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

F. MÉRIC.

RÉPONSE A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

M. F. MÉRIC.

Le 24 novembre 1858.

Monsieur,

J'ai lu avec plaisir, dans votre dernière du 19 courant, que les bruits que vous entendiez depuis si longtemps ont cessé. Ce résultat doit vous prouver que nous avons bien vu et été en rapport avec leur auteur. Je regrette de vous savoir affligé d'un autre genre de tourments; mais au moins ceux-ci sont du ressort de l'existence matérielle et du domaine de tout le monde. J'en suis passablement pourvu, et je ne pense en être débarrassé qu'au moment de mon départ de ce globe de douleurs de toutes natures. Cependant j'ai désiré, aujourd'hui, recommencer mes recherches à votre

égard, en demandant l'apparition de madame votre marraine, Barrizin Marie-Thérèse.

Adèle l'a vue sans peine, en ce que, dit-elle, elle était déjà venue auprès d'elle dans la dernière séance. Voici le signalement qu'elle en donne. S'il est exact, nous lui adresserons les questions que vous nous soumettrez dans votre prochaine.

Je vois, dit-elle, une femme âgée de soixante à soixante-dix ans environ, cheveux blancs, front ordinaire, sourcils assez marqués pour cet âge, yeux bruns roux clair, nez effilé, bouche à lèvres minces et rentrées, menton avançant, taille ordinaire, plutôt petite, corpulence maigre, marchant avec peine; mise d'intérieur, robe forme peignoir de couleur brune, bonnet de linge.

D. Êtes-vous bien la marraine de M. Méric?

R. Oui, et en plus sa parente.

D. M. Méric n'a encore pu reconnaître l'Esprit qui a habité et troublé si longtemps sa maison.

R. Le principal est qu'il ne la trouble plus. Je t'avais bien dit que c'était un Esprit craintif qui, au nom de Dieu, se sauvait. Il a eu peur, et ne reviendra plus.

D. Pense-tu qu'il y a longtemps qu'il est spiritualisé?

R. Je crois qu'il y a une douzaine d'années. Il a quitté l'état terrestre avant la dame qui est présente.

D. Pense-tu qu'il était parent de cette dame ou de M. Méric?

R. Non, c'était un ami; il aimait venir rendre visite à ces dames, et aimait par-dessus tout leur propriété : c'est ce qui fait que ne se croyant pas mort, il s'y est installé, et y vivait à son aise.

D. Tu ne peux m'en dire plus?

R. Non, nous verrons, si la dame qui est présente est bien reconnue, à la questionner sur son sujet.

Voilà, monsieur, ce que j'ai pu obtenir aujourd'hui. Veuillez me répondre au plutôt, et nous poursuivrons nos recherches.

En attendant, recevez mes salutations fraternelles.

ALP. CAHAGNET.

Perpignan, le 2 décembre 1858.

Mon cher monsieur Cahagnet,

J'ai reçu votre bonne lettre sous la date du 24 novembre écoulé.

Me sera-t-il permis de vous dire qu'il y a, dans la réponse de l'Esprit Barrizin Marie-Thérèse, à votre lucide, un anachronisme d'environ 25 ans? Marie-Thérèse Barrizin, ma marraine, est décédée le 7 mars 1825, à l'âge de 85 ans; conséquemment elle a été antérieurement spiritualisée à l'Esprit

qui m'est apparu, et qui, d'après la lucide, n'est spiritualisé que depuis environ douze années.

Adèle assure que Marie-Thérèse Barrizin s'est présentée à elle dans l'avant-dernière séance.... Veuillez être assez bon, je vous prie, pour lui demander ce qu'elle exige de moi, et quel est le but de son apparition à la lucide.

En voilà assez, pour le moment, pour ce qui me concerne.

Mais je dois vous faire part, dans l'intérêt de l'humanité, d'un fait qui se produit dans notre département.

La maladie du *croup* ravage nos communes d'une façon terrorifiante. Les enfants de 2 à 9 ans succombent instantanément, et les soins de la médecine sont impuissants à combattre ce que j'appellerai une véritable épidémie. Les habitants de nos campagnes sont dans la désolation : aucun de leurs enfants ne peut être arraché au fléau dominant.

Seriez-vous assez bon pour faire un appel à la philantrhopie de votre lucide, afin qu'elle indique un moyen de prévenir ou d'apporter un remède à cette épouvantable épidémie?

Soyez assuré, par avance, que bien des gens vous béniraient, et que vous rendriez un service signalé à l'humanité entière.

En attendant une réponse, conforme aux désirs de tant de gens qui souffrent, agréez l'expression

de mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués,

F. Méric.

P. S. J'avais entrepris, il y a environ sept ans, une étude magnétique, qui serait assez curieuse, si je me décidais à la livrer à l'impression. Des circonstances que vous connaissez, m'ont empêché de l'élaborer complétement. Aujourd'hui, pour peu que je puisse retrouver ma tranquillité primitive, je me propose de parachever cet opuscule.

Ne sera-ce pas trop d'ambition pour moi que de vous en offrir la dédicace.

Le titre de mon ouvrage est :

La Mythologie jugée par le Magnétisme.

M. MÉRIC.

8 décembre 1858.

Cher monsieur,

J'ai cru voir, par votre dernière, que les détails que nous vous avons donné sur madame votre marraine sont exacts, puisque vous ne reclamez que contre l'erreur *approximative* faite par Adèle sur l'âge de cette dame. Pour ce qui concerne votre position actuelle, les causes peuvent découler de faits très-naturels, sans que les Esprits y aient une part décisive. L'existence terrestre est une agitation continuelle de l'aspiré et de la satiété :

le premier accuse sans cesse l'autre de retard ou d'inertie, et le deuxième accuse sans cesse le premier de trop d'action, et par conséquent de pousser au dégoût.

Le tout est pour le mieux, soyons-en assuré.

Vous me dites que votre pays est en proie à la terrible maladie du croup : c'est un des agents des plus actifs commis à la délivrance des passe-ports spirituels.

La médecine officielle redoute son apparition; car malgré toute la science et tout l'amour du consciencieux médecin, un seul tour de roue vient au plutôt ramasser ce riche enjeu.

J'ai consulté Adèle aujourd'hui, selon vos vœux, à cet effet; elle conseille, comme dans l'angine couenneuse (voyez l'avant-dernière livraison de l'*Encyclopédie magnétique*), l'insuflation de l'alun en poudre à plusieurs reprises dans l'arrière-bouche, au moyen d'un petit tube de plume ou autre. Ne pas s'effrayer du désordre passager que produit ce sel; tout fondant, dans semblable application, produit les mêmes troubles, troubles qui sont bientôt couronnés par un succès inespéré. Puis l'application sur la gorge d'huile de camomille tiède, ou de saindoux faute de cette huile; entourer le cou d'un foulard doux; et pour boisson, une infusion de LIERRE TERRESTRE et d'HYSSOPE tiède et sucrée. Quelques cataplasmes sur le ventre pour en apaiser

le feu, ainsi que lavements en cas de résistance.

Adèle conseille de prévenir cette maladie par l'usage anticipé d'une infusion de capillaire de Montpellier, et d'une cuillerée à café par jour, après le dîner, de magnésie anglaise dans un demi-verre d'eau sucrée. L'infusion tiendra les voies urinaires fraîches, et la magnésie tiendra le ventre libre, ce qui est important pour éviter cette maladie, ou du moins ses fureurs.

Je n'ai pu faire apparaître à nouveau madame votre marraine pour lui adresser votre question, vu qu'Adèle était trop fatiguée; nous remettrons cela à plus tard.

Je vous remercie de l'offre honorable que vous me faites de la dédicace de votre opuscule. Je n'ai mérité en quoi que ce soit un tel hommage, moi l'auteur honni de la foule; l'écrivain auquel on destine Charenton; publiciste aussi peu instruit que pesant à lire; libre penseur accusé de jésuitisme, quoique banni par Rome de ses bibliothèques sacrées! Il y a des auteurs dans la science magnétique qui méritent, tant par leur savoir que par l'hommage dont ils sont entourés, cent fois mieux que moi l'entête de si faible opuscule que ce soit.

Il y a beaucoup à dire sur les études mythologiques et magnétiques : c'est une question très-importante à traiter au point de vue de l'étudiant.

Le somnambulisme, surtout, est un passe-partout qui, à cette occasion, ouvre toutes portes de temples, d'écoles, d'assemblées et de chaire, si anciennes soient-elles... *C'est un petit tout à la classe du grand tout !*

Je désire que vous persistiez, et que vous réussiez dans la publication de cet ouvrage, vu qu'il ne peut être que d'un bon rapport à l'esprit de tout étudiant ces hautes questions.

Recevez, cher monsieur, avec ces vœux, mes salutations fraternelles.

ALP. CAHAGNET.

RÉCLAMATION.

Notre vénérable ami, M. Charles Renard, de Rambouillet, ayant réclamé dans la *Revue spiritualiste*, ainsi qu'à nous-même, en faveur de la priorité dans la question de nécromancie au dix-neuvième siècle, nous invite à nouveau de dire toute la vérité à cet égard. Nous n'avons pas attendu jusqu'à ce jour pour la dire et la rendre publique. On peut lire, *Magie magnétique*, page 229, et *Lumière des Morts*, page 15, ce que nous en avons écrit. Nous répétons donc ici que nous ne connaissions les sciences occultes que de nom, lorsque nous entrâmes en rapport avec M. Charles

Renard, employé alors aux hypothèques de Rambouillet. Ce monsieur passait dans le pays pour être un sorcier ; ce qui nous donna l'envie de faire sa connaissance. Nous fréquentâmes ce bon ami pendant sept années que nous habitâmes ce pays. Pendant cette fréquentation, nous connûmes ensemble le magnétisme, d'après la lecture des expériences faites à l'Hôtel-Dieu, par M. le baron Du Potet. Ce fut moi qui commençai à magnétiser M. Renard. Ayant plus de puissance sur lui que lui sur moi — par la différence d'âge, sans doute — les phénomènes que je produisis sur sa personne me firent me déclarer partisan du magnétisme, et m'engagèrent de lire tous les ouvrages traitant de cette question ou s'y rapportant, ouvrages que M. Renard voulut bien mettre à ma disposition.

Je goûtai moins ceux de Swedenborg que ceux traitant de magie ; aussi est-ce à la bibliothèque de mon ami que je dois un grand nombre des citations contenues dans la *Magie magnétique*. Je quittai Rambouillet pour venir habiter Paris. Ce fut dans cette capitale où je fis mon premier somnambule, dans la personne de Bruno Binet, mentionné tome Ir, *Arcanes de la vie future dévoilés*. Après Binet, vint sa sœur et tous ceux cités dans ce volume. Adèle Maginot en fut l'héroïne. Il y avait plus de six mois que cette lucide accusait, dans ses sommeils magnétiques, être en

rapport avec des membres de sa famille, ainsi qu'avec des amis d'enfance, spiritualisés depuis plusieurs années. Ces rapports ne me convenaient que tout juste. Binet était également en rapport avec des voix spirituelles, sa sœur avec des anges, mes autres lucides avec leurs parents spiritualisés. Je ne trouvais quoi que ce soit de bien concluant et instructif dans ces rapports dont on ne pouvait obtenir de preuve vérifiables. Je fis part de ces choses à mon ami M. Renard, qui me conseilla d'appeler Swedenborg et de mettre Adèle en rapport avec ce bon Esprit, *si cela était possible.* Je mis le conseil de mon ami à exécution, quoique ce rapport, pour moi, ne fût pas en premier lieu une preuve mathématique de la vérité de l'apparition.

Un jour, un certain abbé, mentionné tome Ier, *Arcanes* précités, consultait Adèle sur une question étrangère aux apparitions. Cette dernière dit avoir auprès d'elle un prêtre décédé qui répondait aux questions de M. l'abbé M., et se disait être l'ami du consultant. On peut lire dans ce volume toute cette histoire et celle de l'apparition de l'abbé Mallet, ex-général des armées, qui lui fait suite. Ces apparitions m'engagèrent de continuer ce genre d'évocation, pour les personnes qui, en ayant entendu parler, désirèrent contrôler cette révélation.

(Voir la suite de mes études en ce genre, *Arcanes de la vie future dévoilés*, etc., etc.)

Voilà toute la vérité. Si mon ami trouve quoi que ce soit à y ajouter, les colonnes de cette publication sont à son service. Notre ami et collaborateur, M. Lecocq, étant instruit de nos relations avec M. Renard, sur se sujet, a donc cru être dans son droit, en lisant l'article de notre ami dans la *Revue spiritualiste*, d'appuyer sa citation des réflexions suivantes, *réflexions qui sont les nôtres propres* : « S'il ne s'agissait que de conseiller de produire telle ou telle chose, pour (la chose réussissant) revendiquer l'honneur acquis aux difficultés d'exécution de cette chose, on serait les premiers et non les derniers à donner de tels conseils. »

Il ressort donc de cette question, — selon nous, — que notre ami M. Renard n'a pas plus droit de priorité de par son nom, qu'il dit être homonyme de celui des demoiselles Fox (médiums qui, en Amérique, ont les premières produit les manifestations spirituelles de ces contrées), que par le conseil qu'il nous a donné d'évoquer l'Esprit Swedenborg, vu que ce n'est pas à l'apparition de ce bon Esprit qu'est dû tout le succès des *Arcanes de la vie future dévoilés*, mais bien à celle des Esprits dont on a pu contrôler les rapports de l'évocation avec les choses connues des-

dits Esprits. Nous-même, nous ne pouvons réclamer aucune priorité en ce genre, puisque l'ouvrage précité appuie la possibilité de ses propositions sur une grande quantité de citations de telles évocations faites antérieurement.

Si quelque chose nous appartient *tout spécialement* en nos jours, c'est la publication d'un traité pratique et théorique de nécromancie et de spiritualisme, dans l'ouvrage précité. Nous affirmons, en plus, ne connaître aucun livre jusqu'à 1847 (année de la parution du tome I[er] dudit ouvrage) qui ait traité de cette question avec tous les développements qu'elle comporte, comme nous l'avons traitée à partir de cette date, jusqu'en 1859. Nous ne voyons encore en nos jours paraître que des copies presque littérales de toutes nos propositions à ce sujet, sans que leurs auteurs aient la délicatesse d'avouer n'être que des copistes, et non auteurs de révélations prétendues découlant de leur propre source.

Il est facile de voir par l'extension que les manifestations spirituelles ont donné à nos propositions, que les plus hostiles alors à ces propositions s'en déclarent chaleureusement les propagateurs. Nous l'avons déjà dit, c'est à notre contact que se sont formés presque tous les publicistes du jour en ce genre; leurs noms se trouvent dans nos ouvrages comme ayant sollicité de faire ce genre

d'études, ou les ont faites par la lecture desdits ouvrages ; mais pas *un seul ne semble nous connaître.* Ils ne nous ont connu que pour nous ridiculiser. Notre ami Renard n'entre pas dans cette catégorie ; mais sa réclamation est un peu tardive.

Nous ne réclamons pour tous qu'une seule chose, qui est que notre bon ami, qui semble *tenir à instruire ses frères*, leur donne connaissance, comme il le leur a promis (et comme il avait commencé de le faire, tome III de cet ouvrage), des *secrets de la magie.* L'occasion se présente d'elle-même pour être placée en première ligne dans les études humaines ; car je ne connais quoi que ce soit de plus explicite sur cette question que la *Magie magnétique.* Comme cet ouvrage contient encore quelques lacunes, nous prions notre vénérable ami de les remplir. Notre publication est toujours à sa disposition dans ce but.

ALP. CAHAGNET.

REVUE MAGNÉTIQUE.

Les ouvrages qui traitent de spiritualisme se succèdent :

1° Celui de M. Siemelinck, d'Amsterdam, paru sous le titre de l'*Immortalité dévoilée*, ou la *Vie*

après la mort, démontrée et affirmée par le magnétisme.

2° Le *Spiritualiste* ou le *Règne de Dieu*, par M. Waïsse.

Nous n'annonçons ces ouvrages que pour tenir nos lecteurs au courant des publications qui se suivent sur ces études. N'ayant pas lu ces ouvrages, nous n'avons aucune appréciation à mentionner.

— Nous avons lu dans la *Patrie* du 4 décembre un fait transmis au journal la *Meuse* par un témoin oculaire, fait que nous allons essayer de raconter de mémoire, le plus succinctement possible. Ce fait consiste tout simplement dans un jeune fashion très-gai en société, qui, pour provoquer la joie au milieu de celle où il se trouvait, s'amusa à imiter les magnétiseurs, en prodiguant des passes, en veux-tu, en voilà, sur une jeune fille qui resta impassible devant cette gaie pantomine. Cette personne demanda la réciprocité vis-à-vis de son magnétiste. Les rôles changeant alors, la jeune fille mit le doigt sur ce front sceptique, prit cette main qui tout-à-l'heure était active, la pressa fortement, en même temps que ses yeux regardaient son sujet avec la fixité d'une pensée arrêtée.

Un instant après, elle fut fort étonnée de voir qu'elle avait réussi à endormir et à rendre impassible cette organisation qui semblait devoir tout braver. On crut à une continuation de comédie de sa part ; mais les réponses qu'il fit aux questions qui lui furent adressées, ainsi que la visite faite de l'œil par le témoin qui rend compte de cette séance, tout prouva que le sujet était dans l'état de sommeil somnambulique. Bien mieux, on ne put réveiller le patient ; on lui fit respirer de l'ammoniaque en dernier ressort, ce qui ne produisit aucun résultat. Enfin, le témoin se souvenant de ce qu'il avait observé une fois en pareil cas, lui fit des passes en sens contraire, ce qui réussit bien mieux, car, quelques minutes après, les yeux se rouvrirent. La personne fut mal à l'aise, jusqu'à ce que conduite chez un magnétiseur qui l'endormit à nouveau pour le réveiller d'une manière sérieuse. C'est alors que ce jeune homme se retrouva dans son premier état, les yeux bien ouverts, le front bien léger, et l'*ironie de moins*. La leçon valait bien un résultat semblable.

— Le journal le *Spiritualiste de la Nouvelle-Orléans* suspend ses publications.

RÉFLEXIONS A CE SUJET.

Le douzième numéro, mois de décembre de l'année 1858, est le dernier de cet intéressant organe des faits dits *spiritualistes*. M. Barthet, le rédacteur gérant, nous fait ses adieux à tous. Il regrette de ne pas avoir trouvé assez de dévouement autour de lui, pour l'aider à subvenir aux frais que nécessitait cette publication.

Le rédacteur est encore obligé de faire appel aux retardataires, pour le paiement de leur abonnement, afin de modifier un peu le chiffre que représente le déficit qu'il a fallu subir.

Il n'en veut aucunement aux hommes qui, publiant des journaux ou revues, n'ont pas eu le courage de parler du *spiritualisme*, ni du *spiritualiste*.

Il n'a pas la moindre colère contre les rédacteurs du *Propagateur catholique* (l'*Univers religieux* du Nouveau-Monde) qui l'ont bafoué avec assez peu d'égards, ce qui prouvait leur ignorance ou beaucoup de mauvaise foi, deux plantes qui croissent dans tout pays. M. Barthet leur souhaite, pour l'avenir, une meilleure pratique des vrais principes chrétiens.

Il remercie bien sincèrement les personnes qui,

dans leurs publications, lui ont montré de l'affection. Il termine en désirant que celles de France soient plus heureuses.

Le bilan de cette publication est celui de toutes les feuilles qui s'occupent des études magnétiques, et qui veulent rester sur la brèche avec le seul produit pécuniaire des lecteurs studieux. Cette floraison de deux années devait finir ainsi. Seulement, aux États-Unis, il existe une cause atténuante que l'on ne peut revendiquer en faveur de la France : c'est que les milliers de feuilles quotidiennes ou périodiques qui paraissent chez cette nation initient les lecteurs à ces faits intéressants; on peut donc comprendre que l'on puisse moins rechercher les feuilles spéciales qui traitent de ces questions.

En France, il n'en est pas ainsi; l'indifférence et la peur d'avoir une opinion qui ne soit pas généralisée existent seules parmi nous. Ajoutons à cela, aussi, beaucoup d'oubli de la part des hommes envers ceux qui les premiers les ont initiés à ces études.

Nous croyons être assez au courant des feuilles qui se publient et qui s'occupent de ces questions. Nous sommes aussi assez souvent en relation avec les hommes qui ont commencé ces études avec

nous et depuis nous. Toutes ces personnes, à l'heure qu'il est, se retirent avec leurs connaissances acquises ; font disparaître de fait et de souvenir toutes relations qui rappellent le point de départ de ces études, et, se posant au centre d'un groupe nouveau, élèvent la voix de manière que l'écho proclame bien haut leur nouvelle école.

Il en est d'autres, tout nouveaux venus, qui publient de gros volumes, où rien de nouveau n'apparaît, comme proposition de premier ordre, qui n'ait été imprimé il y a près de douze années (pour ne parler que de l'époque moderne). Ces derniers arrivés font tirer à dix mille exemplaires tous ces gros volumes; ils sont tous placés et l'argent encaissé : tel l'a désiré l'auteur.

Mais le modeste auteur studieux qui, pour notre époque, est venu le premier nous initier à ces faits primordiaux, qui font la base de cette étude, et qui ont ouvert les portes à cette grande scène sur laquelle sont venus depuis se dérouler tant de tableaux instructifs Pour cet homme, qui a voulu rester indépendant, qui n'a pas voulu s'abriter sous aucun manteau, et encore bien moins sous celui qui prétend couvrir le monde de son ombre, parce qu'il contient une pensée religieuse pour guide, qui est puissant, il est vrai, car, à son abri et avec

sa protection, éditeurs et auteurs accumulent les bénéfices, disons-le, pour cet homme qui a toujours voulu pouvoir lever son front vers le ciel, pour le contempler en toute liberté et en bénir l'auteur ; pour lui, il aura épuisé ses ressources littéraires, ses forces, son intelligence ; puis il aura le silence, mais vous savez, ce silence ingrat, profond qui glace le cœur.

Si nous n'estimions pas profondément l'auteur des *Arcanes*, nous lui dirions : Vas ardent ouvrier spiritualiste, vas à Paris, établis-toi dans un beau salon, adoucis ton langage viril et non paré, crains de déplaire à certains envoyés du ciel ; puis, fais comme Mengin, prends un casque, une tunique pailletée de faux or, une trompette docile qui appelle sur tous les tons ; prends tout de lui, excepté sa franchise, tu auras alors un public nombreux. Il ne s'agira plus que de le servir à son goût, ce ne sera pas difficile ; ta caisse s'emplira, tu vivras bien, et tu n'auras pas besoin de travailler, dix heures, d'un travail industriel pour pouvoir payer l'impression des pensées instructives que tu pourras nous écrire le soir.

Si je pouvais voir une conscience aussi élastique que celle supposée pour un moment à l'auteur de la *Lumière des Morts*, tel est le langage que je lui

tiendrais : Le monde est ainsi bâti, qu'il faut même pour accomplir une œuvre utile, commencer par l'éblouir. A ce sujet, il nous vient en souvenir une anecdote toute pleine de philosophie et d'à-propos, qui ne sera pas déplacée à cet endroit. Nous l'empruntons de mémoire à notre ex-professeur d'histoire, Edgar Quinet, dans un récent travail de l'exil intitulé : *Histoire de mes idées.*

Le fait se passe dans une des villes de France : c'est un vieux soldat, le père Grenouille, comme on l'appelait alors, ayant servi sous Louis XVI, courbé par un assez grand nombre d'années accumulées les unes sur les autres, mais qui, au moment où nos frontières furent couvertes de troupes étrangères, ne fut pas sourd au cri d'appel généralisé alors dans chaque foyer.

A ce moment, il sut trouver assez de force pour saisir l'arme utile en pareil cas, et aller faire nombre parmi la barrière vivante qui devait se présenter devant l'ennemi. Mal vêtu, tout déguenillé, et portant l'arme sur une épaule en dehors de la verticale, le père Grenouille fut acueilli et suivi par la risée des enfants et des hommes bénévoles de l'endroit; mais il fut sourd à ce mépris traduit par un rire unanime, et il partit.

Quelques mois plus tard, il revint avec les

mêmes restes de vêtements, unis ensemble par des morceaux de draps non rappareillés et de différentes couleurs ; il revint le corps plus fatigué et une cicatrice de plus au front, que recouvrait un débris de mouchoir. Son rôle était rempli, il avait contribué à ce que le sol ne fût pas touché par des pas étrangers, il rentrait donc au foyer. Mais les enfants et les hommes n'avaient pas vieilli, il fut salué par des acclamations moqueuses, et ils rirent encore à l'arrivée du père Grenouille comme ils avaient souri maladroitement à son départ.

Edgard Quinet se demanda alors : Que manquait-il donc à ce corps désarmé, affaibli par l'âge et la fatigue, qui avait été animé d'une nouvelle force au contact d'une pensée généreuse, pour être accueilli avec un respect qui soit au niveau de son action ? Hélas ! nous dit-il, il lui manquait un nom qui prêtât moins aux quolibets, et un uniforme qui cachât aux yeux ce corps affaibli par cette dernière lutte au-dessus de ses forces, c'est-à dire la *mise en scène*. Aussi cet auteur est-il dans le vrai quand il nous dit, pour conclusion de cette anecdote, que les acteurs du Cirque auront toujours raison devant la foule.

C'est triste à avouer, mais cette conclusion sera malheureusement éternelle comme les hommes.

Dans les sciences, comme ailleurs, il y aura toujours des père Grenouille, et il faudra exécuter, sous toutes les formes, la *mise en scène* utile en pareil cas.

— L'*Union magnétique* du 20 février a extrait de l'*Encyclopédie magnétique* le passage de la lettre de M. Salgues, d'Angers, que M. Cahagnet a fait imprimer d'après son instante prière, et dans laquelle se trouve annoncé, d'après ce fervent apôtre du spiritualisme, la conversion à cette doctrine de M. Gerôme (Albéric Second), le chroniqueur de l'*Univers illustré*.

Le rédacteur de l'*Union magnétique* a préféré prendre la partie de cette lettre insérée dans l'*Encyclopédie*, et dont nous n'avons pas partagé la responsabilité de son contenu, plutôt que de reproduire l'article dont on intercédait la reproduction dans l'intérêt de la vérité, relativement aux convictions dont nous sommes animés. L'impartialité de la rédaction de cet organe du magnétisme nous faisait espérer de le voir reproduire un des premiers cet article philosophique. Mais jusqu'à présent cette opinion n'a pas été partagée par le comité de rédaction, puisqu'il en est autrement.

UNE PURGATION COMME ON EN VOIT RAREMENT.

Le 20 février dernier, un de mes enfants, jeune fille de treize ans, se réveilla le matin, en disant à sa mère : « Tu m'as donc donné ce matin de l'huile de ricin? — Mais pas du tout, mon enfant. Plaisantes-tu? — Eh bien! alors, je viens de le rêver à l'instant, car, pour sûr, je croyais bien que tu m'en avais donné à boire; j'en ai même encore l'odeur dans la bouche. Pouah! fit-elle avec dégoût. C'est ça qu'est drôle, c'est un rêve, et j'ai le palais comme si tu m'en avais donné. »

Une demi-heure après, cette enfant se leva, mais elle ne put s'habiller entièrement; un besoin pressant la fit chercher le vase utile en pareil cas, dans lequel s'exécuta une selle copieuse et toute *bilieuse*. Elle continua de s'habiller et de quitter sa chambre, et au bout d'un quart d'heure, une deuxième selle eut lieu, puis une troisième de même nature. La purgation *toute de pensée, à l'état d'image spirituelle*, avait produit dans l'état normal une sensation de goût au palais; un temps encore assez long, et elle avait eu en plus la *puissance* de mettre la bile en mouvement, de l'appeler dans les intestins, et d'où elle s'échappa... à n'en pouvoir douter.

Que de faits de cet ordre ont lieu chaque jour! S'y arrête-t-on pour y réfléchir? Quels sont donc ceux qui en ont donné la solution? Que de gros volumes sont parus, contenant des faits à peu près semblables, mais qui manquent d'explications! Eh bien! je crois qu'il n'y a pas d'autres solutions à donner que celle qui se trouve dans la *Lumière des Morts*, page 91, et que je transcris: « La *pensée*, pour nous, est un *être objectif*, ayant *vie* et *forme*. » Que tous les magnétistes spiritualistes qui veulent entrer dans le domaine de la psychologie et de la métaphysique n'oublient pas cette définition de la *pensée*; elle est la clef qui en ouvre les portes, à n'en pouvoir douter.

L. Lecocq.

VARIÉTÉS.

LE VIEILLARD MISANTHROPE ET LE MAGNÉTISTE (1).

LE VIEILLARD.

Vous qui fait des écrits sur les morts, les vivants,
Le passé, le présent, la pluie et le beau temps,
Sauriez-vous ben nous dire, avec votre science,
Si j' devons prendre ou perde en ce jour patience.
J'allons-t-i ne pu voir à jamais le soleil,
Et dormir tout debout, sans but et sans sommeil?
Est-ce qu'iis ont perdu par là-haut la boussole,
Et j' devons-t-i, s'lon vous, retourner à l'école?
J'avons quatre-vingts ans, et j' navons jamais vu
Ce que j' voyons, ma foi; ça nous est inconnu.

(1) Je prie mes lecteurs de ne pas être exigeants sur ce genre de patois poétisé, patois qui est le langage — aussi bien rendu que possible — des cultivateurs d'Argenteuil et des environs de Paris. Le patois de chaque contrée a des règles à lui comme une langue cultivée; mais celui des environs de Paris est mêlé de mots et de phrases de français pur, ce qui facilite le poète d'en disposer à son gré. Que le lecteur ne croie pas que le sujet de cette pièce de vers est tout idéal; il est bien au-dessous de la moindre des scènes, en ce genre, qui se passe dans mon cabinet. Celle-ci se passe en l'année 1858, année féconde en comètes, en temps couvert et en sécheresse. (*Note de l'Auteur.*)

LE MAGNÉTISTE.

L'homme facilement désire, attend, espère,
Juge sans observer, accuse, entre en colère
Contre ce que son cœur ne connaît, n'admet pas,
Et commande trop haut, pour un être si bas!
— J'ignore, mon ami, le fond de votre crainte;
Formulez vos griefs, j'écoute votre plainte.

LE VIEILLARD.

Je n' craignons, oh! mon dieu! qu'une chose en ce jour,
C'est que tout soit troublé dans l'éternel séjour;
Qu'aux cieux, comme à nous-même, un manque de mémoire
Leux fasse du passé méconnaître l'histoire.
Rien ne s'accomplit pu comm' quand jeune j'étions.
Pour une, j'aurions ben à vous fair' cent questions.

LE MAGNÉTISTE.

Une à une, peut-être, espérai-je répondre,
A moins que leur valeur ne vienne me confondre.

LE VIEILLARD.

J' n'avons plus d'eau là-haut, j' nen avons plus en bas;
Les jours sont sans saisons, on n'en fait aucun cas;
Des commett', des écliss, des tremblements de terre,
Et des prédictions annonçant la misère,
Voilà ce que j' voyons. Sous notre firmament,
Qui peut en expliquer le pourquoi, le comment?
Nous, j' croyons q' l'homme veut et fait trop de machines,
Et qu'un jour ses vapeurs, ses ballons, ses usines,

Ses ch'mins d' fer et ses gaz, ses électricités,
Ses canaux, ses égoûts et ses cent nouveautés,
Nous jouerons quelques tours, croyez-en ma parole.
De tout ça, foi d'André, j' donn'rais pas une obole.
  Et vous-même, les morts qu' vous tirez du néant,
En causant avec eux, comme avec Juif-Errant,
Qui voyagez, dit-on, jusque dans les étoiles,
Sans tambour, ni trompett', sans boussole et sans voiles;
Croyez-vous que tout ça n'annonce pas malheur,
Et que nous n'allons pas périr par quelque horreur?

LE MAGNÉTISTE.

Je sais, mon bon ami, qu'en nos jours on observe
Quelques faits incompris qui commandent réserve;
Mais leur étude est là, pour en temps et saison
Les admettre sans crainte et leur donner raison.
Nous manquons, dites-vous, d'eau, d'air et de lumière,
Les saisons ont changé depuis l'ère première?...

LE VIEILLARD, *interrompant brusquement le magnétiste.*

Je trouvons ben plus qu' ça, pisque tout est changé.
Mais j' vous interrompons, parlez... Est-y plongé
Dans un fâcheux état, ce pauvre et triste globe!
Écoutez vos savants, qui voudraient que je gobe
Qu'en tous temps ça s'est vu comme on voit aujourd'hui,
Et que l' soleil n'a pas autrefois ben mieux lui!
Comment peuv'-t-y savoir si j'suivons ben nott' route?
  Tenez, moi, j' vous disons que j' somm' tous en déroute.

Nous allons nous toquer avec queuq' chose, enfin,
Soit éclisse ou commett', nous y courons grand train.

LE MAGNÉTISTE.

Vous me semblez en train de n'accorder quoi dire
A qui, vous entendant, croit que vous voulez rire.

LE VIEILLARD.

Quoi ! rire, dites-vous ? quand j' voyons de nos yeux
Tout changer près de nous, comme tout change aux cieux ?
Que j' semblons n' pu savoir toucher à la culture ?
Qu'on veut tout fair' pousser en dépit de nature ?
Qu'on nourrit nos bestiaux sans grenaille et sans foin ?
Que j' mangeons vot' poussier, qu'on nous vend pour du pain ?
Que j' buvons je n' sais quoi, pour du vin et d' la bière ?
Qu'on nous fait de l'esprit avec de l'eau de gouttière ?
Que nos meilleurs bouchers sont nos équarrisseurs,
Et que nos carabins se font nos fournisseurs ?
Qu'on nous vend du jus d'os pour de très-bonne crème ?
Jusqu'au marchand de bois qui tire du bois même
Du vinaigre en renom, que j' buvons pour du vrai...
Ils nous vendront bientôt un *moigneau* pour un geai.

LE MAGNÉTISTE.

Je ne peux réfuter tout ce que vous me dites,
L'honnêteté n'est pas en ce jour sans mérites.

LE VIEILLARD.

Sans mérites ! Qui donc veut avoir de l'honneur ?
Éviter de porter le beau nom de voleur ?

A quoi servons les poids? que fait-on des mesures?
Du marché, des promis, sans tout' ces écritures
Qui font tant de *fégnants*, d'avocats chicaniers,
Noircissant nos contrats, comme des charbonniers.
  Allez donc déposer d' l'argent chez le notaire...
Vaut ben mieux la garder dans votre secrétaire!
  Allez donc la porter chez vos boursicotiers
Pour un brin de papier, or des banqueroutiers.
  Au banquier, allez parler de cent pistoles,
A peinn s'il vous répond sur choses si frivoles.
C'est pir que le Pérou chez ces brocanteurs d'or,
Noyés jusqu'au menton dans leu riche trésor.
Ce n'est que par millions qu'ils ouvront une affaire.
Il faut être seigneur pour espérer leu plaire.
Allez, m' n'ami, j' vous dis que tout ça n'est pas beau,
Et que j' napprouvons pas tout c' train et tout c' nouveau.

LE MAGNÉTISTE.

C'est un mal auquel Dieu saura mettre bon ordre.
Espérons tôt ou tard voir cesser ce désordre.

LE VIEILLARD.

Je redoutons plutôt, nous, qu'un jour tous les dieux,
Qui sont interressés à ne pas vouloir mieux,
S'entendent comme larrons afin d'être plus riches,
Sachant que de nos sous nous ne sommes pas chiches.
Ils pourraient encor plus vouloir nous obséder,
Et ne plus rien du tout sans argent nous céder.
  Regardez, m'a-t-on dit, les dieux de l'Inde entière,

Qui n'ont que diamants pour temple et pour litière;
Plus vous leux apportez plus ils sont bons pour vous,
Vous évitant un jour d'être chat ou hiboux.
Dans la Chine, on leux voit des soleils pour parure,
Quand leux adorateurs ont, dit-on, pour pâture
Un brin de terre cuitte au grand four naturel;
Mais n'est pas desservant qui trône sur l'autel.
L'Amérique en regorge, en pierre, en or, en hommes
Accordant à tous vœux, moyennant toutes sommes.
En Égypte, en Affrique, en Russie, en tous lieux,
On marchande, on achette un petit coin des cieux.
Comment donc voulez-vous de tous ces dieux attendre
Qu'ils prêchions la vertu, qui n'savons pas entendre?

LE MAGNÉTISTE.

Les dieux dont vous parlez ne sont pas le vrai Dieu,
Père de la nature et régnant en tout lieu :
Ce sont des dieux marchands de pardons, d'indulgences,
Qui nous font les aimer par crainte de vengeances,
Et leur payer fort cher le droit d'être assassin,
Suborneur, exploiteur, escroc et spadassin.
Vous ne comparez pas ces hideux dieux, j'espère,
Au seul unique Dieu, des hommes le vrai père.
Il ne faut pas confondre ainsi le bien, le mal,
Si vous jugez le tout à votre tribunal.

LE VIEILLARD.

Je jugeons!... J'observons simplement à la ronde
Comment va, pense, agit, se gouverne le monde.

Je somm' tout ébahis devant tant de travers,
Ce qui nous fait douter du bon de l'univers.

. . . .

Je n' somm' pas près de vous accouru, je le pense,
Pour prononcer ou bien entendre une sentence,
Mais pour voir si les morts sortons de leux tombeaux
Pour venir, près de nous, s'intéresser aux maux
Que nous souffrons sur terre, et par un brin d' sagesse
Nous conduire à bon port avec moins de détresse.
Je doutons, je doutons de cette assertion ;
Je voulons en avoir, ma foi, conviction.
Tenez, j'avons perdu, l'an dernier, nott' petite,
Pauvre gentil bijoux qu'on nommait Marguérite.
Voyons voir, magicien, si vous allez la voir,
Alors je reprendrons un tantinet d'espoir.

(*Le magnétiste prie le consultant de lui accorder un instant; puis aussitôt un sujet en état de répondre. Le vieillard écoute avec beaucoup d'attention les détails du signalement qui lui sont donnés, et s'écrie :*

C'est ben men p'tit bijoux !... Elle est toujours jolie !
Arrêtons-nous... Voyons, André, pas de folie...
Elle a dit : pas seize ans, blondinette aux yeux bleus...
Petit nez... bouche rose... air un brin langoureux...
Grande et mince corsage.... En tout, beau brin de fille...
Voix douce... âme sensible... esprit vif qui pétille...
Morte de la poitrine à la fin du printemps,
Comme une pauvre fleur au milieu de nos champs.
Oui, c'est ben ça, ma foi... Jusqu'à sa p'tite oreille,

Ses cheveux ben nattés, son p'tit fichu groseille.
Où donc la voyez-vous, avec vos yeux comm' ça ?
Dites-nous, la dormeuse, est-ce qu'ell' serait là ?

. . . .

LA SOMNAMBULE.

Elle est là, près de vous, avec un petit frère
Au plus âgé d'un an ; puis sa bonne grand' mère,
Votre femme, dit-elle, aimant et noble cœur,
Qui mourut, je ne sais... Oh! mais... c'est un malheur.
En entrant au bateau, je la vois qui se penche,
Tombe, en faisant tourner avec elle la planche...

LE VIEILLARD.

Arrêtez ! arrêtez !... Oui, ce que j'entendons
Est véritable... mais... assez... mille pardons.

(Se disant à voix basse :)

Oh ! oh ! mon pauvre André, serais-tu chez le diable ?
Cette femme pourtant semble plus sociable.
Mais où sait-elle, enfin, tout ce qu'elle nous dit ?
Ange ou diable, il faut bien y faire un brin crédit.
Qui donc se s'rait douté d'une chose pareille ?
Jamais mes yeux n'ont vu si fameuse merveille.

(Reprenant à voix haute :)

Dites donc, la dormeuse, est-ce q' vous leux parlez ?
Pouvons-ty vous répondre à s' que vous leux demandez ?

LA SOMNAMBULE.

Je les vois comme vous, et je peux les entendre
Me parler, me sourire, en tout bien nous comprendre.

LE VIEILLARD.

D'mandez leux donc comment ça se passe chez eux.
Sont-ils mieux que cheux nous et vraiment bien heureux?

LA SOMNAMBULE.

Tout se passe là-haut exempt d'inquiétude,
Dans l'amour, le bonheur, la paix, la quiétude.

LE VIEILLARD.

Mangeont-ils? boivont-ils? y fait-y jour et nuit?
S'y voit-on d'amitié, sans haine et sans dépit?

LA SOMNAMBULE.

Mange, boit, chante, dort, travaille ou bien voyage,
Selon son goût, chacun, sans trouble, ni tapage.

LE VIEILLARD.

Alors les passeports, commissaires, préfets,
Ministres, grands seigneurs, et tous les gros bonnets
Sont donc mis au rebut, comm' pauvres marchandises,
Pour ne plus faire, enfin, bêtises sur bêtises?

LA SOMNAMBULE.

Des sages sont commis à régulariser
Les désirs, les besoins, et tout cœur apaiser.
On n'y voit pas de rois élevés sur des trônes,
Ni d'orgueilleux prélats le front ceint de couronnes.
Ce n'est qu'un bon rapport d'échange fraternel,
D'instruction, de paix et d'amour éternel.

LE VIEILLARD.

Et tous ces flibusquiers de nature mauvaise
Ne doivont pas, j' croyons, si trouver à leur aise?

LA SOMNAMBULE.

Comme ici-bas, ils sont classés selon leurs vœux :
Les bons avec les bons, les gueux avec les gueux.

LE VIEILLARD, *content de cette réponse, s'écrie*

A la bonne heure, amis, voilà de la justice !
Ça rassure le cœur non souillé par le vice,
Ça m' raccommode un brin avec le monde entier ;
Et si jamais d' ces lieux je devenions portier,
N'entrerait pas, ma foi, sans sévère visite,
Tous ceux qui nous ont fait bien remplir leux marmite.
Mais, après tout, d'mandez à ceux qui sont d'vant vous
Si j' nous r'trouverons ben, queuqu' part, queuqu' jour tertous ?

LA SOMNAMBULE.

Marguerite me dit que toujours on retrouve
Ceux pour lesquels le cœur un sincère amour convie ;
Qu'il suffit de s'aimer, s'appeler pour se voir.
Elle se réjouit, et se fait un devoir
De venir près de vous, quand pour leurs douces sphères
Vous quitterez ce monde et ses tristes misères.
Elle veut vous offrir un bouquet d'œillets blancs,
Comme à la Saint-André, quand vos petits enfants
Vous offrent cette fleur de bon goût, de mérite,
Qui, dit-elle, en tous temps fut votre favorite.

LE VIELLARD *s'écrie à nouveau, en essuyant une grosse larme que ces derniers mots ont fait couler :*

C'est vrai, bijoux d'enfant! vrai, bel ange des cieux!
Pour la revoir plutôt, Mort, ferme-moi les yeux!...

ALP. CAHAGNET.

30 décembre 1858.

UN VOL SUPPOSÉ.

La pièce de vers qu'on vient de lire souffre nécessairement après elle le procès-verbal de la séance qui suit, séance sollicitée par une voisine dont le ménage était troublé par l'égarement ou le vol présumé d'une somme de 10 francs.

SÉANCE. — Mars 1858.

D. Dites donc, not' voisine, j' venons vous conter une histoire : J'avions mis 70 francs d' côté pour acheter un cochon; v'la-t-i pas que j' trouvons pu qu' 60 francs!... M' n'homme soutient q' c'est pas li qui les a pris, i dit q' c'est men garçon. C' pauvre enfant pleure et dit qui n'a pas pris un sou. Je l' croyons, parce qui n' sort pas. Cest putôt m' n'homme; mais i dit qui va foute le camp si je n' viens pas vous d'mander ça, vu q' vous voyez tout c' qui s' passe. Dites-moi donc qui qui m'a pris mes 10 francs?

R. Je ne peux m'occuper de cette affaire, ma voisine; je suis loin de voir tout ce qui se passe, comme vous le croyez.

D. Pis q' vous l'i avez dit l'aut' jour là où i souffrait, et q' tout l' monde dit q' vous voyez des choses comm' i nian a pas... Ah! dites si c'est m' garçon ou m' n'homme qui m'ont pris l'argent de not' cochon; car, voyez-vous, je n' pouvons pu l'acheter.

R. Cela ne fera pas retrouver vos 10 francs.

D. C'est égal, j'aurons l' cœur net.

R. Adèle, en sommeil, dit : Je vois chez vous une armoire; dans le tiroir de droite il y a des papiers... comme des quittances... il y a aussi une petite boîte de telle forme... Eh bien! la voisine, le voleur, c'est vous-même!...

D. Moi?

R. Oui, vous. Vous n'aviez mis que 60 francs de côté, croyant en mettre 70; votre mari et votre garçon n'ont pu vous prendre 10 francs qui n'y étaient pas.

D. En êtes-vous ben sûre?

R. Plus sûre que vous.

D. Comment donc q' vous voyez dans not' armoire ce q' javons?

R. Peu vous importe? puisque je le vois.

D. C'est vrai... vous m' rendez un grand service; j' vous r'mercions ben... Oh! mon dieu! voir les yeux fermés comme ça, qu' c'est ti drôle! répète la voisine en nous quittant.

Puissent tous les vols ne pas être d'une autre nature que celui-là!

ALP. CAHAGNET.

Paris. — Imp. de L. GUÉRIN et Ce, success. d'AD. BLONDEAU,
Rue du Petit-Carreau, 26.

ÉTUDES MÉDICALES

SUR LA DENTITION ET LES CONVULSIONS DES ENFANTS, LA FUREUR UTÉRINE ET L'ONANISME,

Par le lucide RAVET, sous l'inspiration de l'Esprit Hippocrate.

---

12 mars 1859.

Depuis bien longtemps, notre lucide Ravet, absorbé par les affaires de ses travaux, n'a pu disposer d'un instant pour se livrer de nouveau à nos études ; mais, un peu débarrassé en ce jour, il s'offre de lui-même de les continuer. Nous sommes loin de refuser cette offre toute d'obligeance et de bonne instruction. Nous acceptons avec d'autant plus de plaisir ce moyen d'étude, que ce lucide de fouille dans les replis les plus cachés de l'anatomie humaine, avec une rare sagacité, et nous en décrit les détails avec une démonstration digne du sujet. Ravet, comme nous, n'a aucune notion d'anatomie, selon l'école du jour. Absorbé qu'il est dans ses bouts de bois et ses meubles, il n'a guère de temps à sacrifier à une connaissance qui n'est pas du domaine de l'ouvrier. Notre ami, en plus, est d'une bonne foi, d'une franchise et d'une délicatesse de rapports spirituels que l'on rencontre très-difficilement. Pour en donner une idée au lecteur, je dirai que, m'occupant de photographie, selon le temps dont je peux disposer envers cette

science grosse de proportions métaphysiques, je me suis adressé à cet effet, par le secours de ce lucide, à l'Esprit Daguerre, sous les conseils duquel je manipule depuis quelques temps. Comme mes questions sont pressantes et que les réponses du bon esprit auquel elles sont adressées se sentent du non-savoir des choses que je lui demande ou du peu de mérite que j'ai de les connaître, je me trouve manipuler sur des données vagues, qui, jusqu'à ce jour, cependant, ont enrichi le journal que je tiens à cette intention, d'une grande quantité de manières d'opérer et d'obtenir des résultats heureux : mais, à cet effet il me faut faire quelques dépenses, et notre bon Ravet, voyant sortir ces quelques gros sous de ma poche sans y rentrer enflés par l'intérêt de leur rapport, a cessé de me conseiller, ne voulant pas avoir la conscience engagée en quoi que ce soit en ce genre, dit-il. Voilà l'homme humble qui va parler dans un instant; qu'on l'étudie et qu'on lui accorde ce qui lui appartient à juste titre; qui est, *confiance* et *estime*.

Lorsque Ravet est en sommeil, je le prie d'appeler l'esprit Hippocrate, ce qu'il fait aussitôt. Quand il me dit l'esprit présent, je lui fais demander s'il serait disposé de répondre à quelques questions médicales que je désire lui adresser pour mon instruction? Hippocrate répond vivement ces mots : « *On répond toujours au bon sens.* »

Première question. — Un enfant âgé à peine de deux années éprouve à chaque pousse de ses dents de telles convulsions vers la région du bas-ventre que ses parties génitales, ou enflent démesurément, ou rentrent dans l'intérieur du corps ; de manière à ne pouvoir être aperçues ; ce qui ajoute considérablement à ses souffrances : pourriez-vous m'expliquer ce phénomène et cette contiguïté de sensation de la tête auxdits organes ?

R. Ce sont les intestins qui fournissent la substance osseuse des dents, — quoique les os et les dents ne soient pas semblables, loin s'en faut. — Cette substance sort des intestins à l'état de fluide laiteux, j'oserai dire ; arrivant par les canaux sanguins et les nerfs, au lieu de son séjour, où elle se manifeste en matière plus compacte et plus dure. Elle est souvent entravée dans ce parcours par l'étroitesse des canaux qu'elle traverse, ou par des obstacles qu'elle rencontre dans lesdits canaux. Son séjour en leur sein en enflamme les constituants, et porte un grand trouble dans les localités voisines; les nerfs répandus dans tout l'organisme se trouvent très-mal au contact de ce foyer ; ils s'agitent, veulent s'en éloigner ; et se retirent sur eux-mêmes ; ce qui produit les convulsions dont vous parlez.

2. D. Des enfants, par le même fait de la pousse des dents, ont éprouvé de telles convulsions nerveuses, y ont succombé, ou en sont restés

contrefaits. Quelle est donc cette puissance qui peut porter de tels troubles dans l'organisme humain ?

R. C'est le plus grand travail du corps, vu que pour lui c'est l'enfantement du règne minéral de son être. Vous devez bien comprendre que les nerfs, se trouvant dans l'agitation que je viens de vous décrire, doivent compresser parfois, soit le poumon, le cœur, ou tout autre viscère, de manière à en éteindre la vibration. Dans de moins grands troubles, leur tension devient tellement soutenue, qu'ils ne peuvent plus retrouver leur élasticité ordinaire, se trouvent privés des fluides onctueux qui les alimentent, et restent dans l'état où ils se sont placés ; de là naissent les difformités desquelles vous parlez.

3. D. De grandes personnes, par la carrie des dents, leur perte ou la pousse des dents dites de sagesse, éprouvent également des désordres très-douloureux. La sensibilité des nerfs dentaires est donc bien grande ?

R. Elle est proportionnelle chez les petits et chez les grands. Vous ne pouvez vous rendre compte des fonctions, du savoir et de la sensibilité du moindre nerf de l'organisme humain et de ceux dentaires, — comme vous les nommez, — en particulier. Dans la carrie des dents dont vous parlez, c'est l'émail ou l'espèce de vernis qui recouvre la dent qui est disparu ; un trou, on

une cassure quelconque assez profonde pour atteindre jusqu'au nerf, moteur, dirai-je, le nerf, *âme* de cette dent, y laisse pénétrer de l'air, non à l'état de celui qu'elles aspirent. — Car, sachez que malgré le vernis qui les recouvrent, les dents aspirent ou respirent, si vous comprenez mieux, — de la même manière que toutes les parties du corps. L'air qui entre par la cavité dont je vous parle, n'ayant pas subi le genre de tamisation, ni adouci sa fraîcheur par la chaleur de cette tamisation, vient s'interposer brutalement entre celui qu'aspire le nerf moteur de cette dent, ce qui interrompant ce genre de courant modifié, produit sur ce nerf une action pénible, irritante, et par conséquent inflammatoire. La solidarité et la presque soudure de tout le système nerveux fait que le trouble devient général. La tension et l'inflammation de ces derniers influent sur la circulation sanguine, et des autres substances du corps; l'inflammation ou le trouble envahissent alors tout l'organisme. Lorsqu'on arrache cette dent, le calme renaît, en ce que le nerf spécialement sensitif de cette dent se trouve émoussé par sa brisure, et, par ce fait, a perdu sa grande sensibilité. Il arrive aussi, dans d'autres cas, où la dent, tombant par morceaux, que sa racine ne fait aucun mal, parceque le nerf qui l'alimentait s'est joint au nerf voisin. Il existe ainsi des fusions de plusieurs nerfs, ce qui

est très-curieux à étudier. Sachez encore que l'appréciation est tellement grande dans tout le système nerveux que les intestins savent ainsi que l'estomac, à l'instant même du toucher des substances par les dents que ces substances sont ou molles ou dures, par conséquent de broiement et de division plus ou moins faciles. Admettant, comme vous le faites, la vie dans tous les constituants de l'être, vous ne pouvez refuser d'admettre leurs moyens de relations intimes; c'est une communication électrique entre eux comme de ville à ville chez vos nationalités.

4. D. S'il en est ainsi pour les troubles occasionnés par le système dentaire; en pouvant agir jusque sur les voies urinaires, le contraire se présente dans les troubles desdites voies urinaires en réagissant sur l'ordre des pensées, le cerveau et tout l'organisme, comme on le remarque dans la fureur utérine ?

R. L'Esprit Hippocrate répond d'une voix très-sentencieuse à Ravet : « *La fureur utérine a fait faire plus de folies que la raison n'en a combattu* ; » et continue ainsi qu'il suit : Ces troubles sont produits par un suintement de mucus, provenant de matières mal digérées, mal préparées par les organes commis à cet effet, ces mucus sont encore trop chargés de leurs moyens de fermentation, ils contiennent des parties fermentiscibles qui, par leur parcours dans les délicats canaux qu'ils traversent, pour

arriver aux voies urinaires, dont ils sont et la vie substantielle et le soutien, rencontrent des obstacles par la grosseur des divisions de leur être, par conséquent séjournent et fermentent dans ces canaux, les agitent, les inflamment, et font de très-grands efforts pour circuler plus librement. Par le fait de leur non dépouillement des parties fermenticibles qu'auraient dû garder les voies digestives, ces fragments mal divisés enfantent un trop grand surcroît d'électricité pour des parties qui en sont déjà tant pourvues; de là ne peut naître qu'un désordre très-grand pour tout l'organisme. Il y a également chez les êtres disposés à ces troubles, une très-grande faiblesse des tissus, une élasticité très-prononcée de leurs constituants; ce qui prête beaucoup à l'écoulement et à l'action des mucus dont je vous parle.

5. D. Comment comprendre chez l'être atteint de cette terrible maladie, jusqu'à l'aliénation de sa dignité, de sa pudeur, de son honneur même, qu'il compromet avec un sans-souci, qui égale celui de la brute?

R. C'est une force, un besoin de nettoyage, d'écoulement des parties encombrées, agitées, brûlées même par ces matières dont je vous ai parlé. C'est le tour à l'organe de la génération à commander et aliéner la liberté des autres organes, comme dans l'émission des urines, des matières

fécales, des voies alfaltiques, lacrimoniales, etc., comme dans les besoins de manger, de boire, d'agir, de dormir. C'est un échange parfait de succession de dépendance entre tous les grands ressorts du corps humain, qui fait que les pensées en sont esclaves ou viennent à leur secours, en veillant, conduisant, facilitant, selon leurs attributions chacune, les organes et toutes les parties du corps auxquelles elles sont commises par groupes. C'est toute une étude mystérieuse que vous ne pouvez saisir.

Dans l'état matériel, la solidarité est si grande entre tous les organes, et ceux de la tête et des parties génitales plus particulièrement, que, si on avait le soin de bien serrer les dents lorsqu'on lève de lourds fardeaux, on ne se blesserait pas par ces efforts qui enfantent les hernies, les descentes, etc. La traction nerveuse, en serrant les dents comme je vous le dis, répond jusqu'aux testicules ; comme, dans les cas contraires, chez la femme l'agitation de la matrice agit sur les nerfs de la gorge.

6. D. Des enfants atteints dès leur berceau, dirai-je, de cette cruelle maladie, cherchent par tous les moyens en leur pouvoir à calmer ces besoins, et n'arrivent qu'à les doubler et détruire leur santé. Connaissez-vous quelques annulants de ces agitations?

R. L'Esprit répond d'une voix très-sévère :

« Que les pères soient plus sages, et la nourriture plus solide. »

7. D. Dans l'état actuel de la société, ce conseil est inexécutable. Le mal est par trop grand pour les enfants, pour ne pas vous intéresser à leur sort. Daignez nous donner quelques conseils à ce sujet, s'il vous plaît.

R. Ce sont de mauvais germes qu'il faut détruire, c'est un sang qu'il faut épurer ; ce qui ne peut se faire chez les enfants qu'au moyen de dépuratifs, dont l'action *détachante* et pénible à supporter, soit adoucie par des adoucissants et des rafraîchissants en même temps, c'est-à-dire ne point leur faire prendre ces dépuratifs en trop grande quantité, ni isolés d'adoucissants, comme je vous l'ai dit ; car l'action du dépuratif est de détacher les matières collées et adhérentes aux parois des organes, ce qui produit toujours aux places ainsi dégagées de ce qui les recouvrait, une sensibilité assez semblable à l'ulcération. C'est pourquoi il faut que l'adoucissant se fasse sentir en même temps que l'irritant, pour calmer ces parties douloureuses. Les matières, ainsi détachées, s'agglomèrent quelque part, ce qui enfante encore très-promptement un foyer qui, joint à celui des parties qu'elles ont quitté, a besoin d'être combattu également par un rafraîchissant ; ainsi il faut employer ces trois puissances à la fois.

8. D. Pouvez-vous nous nommer ces puissances et les doser?

R. Un gramme de feuilles (et non de racine) salsepareille ; une prise de graine de lin; un filament long comme le doigt de chiendent; pour deux verres d'eau, le tout bouilli dix minutes : prendre de cette tisane très-longtemps, toujours à jeun et dans l'activité du corps ; j'entends par là ne pas la prendre le soir en se mettant au lit, en ce que les tisanes, et généralement toutes les substances absorbées lorsque le corps fonctionne, va, vient, travaille, agit de cent manières, ont plus de facilité à se diviser et s'infiltrer dans le sang et tout l'organisme. Je n'admets, pour la nuit, que les tisanes applicables aux troubles de l'estomac. Je les admets forcément, car je préfère, par les raisons que je viens de vous présenter, leur absorption dans l'agitation du corps.



On pourra tripler ces doses pour les grandes personnes, et remplacer les feuilles de salsepareille par la racine de cette plante.

Ne négligez pas la propreté par des bains locaux avec la même infusion que vous buvez, de manière qu'aucune matière, qu'aucun des mucus qui ont suinté à travers les pores de ces parties, n'y séjournent, et par conséquent ne les échauffent.

Pour les troubles de la dentition, aidez la dent à percer une pulpe très-légère qui, tendue sur elle,

la retient captive dans la gencive. Pour cela obtenir, promenez doucement et souvent votre doigt sur la saillie des gencives, en appuyant légèrement sur l'endroit où la dent doit paraître ; pincez également entre deux doigts cette partie de la gencive, comme si vous preniez avec elle la dent même et désiriez la soulever, la tirer de son fourreau. Donnez à l'enfant à sucer des pâtes collantes, qui adhèrent aux dents et aux gencives, dans le genre du réglisse noir et du sucre d'orge. Les efforts qu'il fera pour les détacher avec sa langue ou ses doigts à l'occasion, produiront un bon effet sur le percement de la dent. Pour en appaiser les douleurs et les convulsions, prenez-lui le cou dans vos deux mains, et magnétisez-lui le dessous des machoires ainsi que le bas des joues, en ramenant vos mains doucement vers vous. Dans les inflammations intestinales, occasionnées par la pousse des dents, usez de beaucoup de cataplasmes sur le ventre, et posez vos mains sur les reins, de manière à calmer les grands rameaux nerveux qui les avoisinent et qui prennent naissance à l'épine dorsale. Dans les congestions cérébrales ou du poumon, soufflez à froid sur le ventre, cela réagira beaucoup sur tous les nerfs et vaisseaux sanguins de ces organes et en paralysera les convulsions. Dans les retirements des membres, prenez les pieds dans vos mains, de manière à tenir les jambes tendues ; faites en sorte

que les bras soient également tendus en croix par une autre personne tout le temps de la convulsion. Vous aurez peu d'accidents à craindre.

Ravet se sentant fatigué, remercie l'Esprit Hippocrate de ses bons conseils et reçoit de ce savant Esprit l'assurance qu'il sera toujours à notre disposition dans des cas semblables.

ALP. CAHAGNET.

ÉTUDE MÉDICALE

SUR LES INFLUENCES ATMOSPHÉRIQUES.

Voici une étude médicale faite par Adèle Maginot, qui a trop de rapport avec l'étude précitée pour ne pas prendre place à sa suite.

Séance du 27 février 1859.

D. Pourrais-tu trouver un calmant à de fortes douleurs que la tante de notre cousine Lecomte éprouve dans la tête. Tu as déjà visité cette pauvre malade ; veux-tu t'intéresser à nouveau à sa triste position ?

R. Je la vois ; ce sont des douleurs névralgiques occasionnées par un défaut de circulation du sang et des fluides. Il faudrait appliquer, sur le sommet de la tête, de la verveine fraîche pilée

entre deux linges, et arrosée d'eau sédative coupée (très-affaiblie). Le soulagement sera prompt.

D. Tu as bien vu, jusqu'à ce jour, les troubles de cette maladie qui, dit-on, a intéressé au plus haut degré les facultés médicales de Paris, de Montpellier, et les sommités les plus en renom en France, en vue des phénomènes inexplicables dont elle est compliquée. Mais sache que cette personne ne souffre pas d'aujourd'hui ; voilà comme une quarantaine d'années qu'elle est dans la plus triste position : on ignore même comment la nature la fait exister, et par qu'elle force l'anime-t-elle. Remonte un peu jusqu'aux causes de cette maladie, et dis-m'en un mot. Mais pour te faciliter dans ces recherches difficiles, je veux localiser les phénomènes, et te dire qu'ils présentent parfois un gonflement extrême des os. Ce qui a fait dire au studieux médecin qui la traite depuis un grand nombre d'années, que c'était un *anévrisme osseux*. Que devons-nous entendre par ce mot ?

R. Oh ! il nous faut aller loin, et bien loin. Cette personne n'a jamais joui d'une bonne santé, même étant tout enfant, elle a dû être maladive et exiger des soins tout particuliers. Je ne sais... Je ne peux affirmer en quel temps elle a absorbé du mercure, soit par transmission de naissance, ou qu'on ait, dans certains cas, employé des pommades mercurielles pour lui procurer du soulagement

dans des attaques de paralysie, d'hydropisie même, je vois que c'est cette substance qui a agi sur le système osseux, qui, très-tendre alors, en a été perforé en tous sens, et rendu tellement spongieux, que l'espèce de vernis qui le recouvre n'a pas la dureté ordinaire, et se prête facilement à un gonflement accidentel. Ces gonflements doivent être locaux, comme le sont les fluxions, et ne sont produits que par la même cause. C'est une surabondance brutale d'air absorbé par la bouche, et *non extérieurement*, qui les fait ainsi gonfler. *Ce sont des fluxions d'os*. Cette personne, en plus, est d'une nature très-sensitive; ce qui facilite ces absorptions.

D. Un autre phénomène non moins curieux se présente chez cette malade ; il consiste à ne pouvoir dépasser telle limite, dans une course en voiture, sans perdre pour un temps quelconque l'usage de la vue. Il paraît qu'il existe un certain chemin dans lequel ce phénomène s'opère. Le cheval de la voiture vient-il à passer une ligne précise, que la cécité a lieu instantanément. Le médecin ne peut faire recouvrer l'usage de la vue qu'au moyen de doses d'acétate de morphine. Par quelle cause expliquer ce phénomène ?

R. La première fois que j'ai visité cette malade, j'ai bien reconnu beaucoup de troubles extraordinaires; ce qui m'a fait présumer qu'elle était sous

de mauvaises influences spirituelles. Mais aujourd'hui on me fait voir mon erreur ; la cause de cette cécité inexplicable découle simplement d'une absorption (de corpuscules solaires, dirai-je) en trop grande quantité, par l'organe visuel, et même par les dispositions du corps. Ces corpuscules se trouvent beaucoup plus puissants dans la région du levant, que dans les autres régions ; en ce que c'est dans cette orientation que la terre les reçoit, et en émane elle-même en plus grande abondance en premier lieu. Ce ne peut donc être que dans cette direction où le phénomène s'opère. Informe-t'en, et tu verras si je dis juste.

La crise pourrait être minutée, par conséquent ne se manifesterait pas à certaine heure du jour aussi fortement. C'est une espèce d'éclosion de fièvre à laquelle il faut ses stimulants. Si cette personne va le dos tourné au but, elle n'est pas frappée de cécité ; ce qui te prouve que les corpuscules électriques lumineux, desquels je te parle, en sont bien la cause, en ce qu'ils influencent l'organe visuel suffisamment pour paralyser sa lumière par la force de la leur ; la malade, en plus, est très-chargée d'électricité, ce qui fait qu'elle peut moins en recevoir de la nature qu'une autre. Notre œil matériel ne peut découvrir, ni saisir ces corpuscules ; mais mon œil, dans l'état où il est présentement, les voit très-bien. Ils ne sont, dans cette

activité, que du lever du soleil jusqu'à deux heures environ.

D. Tu sais que le soleil est un astre fixe, et que ce sont, au contraire, dit-on, les planètes qui gravissent et tournent autour de lui. La terre fait une semblable évolution avec une précision des plus grande. Donc, par ce mouvement continuel de rotation sur elle-même devant le soleil, il ne peut exister de levant ni de couchant. Je ne vois pas pourquoi le soleil ne mettrait pas les corpuscules *terriens*, et ne projetterait pas également les corpuscules dont tu parles, dans le même état dans toutes les orientations de ce globe ?

R. Il n'y a pas de levant, cependant il y a une suspension de rayonnement lumineux la nuit pendant douze heures, plus ou moins; comme il y a une heure à laquelle ce rayonnement reprend son empire sur une partie de notre globe. C'est cette partie qui, éclairée la première et nous laissant la première apercevoir le soleil, qui a été nommée levant, en ce que cet astre, semblant s'élever au-dessus de l'horizon à ce moment, fait croire à son lever. Eh bien ! les corpuscules qui, les premiers, sont projetés par cet astre, comme ceux de notre globle qu'il vient réveiller, dirai-je, de leur atonie de la nuit, entrent dans un tout autre état que les corpuscules des autres directions. Ces derniers ne sont pas réveillés ni mis en activité si brusque-

ment; par conséquent leur vibration n'est ni si longue, ni si vive. — Le midi même, si éclairé qu'il te paraisse, l'est beaucoup moins que le levant; ou, pour te faire mieux comprendre, ces corpuscules lumineux ont moins de puissance de rayonnement que ceux dont je te parle.

Informe-toi de la direction où les crises dont nous traitons prenaient, et tu verras si j'ai raison.

Obs. Je me suis informé auprès des personnes qui ont sollicité cette consultation, personnes qui, elles-mêmes, ont soumis l'appréciation d'Adèle à la malade et au médecin qui la traite. Cette appréciation a été reconnue exacte, en ce que ce n'était bien que dans la direction du levant que les crises de cécité prenaient la malade.

Ce phénomène est-il dû à la cause de laquelle Adèle le fait découler? Nous laissons le soin de cette appréciation aux savants, qui le seront assez pour la conduire à bonne fin. Il y a coïncidence d'appréciation également entre Adèle et le studieux médecin qui traite la malade depuis un grand nombre d'années. Mais il y a divergence sur la cause du phénomène osseux. On n'a pas connaissance d'aucune absorption mercurielle, comme Adèle le pense. Cette absorption, selon elle, pouvant remonter jusqu'aux parents, la question devient alors plus compliquée, et peut-être insoluble.

La malade se trouve bien de l'application de la verveine sur la tête. Puisse-t-elle éprouver un soulagement plus grand ; c'est le vœu le plus sincère de celui qui sait en connaître le prix.

ALP. CAHAGNET.

REVUE MAGNÉTIQUE.

L'*Union magnétique* avait provoqué une discussion sur le spiritualisme ; en émettant quelques propositions dont il s'agissait de prouver la réalité... une fois de plus, et qui, certes, n'aurait pas encore été la dernière. M. A.-S. Morin a cru devoir répondre à cet appel en invitant le rédacteur de l'*Union magnétique* à ne pas ouvrir de discussion sur des données aussi problématiques. — Ainsi, le premier point à prouver de nouveau était celui-ci : « Il existe, en dehors du monde corporel visible, » des êtres invisibles qui constituent le monde des » esprits. » C'est alors que M. Morin s'écrie : « La » raison ne peut fournir *à priori* aucune solution sur » cette question. On peut certainement admettre » que l'échelle des êtres ne s'arrête pas à l'homme, » et que la vie doit se manifester dans une infinité » de mondes ; mais qu'il existe des êtres *invisibles*, » et que ces êtres puissent entrer en communi- » cation avec nous, c'est ce que nous ignorons » complètement, et nous ne pouvons rien appren- » dre à cet égard que par des faits bien observés.

» C'est donc par l'examen des *faits* que doit com-
» mencer toute étude rationnelle du spiritua-
» lisme; etc. »

Nous sommes de cet avis, nous l'étions il y a déjà dix années, et notre conversion n'a eu lieu que d'après des *faits*. Nous devions supposer que M. Morin en contact, comme il est journellement avec M. Du Potet, auquel il n'est venu se joindre qu'avec la conscience de la supériorité de ce dernier; supériorité acquise par l'étude d'une trentaine d'années d'expérience. — Et comme M. Du Potet nous a écrit quelque part que l'esprit se manifestait à lui, dans ses expériences, par un attouchement très-sensible sur sa main; que, d'après ces lignes, l'affirmation de la communication *des êtres invisibles* avec nous-mêmes, nous semblait être donnée par le président du jury magnétique, d'une façon telle, que l'on ne pouvait douter de sa manière de voir à ce sujet, nous aurions pu supposer que cette conviction aurait dû en imposer à son collaborateur.

M. Morin peut, il est vrai, ne pas partager cette opinion, et ne croire à ces manifestations que quand il aura lui-même reçu quelques chiquenaudes sur une partie assez sensible pour ne plus douter; mais nous supposions qu'étant venu chez M. Cahagnet, en compagnie de M. Petit-d'Ormoy, au mois de juin de l'année 1856, — et qu'ayant eu trois apparitions données par la lucide Adèle, — *son assentiment* à la réalité de ces *faits* aurait dû lui faire prendre un parti décisif dans l'ordre des croyances à la possibilité de ces communications. Aujourd'hui, nous nous apercevons que M. Morin

demande encore des *faits*. — Que veut-il donc alors? Il faut pourtant s'arrêter à quelque chose, car à quoi sert de laisser ainsi passer les années, de vieillir dans l'étude, au milieu de tant de phénomènes somnambuliques et autres, dont le magnétisme seul fournit les matériaux suffisants pour faire étudier la nature de l'homme, si, après tant de puissance de conviction, l'observateur ne peut dire seulement s'il croit à l'existence de l'âme, comme premier point, et à son immortalité comme deuxième ; — c'est à désespérer de croire à la conséquence de l'observation des choses, ou à se demander : la mémoire n'existerait-elle donc pas chez tous les hommes, ou, si elle existe, à quoi peut-elle servir, puisqu'elle n'a pas la puissance de dessiner une conviction chez les hommes qui ont le plus de documents à leur disposition.

Ce n'est pas sans éprouver un amer regret que nous constatons la rapidité avec laquelle les années s'échappent de notre état présent, pour laisser, en définitif, si peu de connaissance comme résultat.

— On lit dans le *Journal de Vendôme* : « Un soir de cette année 1859, une pierre est tombée dans la boutique du sieur Brillant, maréchal au bourg de Sauday, et qui la crut arrivée par la fenêtre ouverte ; et, pendant qu'il regardait dehors, une autre pierre tombait derrière lui. Le lendemain, même manége. Ce maréchal pensa bientôt et dit que c'était son père qui revenait. On venait des environs en foule, pour voir un fantôme, mais on ne voyait rien. Cependant les pierres tombaient toujours ; ce n'étaient plus deux, trois, c'étaient vingt

pierres, cent pierre ; de quoi macadamiser sa boutique. On fit dire des messes. — Néanmoins, les pierres ne cessèrent de tomber pendant quinze jours. Le garde champêtre, assis dans la boutique, y perdait son latin. Les gendarmes passèrent quatre jours autour de la maison et ne virent pas la moindre pierre, bien que les pierres passassent près des oreilles du garde champêtre, dans l'intérieur. Un sceptique, accusant l'apprenti de produire ces faits, a reçu quelques horions assez malsains. » Le *Journal de Vendôme* engage les habitants de Sauday à mettre une grande prudence dans leur conduite au sujet de ce grave événement. D'un côté, leur croyance est appuyée sur les autorités les plus respectables. Le meilleur monde, aujourd'hui, croit aux revenants et l'on dit qu'à Paris, ils obéissent au commandement de certains messieurs qu'on appelle des médiums, accueillis par la société la plus éclairée de notre temps. D'un autre côté, nous ne voudrions pas exposer nos lecteurs au sort de ce témoin malmené.

— L'*Univers religieux* du 15 avril 1859 contient un article de l'abbé *François Chesnel*, qui fait ressortir le nombre des adhérents qu'a déjà enrôlés le spiritualisme moderne; la quantité d'âmes perdues par cette nouvelle religion, qui compte des apôtres dans le monde le plus honorablement connu, et invite tous les catholiques à attirer toute leur attention sur cette question importante, pour ne pas se laisser entraîner dans une voie qui ne pourrait que les perdre.

— Dans la *Revue spiritualiste*, M. Berruyer

continue à donner des extraits de l'ouvrage du *Traité du Ciel et de l'Enfer*, de Swedenborg. — L'auteur de ces articles nous paraît un apôtre des doctrines métaphysiques du célèbre extatique suédois, et le reconnaît comme étant le seul qui puisse nous guider dans nos études spiritualistes; il ne reconnaît pas d'autre auteur qui puisse lui être comparé en ce genre. Nous sommes certes de l'avis de M. Bertuyer; nous affirmons même, d'après les faits de toute nature qui se passent aujourd'hui dans l'ordre de ces questions, — que tous les hommes qui avanceront dans l'étude spiritualiste, — finiront évidemment, s'ils ont étudié les ouvrages de Swedenborg, par se ranger sous cette bannière, que nous avons acceptée, depuis plusieurs années, comme la seule qui satisfasse notre raison. Aussi l'auteur des *Arcanes* a-t-il fait un travail utile en publiant, en 1857, un abrégé du *Traité du Ciel et de l'Enfer*, de Swedenborg, et en faisaint suivre les extraits d'observations basées sur des faits qui sont dans le domaine du monde magnétique. — Cet ouvrage, qui n'est pas assez connu, est appelé à entrer dans les bibliothèques des spiritualistes.

— Nous n'avons eu qu'un instant sous les yeux la *Psychologie expérimentale* de l'abbé Bautain, et nous y avons remarqué la constatation, de la part de l'auteur, des phénomènes somnambuliques connus des magnétistes. — Il en déduit le dédoublement, la dualité chez l'individu, la preuve évidente de l'âme. — Nous espérons pouvoir le parcourir plus amplement, — et faire part de notre impres-

sion aux lecteurs de l'*Encyclopédie*, si elle peut être de quelque utilité.

— A l'Académie des sciences, le 18 avril, M. Jobert a définitivement éclairé la question qui concerne les coups frappés dans les murailles, dans les meubles, ainsi que tous les faits annoncés dans le monde magnétiste, comme phénomène occulte des *esprits frappeurs*. Ainsi lorsque vous mettez les mains sur une table et qu'il s'y produit des craquements, puis des coups bien distincts, que la table se met à prendre un mouvement de rotation très-prononcé, puis même quand elle se trouve balancée dans l'air dans son ascension vers le plafond. — Puis encore dans une muraille ou dans une armoire, lorsque l'on entend des coups formidables ou d'autres tapages variés comme on l'a constaté. — Eh bien, tout cela n'est autre chose que des *contractions volontaires ou involontaires rhythmiques* d'un certain muscle, appelé *le court péranier lateral droit*. Et ce n'est pas légèrement, que M. Jobert a constaté cette contraction, — voyez : » En *appliquant l'oreille* sur la jambe, sur le pied, ou sur la malléole, on distinguait un *choc incommode* qui gagnait toute la largeur du trajet parcouru par le muscle, absolument comme *un coup qui s'est transmis d'une extrémité d'une partie à l'autre*.

Convenons que voici un *péranier* que nous avons dans chacune de nos jambes, à qui l'on fait jouer un rôle qui nous semble au-dessus de ses forces, car ce petit muscle me paraît bien innocent concernant les actions dans lesquelles on veut le faire

participer. — Mais qui sait, peut-être que les transports de meubles d'une pièce dans une voisine, que le brisement de ses meubles, les mouchoirs arrachés des mains, etc., etc. Sans aucun contact humain, sont peut-être dus aussi au *péranier* de la jambe gauche.

Réflexions à propos de la lune, des révélations, de la science, et quelques propositions métaphysiques.

Décidément, la lune rousse est battue en brèche par tous les savants et demi-savants. Quelques-uns ne veulent pas de son influence en aucune manière, d'autres lui en accorde une légère part. Comme ici nous parlons de notre opinion personnelle, nous avancerons ne pas partager la foi de ceux qui admettent son influence pernicieuse au moment d'avril, — mais nous sommes de ceux qui croient à son action sur la terre et sur ses habitants.

Le professeur de l'Université d'Édimbourg, William Gregory, écrivait qu'il n'était pas disposé à nier la communication avec les esprits. — Nous qui admettons cette communication comme un fait démontré, nous acceptons donc les communications mentionnées dans les *Révélations d'Outre-Tombe*, publiés en 1856 par M. Cahagnet, communications faites par des êtres spiritualisés et qui ont toujours notre jugement pour contrôle. — Ainsi, pour ce qui concerne l'influence de la lune, voilà ce qu'en disait un esprit, se disant le guide du somnambule Ravet :

« La principale influence de la lune sur la terre
» est de tenir cette dernière à une distance res-
» pective du soleil, vu qu'elle tente sans cesse à
» s'en approcher... Si la lune possède cette in-
» fluence sur la terre, la terre n'en a pas moins
» une grande influence sur la lune. Celle de lui
» fournir la chaleur dont elle a besoin, car la lune
» est un globe froid, et par sa position rapprochée
» de la terre, elle absorbe une partie de la chaleur
» de cette dernière.

» D. Est-ce à cette influence qu'est dû la dif-
» férence des marées? Oui, en voici l'explica-
» tion : La chaleur du soleil projette les eaux
» de la terre vers le centre de cette dernière, et
» la quantité de chaleur que la lune absorbe de
» la terre, rend ces eaux plus lourdes, ce qui les
» force à regagner la circonférence de la terre.
» De là naît le mouvement de *va* et *vient* des
» eaux vers des points de centres à elle connus.

» *Les eaux sont les récipients de la chaleur de*
» *la terre, et c'est dans ces mêmes eaux que la lune*
» *puise celle dont elle a besoin.* »

Puisque tous les corps agissent les uns sur les autres à distance, d'après Newton même, nous ne voyons rien d'impossible à la réalité de cette première influence. — Quant aux autres qui suivent, nous comprenons parfaitement qu'elles eussent lieu ; de plus, l'explication des marées nous semblerait très-rationnelle.

Et si nous rappelons ces communications, c'est qu'il nous semble convenable d'être très-prudent et de ne pas rejeter si facilement les révélations de ces amis invisibles qui veulent bien quelque-

fois nous instruire. En présence des faits nouveaux qu'enregistre chaque jour la science, la négation formulée par le savant, il y a dix ans, se trouve être une affirmation pour les observations nouvelles, d'une autre période de temps.

Voyez en 1833, François Arago était disposé à se ranger sous l'autorité imposante d'Olbers, qui niait toute influence lunaire. — Mais, heureusement pour la mémoire du grand astronome, il eut la prudence de dire en même temps « qu'il com-
» prenait parfaitement que l'on puisse désirer un
» plus ample examen, et qu'on ne se rende pas
» aux arguments tirés des expériences des astro-
» nomes sur la nullité des effets chimiques ou
» calorifiques des moyens de la lune, car rien ne
» prouve que la lumière soit le seul moyen d'action
» de cet astre, à cette distance. »

Et en effet, il eut bien raison de faire ces réticences; car, depuis, nous avons eu Melloni, qui a découvert la chaleur des rayons de cet astre. — La photographie, qui a servi à faire connaître que ces rayons avaient la puissance d'altérer la couleur des composés chimiques. — Le colonel Sabine, qui a prouvé que sa masse agissait sur la direction d'un morceau d'acier suspendu à quelques pieds de terre. Ces renseignements, que nous empruntons à M. Lecouturier, dans un article publié dans le *Moniteur*, doivent mettre tout homme dans un certain respect pour les données nouvelles, qui nous viennent parfois d'êtres invisibles, et qui peuvent avoir leur raison d'être quelques années plus tard.

Si la lune a la puissance d'agir sur un morceau d'acier à l'état libre de mouvement, pourquoi n'a-

girait-elle pas sur les eaux de la mer en absorbant leur chaleur ?

— Quand l'auteur moderne des *Arcanes*, etc., développa cette proposition : que la matière pour lui n'était qu'un composé de pensées, de corpuscules animés ; — que la matière n'était qu'un état de ces corpuscules ; etc. — Ces propositions méthaphysiques, qui semblaient abstraites à tant de personnes, avaient pourtant déjà l'assentiment de la science. — Lavoisier n'avait-il pas dit, dans ses conclusions, que les *corps solides* étaient *des gaz* dépouillés d'une partie de leur chaleur ? — Cette conclusion a été vérifiée depuis par MM. Faraday et Thilarier.

Nous disons que notre moderne métaphysicien avait pour lui les faits acquis de la science et l'opinion de certains savants. — Voilà ce que M. Babinet écrivait dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 mai 1854, tome VI : « *Matériellement*, rien *ne* » *naît* ni *ne périt* ; toutes les grandes forces de la » nature, les forces physiques, les forces méca- » niques, les forces chimiques et les forces végé- » tales ou physiologiques, qui dominent le monde » entier, ne peuvent *ni détruire, ni créer* un gramme » de substance, *mais ces forces peuvent rendre* » *mobile, réunir, condenser* des particules métal- » liques disséminés dans le sol, et le galvanoplas- » tiser en un monceau d'or pur ou pépite. » — Nous le voyons, c'est bien toujours là un appel à un nouvel état, une nouvelle combinaison, voilà tout.

Ne voyons-nous pas, aujourd'hui, une lutte scientifique qui va donner encore raison à ces pro-

positions. — Voyez ces deux athlètes taillés pour ce combat scientifique : — Dumas et Despretz, — ce dernier acceptant la nomenclature augmentée chaque année du nombre des corps simples, et le premier venant dire, de toute l'autorité que donne la conscience de l'observation : Non, il n'existe pas de corps simple, c'est la puissance qui nous manque pour le diviser. — Quelques-uns ont déjà donné raison à ce savant ; c'est une question de temps pour les autres, et nous verrons bientôt que la substance, qui nous paraissait si unitaire comme apparence de nature, contenait aussi d'autres éléments constituants, et que ce n'était encore qu'un état de corpuscule.

Comme il avait encore raison, l'auteur des lettres adressées au docteur Maldigny. (*Voir l'Encyclopédie magnétique*, année 1856),quand il nous prouvait que *la vie était en tout et partout*, en même temps que son immortalité. — En plus, les preuves irrécusables énoncées dans ces lettres que l'on ne se rappelle pas suffisamment ; — nous ne viendrons pas chercher à apporter notre opinion comme un appui à ces propositions, qui ont toutes nos convictions, il est vrai, mais que nous ne saurions défendre avec la même puissance. Nous venons seulement ici apporter un fait récent qui contient en lui une grande valeur, comme démonstration de cette proposition. — Nous en avons pris connaissance dans *l'Ami des Sciences*.

Le voici : On a pris un morceau de grès ou de silex, nous ne nous rappelons plus lequel des deux, et l'ayant examiné avec des loupes de premier ordre, on a constaté que l'extérieur ne démontrait

qu'une inertie froide et une immobilité comme seul phénomène perceptible a l'œil humain secouru par la puissance de l'optique. — Ceci fait, on a exposé ce corps dans un four Leverrier, ou il a pu subir ainsi une température élevée d'une très-grande intensité pendant tout le temps que l'on a cru nécessaire à pouvoir le priver de toute humidité.— Ainsi préparé, on a pris toutes les précautions indispensables, pour le transporter sous le récipient d'une machine pneumatique sans qu'il fut en contact avec l'air extérieur.— Et dans cette nouvelle demeure, on l'a mis en communication avec les deux pôles d'une puissante pile. — C'est alors qu'un phénomène du plus grand intérêt s'est présenté aux expérimentations de la surface de ce corps, une collection innombrable d'individus y sont présents en mouvement, formes de têtards qui n'avaient pas encore été observés jusqu'à ce jour, on supprima le contact du courant pendant vingt-quatre heures, et rien ne fut alors visible à cette même surface. Le corps fut mis de nouveau en communication, et le premier phénomène se renouvela. — Le développement de ces petits animacules était bien le résultat du courant électrique. La puissance de la vie sur un corps soi-disant inerte, n'avait pas encore été provoquée d'une manière aussi rapide.

Nous ne voulons pas nous étendre davantage sur la conséquence de tous ces faits que la science enregistre, seulement en présence de ces observations, il est permis de faire observer que la métaphysique sera toujours la clef de toute science. Oui, la vie est en tout, et là ou il y a la vie, il y a la

pensée, ou la vie typique, qui n'a besoin que d'un *certain état* pour se condenser dirons-nous, et se rendre sensible à nos sens qui ne sont eux-mêmes qu'un *état tout relatif* pour notre observation.

Terminons ces réflexions par un aveu d'humilité de la part de l'ancien professeur de physique au Conservatoire, M. Pouillet, qui avec toutes ses connaissances, dirait encore « combien nos connaissances paraissent restreintes et bornées, lorsqu'on jette un coup d'œil profond sur les mystères sans nombre qui nous environnent de toutes parts ! et même que la science marche, notre Esprit semble s'élever sur un plus vaste horizon d'où il aperçoit des régions nouvelles de plus en plus étendues qui restent à explorer. » (*Avertissement. Traité de Physique*).

Oui, en présence de tous ces mystères, de tout ce que l'on acquiert aujourd'hui et qui était inconnu hier, ne hâtons pas nos négations sur les théories nouvelles qui peuvent nous être dévoilées, car en présence des bouleversements qui s'opèrent dans les sciences, — l'homme doit tout observer en silence et ne se prononcer que lorsque sa raison libre de toute influence d'école se trouve complètement satisfaite.

L. Lecocq.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imp. de L. GUÉRIN et Ce, rue du Petit-Carreau, 26.

Hg

